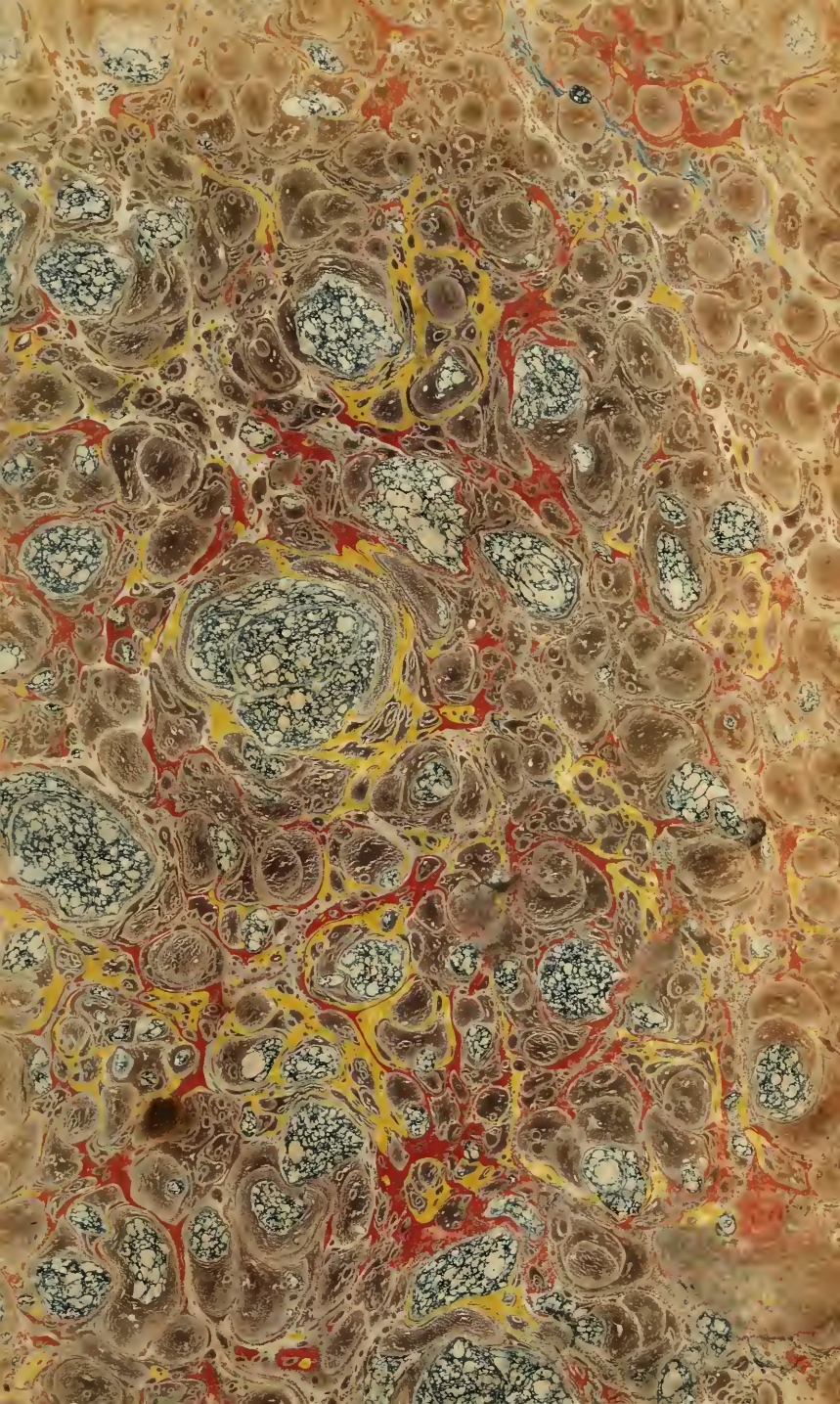
3 1761 04423 0795

UNION
CONFIDENCE
JUSTICE &
Ex Libris
G. Cusachs.



Cabinet de Lecture
de Mr. Ste Rose Delaunay
Successeur de Mr. Fremaux
Royale 163

LES

PARASITES.

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR, A SCEAUX

F
L147Ap

LES

PARASITES,

Roman de Mœurs,

PAR JULES LACROIX.

[First edition]

« On les voyait tous trois se hâter sous un maître
« Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
« Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
« A qui dévorerait ce règne d'un moment. »
(P. Corneille.)

II

Paris,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1837.

422092
15.4.44

PQ
2323
L3P3
v. 2

I

Madame Rougemont ne voulut jamais croire que son perroquet fût seul coupable du tapage nocturne qui l'avait si fort épouvantée; et jamais on ne put lui ôter de la tête que des voleurs étaient venus la nuit pour l'assassiner. Cette fausse alarme ne fit que la rendre plus craintive et plus soupçonneuse : aussi redoubla-t-elle de précautions.

Avant de se coucher, elle visitait régulièrement avec son mari la maison tout entière depuis la cave jusqu'au grenier.

Elle adressait continuellement à Pauline des paroles étranges et vagues que la pauvre enfant ne comprenait pas ou plutôt ne voulait point comprendre. Cette jeune fille, dont le cœur était si plein d'enjouement et de franchise éprouvait en face de madame Rougemont une contrainte pénible, indéfinissable, qui se révélait dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles. Son caractère prenait chaque jour une teinte plus mélancolique, et parfois elle versait un torrent de larmes, sans avoir une cause de chagrin bien réelle.

Cependant M. Rougemont lui témoignait toujours la même tendresse, la même bienveillance, et tâchait d'égayer un peu l'existence uniforme et triste de la pauvre orpheline.

— Parbleu! lui dit-il un jour en l'embrassant, il faut, ma chère petite, que nous fassions ensemble une jolie partie de pêche! ça te distraira. Je connais un endroit de la rivière où le poisson fourmille, carpes, brochets, perches, truites, et tu verras comme je m'y prends, mon bijou : c'est très curieux! Vois-tu, nous passerons là une journée délicieuse, au bord de l'eau sur l'herbe, nous déjeûnerons, nous...

— Je ne veux pas de tout cela, moi! interrompit madame Rougemont d'un ton sec, en entrant brusquement dans le salon. Ma nièce est sous ma tutelle, et je ne dois pas la perdre un instant de vue.

— Mais c'est avec moi qu'elle ira, ma femme.

— Du tout! du tout! je vous accompagnerai, reprit madame Rougemont; je ne suis pas de trop, j'imagine!

— Non, mais... vous n'aimez pas la pêche, ma femme, et...

— Une fois n'est pas coutume, M. Rougemont; d'ailleurs je prierai M. le curé et madame de Charbois de venir avec nous. Oui, oui, j'ai mon plan; et je me charge, moi, d'organiser une partie charmante. Je veux que M. Robin et M. Montalbert nous accompagnent aussi. Thibaut et le jardinier porteront les vivres, et nous ferons notre déjeûner sur l'herbe, comme vous disiez tout-à-l'heure. Seulement, les choses seront beaucoup plus convenables de la sorte; car il n'est pas décent qu'une jeune personne aille quelque part sans avoir avec elle ou sa mère ou sa tante. Pendant que vous pêcherez vos carpes, M. Rougemont, je prierai M. le curé de vouloir bien interroger ma nièce sur le catéchisme et les devoirs du chrétien; je ne serais point fâchée par la même occasion de pouvoir convertir M. Montal-

bert qui n'est vraiment pas en mesure de paraître devant Dieu d'une manière convenable ! Voilà plus de trois mois qu'il n'a mis le pied dans l'église. Quant au sacrement de la pénitence, il ne l'a pas reçu depuis des années peut-être! et c'est horrible! un homme de son âge peut aller rendre ses comptes d'une minute à l'autre; et sa fortune, nous la verrions passer entre des mains qui, sans doute, en feraient mauvais usage! M. Rougemont, il a des cousins... vous n'êtes pas le seul... et... J'ai mes idées enfin !

Quelques jours après, M. et madame Rougemont, Pauline et Thibaut partirent de grand matin, ét se dirigèrent ensemble vers le presbytère, où M. le curé et sa vieille compagne les attendaient. Thibaut et le jardinier portaient chacun de lourds paniers remplis de provisions. M. Rougemont cheminait en avant, appuyé sur la pomme de sa canne à ligne. Ses poches

étaient gonflées d'instrumens de pêche, et d'amorces de toute espèce.

M. Robin vint rejoindre en courant la petite caravane qui, après une heure de marche, s'arrêta dans une grande et verdoyante prairie, sillonnée par les plis et replis d'une rivière au bord de laquelle s'étendait un rideau de saules et de peupliers : c'était un lieu charmant, plein de fraîcheur, de soleil et d'ombre ; au bout de la prairie on voyait tourner la roue d'un moulin, dont le bruit sourd et monotone se mêlait aux bêlemens d'un troupeau qui broutait l'herbe à quelque distance.

Pendant que M. Rougemont déployait son arsenal de pêcheur, madame Rougemont et sa compagnie choisissaient une place à l'ombre pour s'asseoir et dresser l'appareil du festin champêtre.

Le bonhomme venait de s'établir, la ligne en main, sur un tertre de gazon, qui

dominait de quatre ou cinq pieds l'eau profonde et large à cet endroit. Le pêcheur se trouvait parfaitement garanti du soleil par un grand saule dont le feuillage se développait comme un parasol au-dessus de sa tête : à cette place la rivière formait une espèce de golfe, au milieu duquel on voyait s'arrondir une infinité de cercles, mouvans et passagers, quand le poisson venait à fleur d'eau saisir les moucherons au vol. Penché sur la rivière, l'ardent pêcheur suivait avec une attention profonde toute les oscillations du liège flottant; il était si préoccupé, qu'il n'avait pas entendu le roulement d'une voiture qui venait de s'arrêter sur la route, à l'entrée de la prairie : c'était la demi-fortune de M. Montalbert qui, après avoir salué la compagnie et lancé quelques sarcasmes au curé, *sa bête noire*, leur tourna brusquement le dos, lorsqu'il vit la tante ouvrir le catéchisme et le manuel du chrétien.

Il s'en alla bien vite en ricanant, et s'achemina vers M. Rougemont, qu'il avait aperçu de loin, perché sur le haut du monticule.

— Eh! bonjour, cousin! dit le centenaire en lui frappant sur l'épaule avec tant de force, que le pêcheur, qui ne s'attendait à rien, faillit tomber dans l'eau, la tête en avant. Vous ne m'avez pas l'air de faire la pêche miraculeuse, mon vieux!

— Sac à papier! dit M. Rougemont en se retournant avec impatience, vous m'avez fait manquer là un brochet de six livres!

— Hi! hi! hi! mon vieux, dit M. Montalbert en riant aux éclats et plongeant le bout de sa canne dans un seau d'eau où nageaient quatre goujons et deux écrevisses. Si vous n'avez rien que votre pêche pour notre déjeûner, on ne s'étranglera pas avec les arêtes! c'est toujours ça du moins!

— Vous riez! cousin, répondit grave-

ment le pêcheur, en prenant un des quatre goujons dans le creux de sa main; vous avez tort de rire : cela fait une excellente friture ! D'ailleurs, je ne suis pas encore au bout de ma pêche !

— Vous aurez toujours la ressource, continua le vieux athée en riant plus fort, de prier ce bon M. le curé de vouloir bien multiplier vos quatre goujons par cent, et nous aurons alors un joli plat de fretin.

— Vous avez la mauvaise habitude de plaisanter sur les choses saintes, cousin, dit M. Rougemont en secouant la tête ; vous finirez mal ! Les impies ne vivent pas longtemps !

—Vous croyez? cousin, dit le vieillard en se frottant les mains, et riant toujours. Mon cher ami, moi qui vous parle, je ne crois ni à Dieu ni à diable ! Je voudrais voir pendre tous les frocards ! Eh bien ! vous êtes là une demi-douzaine de bigots, que j'enterrerai

tous! oui tous, depuis le curé jusqu'à Thibaut, ou si vous aimez mieux, depuis vous, cousin, qui êtes l'aîné de la bande, jusqu'à Pauline, la petite Pauline! Vous tous, mes pauvres amis, vous n'avez pas de moëlle dans les os!... Vous êtes poussifs, poitrinaires, asthmatiques; et tantôt c'est le foie, tantôt c'est la rate, ou bien l'estomac qui cloche! Que diantre! moi, je digère admirablement, je respire comme un soufflet de forge, et je suis robuste comme un Hercule! Avec ça, voyez-vous, cousin, on ne meurt pas!

— Mais Hercule est bien mort! répliqua M. Rougemont en tirant brusquement sa ligne, au bout de laquelle pendait une grosse anguille qu'il décrocha de l'hameçon et jeta gravement dans le baquet. Eh bien! cousin! qu'en dites-vous, aimez-vous l'anguille?

— A peu près comme Hercule aimait l'hydre de Lerne! repartit le centenaire qui ne voulait pas que la conversation chan-

geât de sujet! Vous disiez donc, cousin, qu'Hercule était bien mort! Oui! mais sacrebleu! me croyez-vous assez bête pour me faire rôtir comme lui à la façon d'un porc! non, non; pardieu! Je vivrai de toutes mes forces! je vivrai tant qu'il y aura de l'huile dans ma lampe, et tonnerre du ciel, il en reste encore, de l'huile!

— Vous avez tort de jurer, cousin; un homme de votre âge....

— Doit se tenir les pieds chauds et la tête fraîche, interrompit M. Montalbert! avec cette recette-là, on fait nargue à l'apoplexie! Mais puisque nous en sommes sur l'apoplexie, je vous dirai, mon cher, qu'elle vous pend au nez! vous avez le cou trop court, le ventre proéminent, et je ne serais pas étonné d'apprendre un beau matin que vous êtes parti pour l'autre monde! Pardieu! cousin, quand vous mourrez, je me charge de conduire le deuil et de vous

faire des funérailles superbes, à condition qu'on ne vous portera pas à l'église : ce maudit Escobar en soutane sera bien attrapé ! Pardieu ! cousin, je vous promets une place au milieu de mon parc, une charmante place, dans mon bosquet d'Apollon, par exemple, ou près de ma Vénus accroupie !

— Fi donc ! cousin ! fi donc ! répliqua M. Rougemont scandalisé, qui oublia de tirer sa ligne à laquelle un poisson venait de mordre. Vous n'êtes pas chrétien !

— Non, non, corbleu ! je m'en flatte ! s'écria M. Montalbert, je suis philosophe, athée comme M. de Voltaire ! Mais au moins, cousin, je vous en prie, quand vous sentirez la camarde à vos trousses, n'allez pas vous laisser enjôler par ce vieux cafard, tenez bon, ventrebleu ! Il ne ferait qu'une bouchée de votre succession ! Songez, morbleu ! que vous avez un parent, un cousin ! que diantre ! Oh ! vous seriez bien coupable de me frus-

trer d'un héritage auquel j'ai droit, pour en gratifier un intrigant...

— Eh! cousin, vraiment, vous êtes un drôle de corps, interrompit M. Rougemont d'assez mauvaise humeur; vous parlez de tout cela comme si je n'avais plus que deux heures à vivre? Eh! eh! songez que vous avez trente bonnes années de plus que moi, et que suivant les probalités, les calculs statistiques...

— Sottises, sottises que tous vos calculs statistiques! Je vous dis que j'ai plus de vie et de force dans mon petit doigt que vous dans tout votre corps, et que je n'aurai pas un cheveu de moins sur la tête quand on pourra faucher l'herbe de votre fosse!

— C'est possible! dit M. Rougemont d'une voix grave et sérieuse; que la volonté de Dieu soit faite. Je suis prêt, quand il voudra m'appeler à lui!

— Ah! ah! ah! pas moi, je vous jure!

poursuivit M. Montalbert en poussant de longs éclats de rire! Il aurait beau m'appeler dix millions de fois avec toutes les trompettes du jugement dernier, je me boucherais les oreilles, et je me porterais mieux, pour le faire enrager!

— Je vous en prie, cousin, changeons de sujet, dit M. Rougemont froidement; nos idées ne sont pas les mêmes, et vous me blessez dans mes croyances religieuses! Je vous répète que je souffre de voir un homme de votre âge endurci dans l'athéisme : l'impiété est plus horrible encore dans un vieillard! Vous qui devez tant de reconnaissance à l'Etre suprême pour cette longue vie qu'il accorde, vous êtes d'une ingratitude qui fait mal!

— Tenez, cousin! ne prêchez pas, interrompit M. Montalbert, ça me fatigue. Si je meurs jamais, ce sera d'un sermon! Parbleu! j'ai là mon petit livre, qui est excel-

lent pour me distraire, quand le prône de M. le curé m'ennuie; et, fredonnant quelque vieil air du temps de Louis XV, il tira de sa poche un petit volume orné de gravures érotiques : c'étaient les chansons joyeuses de Piron. M. Rougemont tourna brusquement le dos à son vieux cousin, et continua de pêcher. Il gardèrent quelque temps le silence, l'un et l'autre; mais par intervalles, éclataient bruyamment les rires de M. Montalbert lorsque ses yeux tombaient sur une chanson bien libertine.

Tout-à-coup M. Rougemont tressaille; il vient d'apercevoir une carpe énorme s'approcher de sa ligne, et mordiller le ver qui pend et se tortille au bout de l'hameçon.

Il n'avait jamais vu de plus grosse carpe : on l'aurait prise au premier abord pour un saumon; c'était une de ces vieilles et respectables carpes, qui sont presque centenaires et déconcertent toutes les roueries des pêcheurs

les plus habiles. M. Rougemont était pâle de crainte et d'espérance : son cœur bondissait d'une force étonnante, et sa main tremblante faisait trembler sa ligne.

« Oh ! si j'étais assez heureux pour la prendre, se disait-il, quelle gloire ! quel déjeûner ! »

Une armée de carpillons venait aussi mordiller le ver ; mais la grosse carpe les chassait devant elle comme une baleine, et se rapprochait toujours de l'hameçon.

« Oh Dieu ! pensait le bonhomme dans une perplexité difficile à décrire, pourvu que ce misérable fretin n'aille pas mordre !... le colosse m'échapperait !

Cependant la carpe gigantesque se contentait de secouer l'hameçon, qu'elle poussait vers le bord sous le monticule où M. Rougemont était placé : cette éminence de gazon, minée profondément par les eaux, avançait en saillie sur la rivière. M. Rouge-

mont, retenant son haleine, le cou tendu, le corps penché horizontalement, poursuivait du regard le liège qui flottait au-dessous de lui. Soudain une forte secousse l'avertit que le poisson vient de mordre à l'appât; le liège disparaît sous l'excavation du monticule, la ligne ploie comme si elle allait se rompre.

— Je la tiens! s'écrie le pêcheur, ivre de joie; un géant, un vrai géant!

Et, d'un bras vigoureux, il soulève sa ligne, qui se courbe en deux et craque.

— Elle pèse dix livres, continue M. Rougemont d'une voix retentissante.

Mais le monstre faisait des bonds terribles qui manquaient chaque fois de briser la corde et l'hameçon. M. Rougemont, comme un harponneur de baleine, se renversait en arrière, et tâchait de tirer sa proie hors de l'eau en ramenant la ficelle à deux mains. Tout à coup le bloc de terre sur lequel il pèse de tout son poids se détache,

et tombe dans la rivière avec le pêcheur, qui ne lâche pas sa ligne. Madame Rougemont et Pauline, qui regardaient de loin cette lutte étrange, poussent un cri d'effroi; M. Montalbert, qui n'avait rien à craindre de l'éboulement, part d'un éclat de rire inextinguible.

— Ah! mon mari se noie! dit madame Rougemont d'une voix lamentable en levant les mains au ciel; Thibaut, monsieur Robin, courez! courez! sauvez mon pauvre mari!

Pauline se tordait les mains; Thibaut se met à courir de toutes ses forces; mais sa course est embarrassée de catastrophes : son pied rencontre une pierre, et voilà notre homme qui tombe sur le nez; il se relève et tombe plusieurs fois encore. M. Robin, lui, bien qu'il ne fût certes pas un Achille aux pieds légers, M. Robin précéda Thibaut sur le théâtre de l'événement. Le jardinier Ber-

trand bavardait dans le moulin avec la meunière; et M. le curé dormait tranquillement sur un lit d'herbe et de mousse.

M. Montalbert riait toujours, et ne se dérangeait pas. En effet, le spectacle qu'il avait devant les yeux était vraiment burlesque, bien qu'il pût tourner au drame d'un moment à l'autre. Le crâne chauve de M. Rougemont apparaissait tout nu, et sa perruque flottait dans la rivière comme une touffe d'herbe, au milieu des blocs de terre et de gazon qu'il avait accompagnés dans leur chute. Du reste, il ne perdait point la tête, et, se levant sur la pointe des pieds pour ne pas avoir la bouche dans l'eau, il tenait toujours sa ligne à deux mains, et faisait des efforts inouis pour regagner le bord avec sa lourde capture; mais le poisson bondissait comme un furieux en ébranlant d'une effroyable manière le brave homme, chancelant et mal affermi.

— Ah! mon pauvre et cher ami! s'écrie M. Robin en ôtant son habit d'un air résolu, je vais vous sauver, ou bien périr avec vous.

Et le hardi fonctionnaire, qui savait à peine faire cinq ou six brassées dans quatre pieds d'eau, se précipite au milieu de la rivière, enchanté d'avoir une occasion de montrer à la fois son courage et son beau talent de nageur. Mais il ignorait, l'imprudent receveur, qu'il allait se jeter dans une fosse profonde, pleine d'herbes et de roseaux : il se figurait avoir pied dans cet endroit, et passer pour brave à peu de frais.

— A moi! au secours! hurle M. Robin qui, s'apercevant qu'il enfonce, perd aussitôt la tête avec tous les principes de natation; il barbotte, il se démène, disparaît et revient sur l'eau. Sa figure est pâle, contractée; sa bouche horriblement béante; il roule des yeux effrayans.

— Je suis perdu!... continue-t-il d'une

voix douloureuse chaque fois qu'il remonte sur l'eau, ah!... ah! ah!

Et le malheureux buvait par le nez, la bouche et les oreilles; ses cris plaintifs mouraient au fond de la rivière.

— Sauvez-le! sauvez-le! au secours! s'écriait M. Rougemont.

Mais, en dépit de son excellent cœur, il n'osait pas s'avancer vers le pauvre diable qui se noyait; car ils eussent péri infailliblement tous deux. Néanmoins le pêcheur, se trouvant dans l'impossibilité physique de secourir M. Robin, jugeait fort inutile de lâcher la carpe qui se débattait près de l'infortuné receveur.

Madame Rougemont, Pauline, M. le curé et madame de Charbois, accouraient épouvantés. Cependant M. Rougemont, entraîné par les soubresauts du poisson, commençait à perdre pied.

— Mon mari! mon pauvre mari! répétait

madame Rougemont hors d'elle-même; ah! mon Dieu! mon Dieu! Et nos affaires qui ne sont pas en ordre!

Thibaut venait de s'élancer tout habillé dans la rivière. Il était moins bon nageur que M. Robin; mais, ne voyant qu'une chose, le danger de son maître, il n'avait pas songé une seconde au péril que lui-même il pouvait courir en voulant sauver M. Rougemont. Il nagea lourdement vers lui, et, le saisissant d'une main vigoureuse, il le traîna jusqu'au bord dans un endroit moins profond.

— Ne t'occupe pas de moi, ne t'occupe pas de moi, disait M. Rougemont en tirant après lui sa carpe; je sortirai bien de là tout seul, sauve M. Robin qui se noie, sauve-le, Thibaut.

— Je ne suis pas son domestique, grommela Thibaut, qui, rouge et haletant de fatigue, se remit dans l'eau jusqu'à la cein-

ture pour sauver la perruque de son maître, laquelle pendait accrochée dans une touffe de roseaux.

Heureusement pour M. Robin, à force de mouvemens désespérés et convulsifs, il parvint, comme par miracle, à retrouver pied; et ce fut en grognant et sur un ordre formel de son maître, que le vieux domestique tendit la main au receveur pour l'aider à sortir de la rivière. A peine M. Robin eut-il mis pied sur la terre ferme, qu'il tomba presque sans connaissance, rendant l'eau par le nez, la bouche et les oreilles.

Thibaut faisait la plus étrange figure qu'on puisse imaginer. Ses cheveux roux étaient collés sur ses yeux; et les narines gonflées d'eau, il éternuait sans pouvoir s'arrêter. A le voir de loin, avec sa tête fauve, toute ruisselante, et son pantalon trempé, couvert de boue, qui dessinait ses monstrueuses formes de Champenois, on

aurait pu très bien le prendre pour le dieu de quelque mare bourbeuse, qui venait se sécher au soleil. Quant à M. Rougemont, il n'avait point abandonné sa proie et la traînait pantelante au bout de sa ligne.

— Ah! mon mari! mon pauvre mari! s'écria madame Rougemont en s'élançant au cou du bonhomme, qui, le visage bleu de froid, grelottait de tous ses membres, j'ai bien cru un instant que j'étais veuve!

— Et moi, que je sonnerais les cloches demain, ajouta M. le curé en prenant une grosse prise de tabac.

— Et moi, que *le bon Dieu vous rappelait à lui*, cousin, poursuivit avec un ricanement M. Montalbert.

— Mon oncle, mon bon oncle, disait Pauline d'une voix pleine d'attendrissement; et pressant contre son cœur les mains tremblantes de M. Rougemont, elle

les couvrait de baisers.— Mon Dieu, comme vous avez froid! dit-elle.

— Oui, oui, je suis gelé jusqu'aux os! répondit l'oncle, dont les dents claquaient; cette maudite rivière est glaciale! Mais, bon Dieu! vous êtes là tous à vous occuper de moi, et vous ne songez pas seulement à ce pauvre M. Robin qui est évanoui sur l'herbe.

— En effet, dit froidement madame Rougemont en se tournant vers le receveur immobile et couché sur le dos, il ne remue pas; il est peut-être mort!

Des gens du moulin étaient accourus. Ils prirent dans leurs bras M. Robin qui pleurait à chaudes larmes et ne pouvait se consoler; ils le transportèrent dans le moulin, auprès d'un grand feu où le pauvre nageur, après avoir bu deux verres de vin chaud, ne tarda pas à se ranimer. M. Rougemont venait d'arriver aussi, appuyé sur Thibaut

qui éternuait toujours. Mais à peine se fut-il approché du feu, qu'il tomba tout à coup privé de sentiment entre les bras du vieux domestique. Il était roide et glacé comme un cadavre! On lui frotta les tempes avec du vinaigre, on lui brûla des plumes sous les narines; et, quand il rouvrit les yeux, il fut saisi d'un tremblement universel accompagné d'une toux violente.

— Qu'on mette une pelle au feu, s'écria le curé, qui se vantait d'avoir des remèdes infaillibles pour toutes les maladies, et tuait plus de monde à lui seul que tous les médecins du canton; des fers à repasser, vite!... qu'on les applique tout brûlans sur la plante des pieds du malade! ou c'est un homme perdu! demain la pleurésie se déclare!

Pauline, tout en larmes, tâchait de réchauffer les mains de son oncle dans les siennes; madame Rougemont s'était mise à genoux près de la cheminée, et multipliait

les signes de croix; madame de Charbois secouait la tête en prenant du tabac, et M. le curé, à genoux, et la soutane retroussée sur un bras, déchaussait à la hâte M. Rougemont pour lui brûler la plante des pieds.

— Dites donc, monsieur le curé, marmotta le centenaire en se penchant à l'oreille de l'Esculape en soutane, je commence à croire que vous sonnerez les cloches d'ici à très peu de temps.

II

M. le curé, cette fois encore, ne s'était pas trompé dans son pronostic funèbre. Quelques semaines après cet événement, la cloche de son église tintait le glas des morts : le pauvre M. Rougemont n'existait plus. On l'avait transporté chez lui sans connaissance, et presque immédiatement une fluxion de poitrine s'était déclarée.

Dès le huitième jour de la maladie, il ne restait plus aucune ressource, et madame Rougemont s'attendait à perdre son mari d'un moment à l'autre. Elle manifestait une grande douleur, et ne quittait pas un instant le lit du malade, même la nuit. Pauline était plongée dans le désespoir, et prodiguait au mourant les soins les plus tendres et les plus dévoués; mais comme M. Rougemont ne pouvait plus se passer d'elle, et lui témoignait une affection profonde, la vieille tante interdit à sa nièce l'entrée de la chambre du malade : elle craignait que la présence continuelle et les larmes de Pauline n'influassent trop sur les dernières dispositions de l'agonisant.

Les premiers jours, M. Rougemont se plaignit de ne plus voir sa nièce; mais il n'en parla plus bientôt, et tomba dans une espèce d'engourdissement qui se termina par la mort. Pendant toute la maladie, M. le

curé et madame de Charbois furent très assidus auprès de M. Rougemont; mais sa femme imagina toujours une foule de prétextes pour ne pas laisser M. Montalbert pénétrer dans la chambre.

Enfin le pauvre oncle avait rendu le dernier soupir, et tout se préparait dans l'église pour un convoi pompeux : partout des cierges et des draperies noires à franges d'argent, que madame Rougemont avait fait venir d'Évreux quarante-huit heures avant la mort de son mari.

Pendant que le bedeau sonnait la cloche, madame de Charbois et le pasteur s'entretenaient mystérieusement dans leur pauvre salon du presbytère.

Le curé se tenait accroupi en face d'une cheminée oú fumait une bûche humide et noire, qui remplissait toute la chambre d'un nuage de vapeurs : on entendait le vent souffler par les fentes des portes, à moitié

disloquées; et madame de Charbois, enveloppée dans une douillette, se chauffait le bout des doigts à la maigre flamme du foyer.

Cette pièce était meublée singulièrement : une vaste armoire en noyer, toute garnie de festons en cuivre, et penchant en avant sur des pieds inégaux, comme une ruine immense qui menaçait à chaque instant d'écraser le pieux ménage; sept ou huit fauteuils en velours jaune, cent fois rapiécé; quelques effroyables images de saints et de saintes, accrochées aux murailles, dans un encadrement de bois noir; et sur la tablette de la cheminée, une énorme pendule en faïence, couronnée d'un vase de fleurs artificielles; et puis des tasses, des soucoupes dépareillées, des écorces d'oranges sèches, des œufs de perdrix, de geais et de chardonnerets, une noix de coco, des singes en sucre peint, une petite Sainte-

Vierge, habillée de soie et d'or comme une poupée, et des coquillages de toute forme, de toutes couleurs, dentelés, arrondis, cannelés, déchiquetés, inextricable et bizarre fouillis d'antiquaire ou de maniaque.

— Quel froid! monsieur le curé, disait madame de Charbois en éternuant sans interruption. Vous ne risquez rien de vous bien couvrir pour l'enterrement; moi, d'abord, je vais m'envelopper comme un oignon. Je suis enchifrenée, depuis ce matin, d'une manière pitoyable! voyez donc, mon nez et mes yeux pleurent comme une Madeleine.

— Tant-mieux! ma chère amie, répondit le curé, toujours assis devant le feu, sur les talons; au moins vous aurez une contenance pendant le service; madame Rougemont verra combien vous regrettez son mari, elle appréciera vos larmes, qui peuvent, entre nous soit dit, produire le meilleur effet. Hé!

hé! ma bonne amie, enfin nous tenons donc une parcelle du gâteau! c'est toujours un léger à-compte. Je vous disais bien que j'attendais le brave homme à l'extrême onction. Mais c'est la femme surtout, la femme, que je rendrai souple comme un gant, lorsque l'heure sonnera à sa pendule!

— En vérité, monsieur le curé, dit madame de Charbois avec un soupir qui semblait tiré du fond de son âme, il faut avouer que le pauvre homme est mort bien à propos! c'était le meilleur et le plus respectable des êtres; et Dieu m'est témoin que je suis très affligée. Mais enfin, puisqu'il devait mourir, ce digne M. Rougemont, il a bien fait de précéder sa chère et pieuse femme... Il aimait beaucoup, beaucoup trop sa nièce; et si, par malheur, il avait survécu à madame Rougemont, cette petite fille aurait pu nous faire le plus grand tort.

— Elle aurait hérité, je n'en doute pas;

ajouta vivement le pasteur en soufflant avec un soufflet asthmatique le tison qui ne voulait pas flamber. Oui, oui, la petite gaillarde est fine comme l'ambre; elle savait très bien accaparer les bonnes grâces du brave homme! Oh, certes! elle aurait empoché toute la fortune, si j'enterrais aujourd'hui la tante au lieu de l'oncle. Maintenant, ma chère amie, je ne crains plus rien au monde, ni la nièce, ni ce vieux serpent de Montalbert, que j'ai bien su faire consigner à la porte du malade. Ce vieux roué-là aurait gâté les choses!... Patience, patience, madame de Charbois, nous sommes dans une bonne veine; espérons!... En attendant, je vais dire à M. Bordier de ne pas vendre encore sa maison... Oh! oh! ma bonne amie, croyez-moi, ce n'est pas la peine de faire mettre du papier neuf dans ce vilain salon; n'achetons pas de meubles, mais des rentes, des rentes sur le Grand-Livre! Quelle

sottise à nous de faire la moindre dépense dans cet abominable presbytère, que nous allons, d'un moment à l'autre, envoyer à tous les diables! Nous serons comme des princes dans la maison Bordier! mais attendons, attendons encore!...

— Attendre, toujours attendre!... mais nous gelons, monsieur le curé, dans cette vilaine masure, qui nous tombera sur les épaules un beau jour. En comptant ce que M. Rougemont nous laisse, et le petit bénéfice, bien légitime, que vous pouvez réaliser sur les six mille francs qu'il vous confie pour les réparations et les embellissemens de l'église, nous possédons maintenant plus qu'il ne faut pour acquérir la maison Bordier, et...

— D'accord, d'accord, ma chère, interrompit le curé; mais une rente de mille ou douze cents francs sur le Grand-Livre est une bonne chose, et j'ai pour principe qu'il

faut toujours garder une poire pour la soif. D'ailleurs, j'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je suis persuadé que madame Rougemont ne serait plus à notre égard dans les mêmes dispositions de générosité, si elle nous voyait acheter une maison; elle croirait que nous avons des mines d'or cachées. Mais onze heures sonnent, il est temps que je m'habille pour aller chercher le corps. Vous, décidément, ne venez pas, il fait du brouillard, et vous pourriez vous enrhumer davantage. Je vous excuserai; soyez bien tranquille.

Et le curé, après avoir revêtu l'étole funèbre, partit malgré la brume glaciale qui lui gerçait la figure, accompagné de son bedeau, du chantre et des enfans de chœur.

La maison mortuaire était plongée dans le deuil et retentissait de gémissemens plaintifs : partout des larmes, des habits noirs, des visages désolés. Thibaut venait

de clouer le cercueil, autour duquel brûlaient trente bougies : le vieux domestique demeurait agenouillé, la tête dans ses deux mains, près du catafalque ; Louison fondait en pleurs, dans la même attitude, et la petite Jeannette, prosternée sur le parquet, se frottait les yeux et le nez avec sa manche, et poussait des cris perçans.

Madame Rougemont venait de temps à autre considérer ce lugubre spectacle, et joindre sa douleur à celle de ses bons domestiques; puis elle retournait dans le salon pour psalmodier le *requiem* avec Pauline, qui semblait ensevelie dans un morne désespoir.

Enfin une voiture entra dans la cour : c'était M. Montalbert. Il avait un crêpe énorme au chapeau, il était noir des pieds à la tête; sa physionomie, pourtant, ne semblait point conforme à sa mise lugubre, et ne portait pas le deuil. Un sourire indéfi-

nissable, et qu'il ne cherchait pas même à dissimuler, faisait apparaître et mieux saillir toutes les rides de sa face, qui exprimait une singulière satisfaction. On aurait dit que sa démarche était plus ferme qu'à l'ordinaire, sa taille plus haute et plus droite; il marchait sans canne, et se frottait vigoureusement les deux mains, comme pour se les réchauffer.

Mariane vint annoncer M. Montalbert d'une voix enrhumée et sanglotante.

Madame Rougemont courut au-devant du vieillard et lui tendit les bras : elle ne pouvait articuler une parole, les gémissemens et les pleurs l'étouffaient.

— A la bonne heure, dit M. Montalbert après ce muet et douloureux embrassement, il fait bien chaud ici! Diable! diable! ce maudit brouillard mouille comme de la pluie! j'avais un froid dehors, un froid!... Savez-vous bien, cousine, que le thermomè-

tre marque, ce matin, un degré au-dessous de zéro. Il faut vraiment toute l'amitié, toute la tendresse que je portais à ce pauvre cousin Rougemont pour me faire venir à l'enterrement, au risque de m'enrhumer?

— Merci, cousin, merci! j'en suis bien reconnaissante, répondit madame Rougemont en lui serrant la main avec une effusion douloureuse. Mon pauvre mari! ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

Et des torrens de larmes jaillirent de ses paupières; sa voix s'éteignit dans les sanglots. Pauline s'élança tout en pleurs dans les bras de sa tante, qui la couvrit de baisers.

— Oui, oui, c'est vraiment fâcheux! dit M. Montalbert en avalant un gros morceau de jujube; d'autant plus fâcheux, qu'il jouissait d'une santé parfaite quand cette maudite fluxion de poitrine est venue fondre sur lui comme une tuile! c'est très bi-

zarre. Il portait cependant de la flanelle sur la peau, des bas de laine tricotés...

— Ah! mon cher cousin! interrompit la veuve d'un accent lamentable, que je suis malheureuse! Hélas! que devenir?... Maintenant je reste seule dans Israël! ah! mon mari, mon pauvre cher mari!

— Il aimait trop la pêche, cousine. Que diantre! aussi vous devez vous rappeler que plus de mille fois je lui ai prédit ce qui vient d'arriver. Il avait une poitrine détestable, toujours des rhumes, des catarrhes, des pituites! et le drôle de corps s'avise de tomber dans une rivière froide comme la Bérésina! Morbleu! il n'en aurait pas fallu davantage pour tuer un bœuf!

Un grand bruit de souliers ferrés se fit entendre dans l'antichambre, et M. Robin, habillé de noir et de gris comme une espèce de *croque-mort*, parut dans le salon avec

son parapluie vert et un livre de messe sous le bras.

Sa figure paraissait très échauffée, de fatigue, sans doute ; car il avait passé toute la nuit en prière auprès du corps, avec M. le curé, qui s'était bien vite endormi au milieu d'un *Miserere.*

— Eh bien ! madame, vous sentez-vous un peu mieux ce matin ? demanda le receveur d'un air profondément désolé, en présentant la semelle de ses gros souliers boueux à la belle flamme qui tourbillonnait dans la cheminée.

— Ah ! mon cher monsieur Robin, je n'ai plus qu'à mourir ! dit madame Rougemont en secouant tristement la tête. Après trente-quatre ans de mariage, perdre *celui* qui faisait le bonheur de mon existence ! ah ! quelle horrible séparation !

— Horrible, oh ! oui, madame ! répéta M. Robin avec un débordement de larmes

et de sanglots. Un si respectable homme!

— Et si bon! dit la veuve.

— Si pieux, si pénétré de ses devoirs! reprit le receveur qui frottait son nez rouge et luisant avec le revers de ses mains sales.

— Qui faisait tout ce que je voulais! continua madame Rougemont en joignant les mains! ah! mon Dieu!

— Ah! mon Dieu!

Et tout-à-coup la veuve et M. Robin tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme emportés par une impulsion magnétique; et leurs gémissemens, leurs ruisseaux de pleurs se confondirent.

Pauline demeurait silencieuse et plongée dans sa douleur.

— Hi! hi! hi! fit M. Montalbert en formant autour de son oreille une espèce de tuyau avec sa main, c'est mon pauvre cousin Rougemont qu'on descend! oui, par-

bieu ! c'est bien ça. Aussi pourquoi n'avoir pas lâché tout de suite cette abominable carpe?

— C'est vrai! ajouta piteusement M. Robin en faisant jouer l'anneau en cuivre de son parapluie. Cette carpe-là est cause de bien des malheurs! j'ai failli moi-même être sa victime.

— Ma foi, mon cher monsieur Robin, je vous croyais flambé! poursuivit le centenaire en se barbouillant les narines de tabac. Vous l'avez échappé belle, je vous jure.

— Ah! j'ose le dire, monsieur, reprit emphatiquement le receveur en se frappant la poitrine; je me croyais perdu, et dans mon épouvantable situation, une seule idée me bourrelait du plus âpre chagrin! Je me disais qu'il fallait mourir à la fleur de l'âge, au moment d'être nommé vérificateur à deux mille quatre! Mais une autre pensée, néanmoins, venait adoucir un peu l'amertume de

mes regrets cuisans! Je mourais avec la consolation de voir que M. Rougemont était sauvé, et que les larmes de sa respectable épouse ne couleraient pas! Hélas! j'étais dans l'erreur!

— Et qui plus est, dans sept ou huit pieds d'eau, mon cher monsieur! ajouta le vieillard avec une expression moins triste que sardonique. En vérité, vous avez du malheur! c'est le seul endroit de la rivière peut-être, ou l'on puisse se noyer!

— Ajoutez, monsieur, dit mélancoliquement le fonctionnaire, ajoutez que je me trouvais enveloppé dans un tourbillon rapide, au milieu des roseaux et des grandes herbes qui emprisonnaient les mouvemens de mes bras et de mes jambes! Autrement, monsieur, je me flatte d'être assez bon nageur pour affronter sans crainte et sans péril un fleuve beaucoup plus profond! Je savais très bien, monsieur, à quel sort affreux

je m'exposais en me précipitant au milieu de cette onde glacée, qui fige le sang dans les veines et la moëlle dans les os!... Mais, je ne voyais qu'une chose, qu'une seule chose, l'effroyable danger du pieux et vénérable M. Rougemont!.. je n'ai donc pas hésité!

— Ah, monsieur! dit la veuve en soufflant le feu, je n'oublierai jamais votre courage et votre dévoûment!

— Et moi, madame, répondit le receveur en regardant son parapluie d'un air morne et désespéré, je m'en souviendrai toujours, oui, toujours!.. D'autant plus que je souffre maintenant d'un horrible rhumatisme que j'ai gagné dans cette eau froide comme la glace, d'un rhumatisme qui m'accompagnera très probablement jusqu'au tombeau!

— Il faut porter des gilets de laine tricotés, mon cher monsieur Robin, dit M. Montalbert.

— J'en porte, mon cher monsieur, repartit le receveur ; malheureusement je n'en ai qu'un, mais à ma prochaine nomination, je compte bien m'en acheter une demi-douzaine... Ouf! ouf! aie!

M. Robin s'interrompit brusquement pour faire une contorsion douloureuse et une épouvantable grimace.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Robin!.. demanda vivement madame Rougemont.

— Ah! c'est le rhumatisme! soupira M. Robin en se frappant l'épaule gauche avec une expression de souffrance burlesque.

— Mon Dieu! mon Dieu! chauffez-vous l'épaule, dit madame Rougemont en mettant une grosse bûche au feu. Placez-vous comme cela; bien!..Approchez davantage de la cheminée! c'est excellent! c'est le meilleur remède pour les fraîcheurs et les rhumatismes! Mais aussi, vous n'êtes pas assez cou-

vert! vous auriez dû mettre une bonne redingote fourrée par-dessus votre habit.

— Hélas! je n'en ai point, madame, repartit le receveur, presque tout entier dans la cheminée; mon tailleur est mort!.. et puis, j'attendais les froids pour en commander une.

— Parbleu! mon cher monsieur Robin, dit malicieusement M. Montalbert, n'attendez-vous pas que les pierres se fendent! Le fait est que vous devez geler avec un habit noir qui me semble passablement diaphane!

— Geler, n'est pas le mot, répliqua M. Robin d'une voix tremblante, mais je suis forcé de convenir que je pourrais avoir plus chaud... Les objets de toilette deviennent si dispendieux! les habits surtout renchérissent d'une manière alarmante, et l'on dit tant de mal des tailleurs que je n'ose vraiment pas en prendre un nouveau, qui me serait totalement inconnu! J'attends les premières gelées.

— Vous avez bien raison, mon cher mon-

sieur Robin, dit madame Rougemont avec un signe de tête approbateur, vous êtes économe, et vous n'imitez point ce jeune baron de Cornille qui dépense en ajustemens les trois quarts de son revenu.

— Il est vrai que je ne sacrifie pas au démon de la mode, ajouta M. Robin d'un air timide, mais enfin je remplis scrupuleusement, j'ose le dire, tous les devoirs de ma place et de ma religion !

Cependant Thibaut parut en grand deuil et vint dire que le cortége allait se mettre en marche. Par malheur, il tombait une pluie battante, et le temps devenait de plus en plus épouvantable.

— Mon cher monsieur Robin, dit madame Rougemont, je ne souffrirai pas que vous sortiez aussi légèrement vêtu par un temps semblable. Permettez-moi de vous offrir la redingote à fourrures de mon pauvre mari..., elle vous tiendra chaudement, car une

fluxion de poitrine est si vite attrapée !

M. Robin fit bien quelques façons, mais voyant que la pluie redoublait de violence, il endossa, tout en soupirant, l'excellente redingote du défunt, et déploya l'énorme parapluie vert, qui ce jour-là ne fût point seulement un meuble de luxe et garantit son propriétaire d'une immersion nouvelle.

Enfin, le convoi se mit en route, et M. Montalbert le suivit dans sa voiture. Le receveur de l'Enregistrement sentit soudain la violence de son désespoir se calmer comme par magie : la chaude redingote fourrée qu'il avait sur les épaules venait seule d'opérer ce prodige. Mais les gémissemens de Thibaut ne pouvaient s'apaiser ; ils devinrent même si bruyans dans l'église lorsqu'on entonna le *De profundis*, que M. le curé fut obligé plusieurs fois de frapper sur l'autel avec sa tabatière, afin de leur imposer silence.

Madame Rougemont avait d'abord poussé

des cris plaintifs, en voyant emporter le cercueil de son pauvre mari; elle s'était précipitée à genoux devant une fenêtre et levait ses deux mains vers le ciel, avec tous les signes de la plus cruelle affliction; mais dès qu'elle cessa d'apercevoir le cortége funèbre et n'entendit plus les chants lugubres, alors, ses pleurs s'arrêtèrent sur-le-champ. La voix de son perroquet-meunier venait de frapper ses oreilles; elle courut vers l'oiseau bavard, le prit sur un doigt, et chatouilla sa huppe enfarinée avec le bout de l'ongle. Peu à peu la maîtresse et l'oiseau échangèrent une foule de caresses et de propos badins qui achevèrent de consoler la veuve, et la firent même plus d'une fois rire aux larmes.

Par momens néanmoins elle pensait à son pauvre mari, et soupirait; mais grâce aux gentillesses de son perroquet chéri, le veuvage commençait à lui apparaître sous

des couleurs beaucoup moins sombres, et comme une chose fort supportable.

Le soir de l'enterrement, tous les amis et parasites de madame Rougemont se réunirent chez elle pour lui faire leurs sots complimens de condoléance. M. Robin ne tarissait pas en éloges sur le défunt; il le comparait à Marc-Aurèle, à l'empereur Trajan, et vomissait des imprécations cicéroniennes contre l'exécrable carpe, si fatale à M. Rougemont.

— Ah! madame, disait le receveur en essuyant avec sa manche le bord de ses yeux, comme il faut peu de chose pour détraquer notre pauvre machine! Anacréon, le divin lyrique de Téos, en Ionie, meurt étouffé par un misérable pépin de raisin! M. Rougemont, l'excellent M. Rougemont succombe, parce qu'il pêche une carpe de cinq livres.

— Elle pesait plus de cinq livres! interrompit le curé, en se tournant d'un air de

camaraderie vers madame de Charbois.

— Elle pesait au moins sept livres, ajouta celle-ci.

— Vous me frappez d'étonnement, répliqua M. Robin.

— Sept livres, c'est peut-être beaucoup, dit madame Rougemont.

— Oui, oui, c'est beaucoup, poursuivit le receveur qui faisait généralement *chorus* avec madame Rougemont.

— Du reste, continua cette dernière, madame de Charbois et M. le curé doivent savoir au juste combien pesait cette carpe, puisqu'ils ont eu la bonté de vouloir bien l'accepter.

— Ah! c'est différent! ajouta M. Robin.

— De quelle manière à propos l'avez-vous accommodée, voisine! demanda madame Rougemont avec intérêt.

—Nous l'avons mise en matelotte, répondit madame de Charbois; monsieur le curé

voulait qu'on la fît bouillir, mais j'ai toujours observé que ces gros poissons-là sentent parfois un peu la vase, et qu'il faut les manger avec une sauce très épicée. Cependant M. le curé avait fait mettre la queue à part, pour l'accommoder à l'huile et au vinaigre.

— Et c'était, ma foi, délicieux! ajouta vivement le pasteur qui ne put s'empêcher de promener le bout de sa langue sur ses lèvres, au souvenir de l'excellent déjeûner qu'il avait fait un vendredi avec les restes de la carpe.

— Eh bien! vous ne sauriez croire une chose, dit M. Robin, je suis tellement impressionnable, tellement *sensitif* qu'il me serait impossible maintenant de voir une carpe sur la table de madame Rougemont, sans frissonner des pieds à la tête, et je n'en mangerais pas sans horreur. Non, j'ai beau faire, je n'oublierai jamais que c'est une

carpe, une carpe infâme qui nous met tout en deuil!

— Ah! mon pauvre mari, mon pauvre cher mari! s'écria madame Rougemont, dont toutes les blessures à demi fermées se rouvrirent un instant.

Alors il se fit un profond silence, interrompu seulement par les sanglots de la veuve, et les soupirs de M. Robin qui, penchant douloureusement la tête, tira de sa poche une écorce d'orange qu'il pressa fortement avec le pouce et l'index, pour en faire jaillir dans ses yeux le jus mordant : il parvint, non sans peine, à verser quelques larmes qu'il laissa couler habilement le long de ses joues; puis il releva la tête et regarda madame Rougemont d'un air désespéré.

M. Montalbert ne vint point ce jour-là ; pour la première fois depuis trente ans il avait gagné un rhume en s'obstinant à suivre le convoi jusqu'au cimetière, mal-

gré la pluie qui ne cessait pas de tomber.

Madame Rougemont pleurait encore, lorsqu'un tison roula contre le garde-feu et remplit le salon de fumée. M. Robin saisit avec empressement les pincettes, mais il ne put jamais parvenir à fixer entre les chenets ce tison brûlant qui retombait toujours.

— Vous ne savez pas arranger le feu, mon cher monsieur Robin, dit la veuve en ôtant les pincettes des mains du receveur. Regardez-moi, tenez : voilà comme on doit s'y prendre. C'est M. Rougemont qui m'a si bien appris à faire le feu.

Et comme le fonctionnaire s'emparait du soufflet, madame Rougemont lui fit signe de le remettre.

— Non, non, reprit-elle, c'est parfaitement inutile. La bûche va flamber toute seule maintenant, au lieu qu'en soufflant vous noirciriez le bois qui ne prendrait plus. M.

Rougemont faisait toujours le feu lui-même, il ne voulait point que Thibaut y mît la main. Ces domestiques ont tous la mauvaise habitude d'enterrer les bûches dans un monceau de cendres, et de souffler pendant des heures; c'est comme cela qu'il nous empoisonnent de fumée et ternissent les meubles des appartemens.

La conversation roula bien long-temps encore sur une foule de niaiseries provinciales, à peu près de la même force. Bientôt madame Rougemont oublia complètement qu'elle était veuve : elle parla de madame *une telle* qui n'avait pas offert une seule fois le pain bénit, depuis cinq ans; ensuite, elle récapitula toutes les parties de piquet et de whisk, qu'elle avait perdues en trois semaines avec madame de Charbois.

— Depuis trois semaines, disait-elle, j'ai un malheur inconcevable; presque tous les soirs, je perds seize fiches!

Dix heures sonnèrent, qu'elle parlait encore avec une étrange volubilité; changeant de sujet à toute minute et mêlant comme au hasard les choses les plus incohérentes.

— M. Porveau n'était pas à l'enterrement, disait-elle. Ça ne m'étonne pas le moins du monde! c'est un vilain homme, un très vilain homme! Je puis dire qu'il est impossible d'avoir un plus désagréable voisin! Enfin, ma chère madame de Charbois, vous n'avez pas oublié tous les tours abominables qu'il m'a joués, ce vilain homme! Et tout cela, pourquoi? pourquoi? parce que je l'ai fait condamner à quinze francs d'amende! C'était pourtant bien juste! Il faisait mettre son fumier devant ma grille! L'abominable homme! Il tire continuellement des coups de fusil et de pistolet pour me donner un anévrisme! Il est capable de me faire assassiner! Qu'on a bien raison de dire que les libéraux sont des monstres!

Madame Rougemont n'aurait sans doute pas arrêté son flux de paroles, si le bedeau ne fût entré dans le salon, pour avertir M. le curé qu'une averse épouvantable les surprendrait en route, s'ils ne se hâtaient pas de regagner le presbytère.

M. le curé, madame de Charbois, M. Robin et quelques autres personnes, moins importantes dans la maison, profitèrent de l'utile avis du bedeau, pour lever le siège et souhaiter le bonsoir à la veuve qui demeura avec sa nièce.

Pauline n'avait pas dit une parole de toute la soirée; elle était comme ensevelie dans sa douleur.

Le pasteur et sa compagne, tremblant qu'un nuage énorme, immobile au-dessus de leur tête, ne vînt à les inonder, doublèrent le pas, et s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans une mare infecte, grâce au fanal trompeur qui brillait dans la main du bedeau.

Le brave homme avait eu le matin un large pour boire, après les funérailles, et, comme d'habitude en pareil cas, il s'était mis à boire largement, si bien qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes et décrivait en marchant une foule de sinuosités capricieuses.

M. le curé, attribuant ces innombrables détours à la vigilance du bedeau qui cherchait sans doute les meilleurs passages à travers un chemin effondré, s'était dirigé sans défiance sur la maudite lanterne qui, perfide comme les feux follets, l'avait conduit enfin dans un bourbier.

III

Madame Rougemont ne fut pas longtemps inconsolable. Elle réfléchit qu'à tout prendre rien ne se trouvait changé dans son existence, et que même, depuis la mort de son mari, elle était beaucoup plus indépendante et plus libre encore. Un testament la faisait légataire universelle de tous les biens de M. Rougemont, et la veuve, qui aimait singu-

lièrement l'argent, finit par comprendre qu'elle n'était pas très à plaindre avec un mari de moins et trois cent mille francs de plus.

Comme M. Rougemont n'était plus là pour s'opposer aux volontés fantasques de sa femme, elle fit abattre les plus beaux arbres du parc et combler les bassins et la pièce d'eau, afin d'avoir, disait-elle, moins d'humidité dans ses appartemens. Au bout de trois mois la maison n'était plus reconnaissable.

Cependant le jeune baron de Cornille revint habiter son manoir seigneurial, après avoir mangé toutes ses économies chez les restaurateurs et dans les maisons de jeu de la capitale. Il avait l'estomac plus souffrant que jamais, et sa figure était pâle et tirée comme s'il eût fait une longue et douloureuse maladie.

Pauline fut bien heureuse de le revoir,

et l'innocente jeune fille n'essaya point de cacher la joie qu'elle en éprouvait; mais la tante ne témoigna pas la même satisfaction en voyant le gentilhomme. Pendant l'absence de M. de Cornille, on l'avait cruellement desservi auprès de la vieille capricieuse; M. Robin, secondé par madame de Charbois et le curé, s'était bien gardé de perdre une si bonne occasion pour déchirer à belles dents un rival redoutable, qu'il n'osait pas combattre face à face.

Depuis la mort de M. Rougemont, ces trois personnages, comprenant que leurs intérêts étaient les mêmes, s'entendaient comme *larrons en foire* et travaillaient mutuellement les uns pour les autres.

Madame Rougemont avait pris en grande amitié le receveur de l'Enregistrement qui lui donnait chaque jour le bras pour aller à l'église; et la paroisse, grâce aux libéralités de la pieuse dame ainsi qu'aux bons conseils

de M. Robin, venait d'être remise à neuf et décorée d'un buffet d'orgue qui détonnait d'une manière atroce, comme un orgue de Barbarie après trente ans de service dans les rues.

Le baron de Cornille ne pouvait plus voir M. Robin adresser la parole à Pauline, sans rougir de colère et concevoir une violente envie de le souffleter en présence même de madame Rougemont. M. Robin de son côté, ne laissait échapper aucune occasion de prouver sa haine profonde au gentilhomme et de l'humilier autant que possible, en faisant briller son érudition classique aux dépens de M. de Cornille.

Un soir que madame Rougemont, plongée tout entière dans les voluptés du piquet, livrait bataille à madame de Charbois, Pauline, assise entre M. le curé et le receveur, demeurait silencieuse et triste au milieu de leur intarissable bavardage. Neuf heures

étaient sonnées, et la jeune fille commençait à craindre que le baron de Cornille ne vînt pas, bien que ce fût son jour de visite, quand le hennissement et le galop d'un cheval se firent entendre dans l'avenue.

— C'est lui! pensa-t-elle avec un fort battement de cœur.

Quelques minutes après, la porte du salon s'ouvrit et Mariane annoncale baron de Cornille. Il salua respectueusement madame Rougemont qui lui adressa trois ou quatre mots de politesse froide et continua sa partie. Ensuite il fit une salutation des plus gracieuses à Pauline qui se leva pour lui donner un fauteuil. M. Robin et le curé ne bougèrent point.

— Oh! mademoiselle, dit le baron en présentant la coiffe blanche de son chapeau avec une foule d'inclinations de tête, pleines de galanterie, je vous en conjure, ne vous dérangez pas.

— Approchez-vous de la cheminée, monsieur, je vous en prie, dit Pauline d'une voix un peu tremblante. Il fait si humide aujourd'hui !... Les chemins sont remplis d'eau.

— Pour ceux qui vont à pied, mademoiselle, répondit le baron, en lançant un coup-d'œil dédaigneux à M. Robin. Moi, je vais toujours à cheval, et je n'ai pas la moindre tache de boue sur mon pantalon; mes bottes sont encore toutes luisantes, comme si elles sortaient des mains de mon valet de chambre.

Les regards de Pauline se portèrent presque aussitôt sur la brillante chaussure du gentilhomme, laquelle faisait paraître encore plus hideux les gros souliers crottés de M. Robin, qui laissaient une empreinte boueuse sur le parquet, chaque fois que ses pieds changeaient de place.

— Il me semble que M. Robin s'est un peu

éclaboussé en route, dit le baron d'un air passablement fat, en jouant avec une belle chaîne d'or à laquelle pendait un nouveau binocle enrichi de perles fines. M. Robin a sans doute la vue basse?

— En effet, je suis myope, répliqua le receveur d'un ton sec, et je ne vois pas toujours où je marche.

— Il y paraît, monsieur, continua le baron de Cornille. Et vous, mademoiselle, êtes-vous myope?

— J'ai la vue excellente, monsieur, répondit Pauline, je lirais dans ce livre d'un bout à l'autre du salon.

— Alors, mademoiselle, vous pourriez, d'où vous êtes, compter les taches qui se trouvent sur le pantalon de M. Robin.

Pauline ne put réprimer un sourire, et la figure de M. Robin devint écarlate; M. le curé fronça le sourcil. Par bonheur, madame Rougemont, absorbée dans son jeu fa-

vori, n'avait pas entendu l'impertinence du fashionable.

— Pour moi, reprit fièrement le gentillâtre, j'ai la vue la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer; je suis à la fois myope et presbyte; je vois également bien avec toutes lunettes, et je reconnaîtrais M. Robin à trois quarts de lieue.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur le baron, dit le fonctionnaire en se mordant les lèvres de dépit.

— Ah! mon Dieu, oui, monsieur Robin, ajouta le baron en croisant les jambes l'une sur l'autre, pour mieux tendre les dessous-pieds de son pantalon, — rien qu'à voir se dessiner votre ombre au soleil, je dirais entre mille, c'est M. Robin, le receveur de l'Enregistrement et des Domaines.

— En ce cas vous êtes comme les corbeaux, ajouta M. le curé qui s'imaginait faire une excellente plaisanterie, vous n'avez

pas besoin de lunettes d'approche pour voir une charogne dans les champs.

Le pasteur accompagna sa mordante saillie d'un bruyant éclat de rire qui ne trouva pas le moindre écho près de M. Robin, dont les joues s'empourprèrent davantage. Le saint homme n'avait pas compris qu'il venait de dire une grosse bêtise; il répéta d'un air triomphant son allusion aux corbeaux.

— Oui, oui, répliqua le baron, en se tortillant la moustache avec le pouce et l'index, je sais parfaitement que les corbeaux ont la vue très longue! *Brevior est hominum quàm cornicum vita!* La vue des hommes est beaucoup moins longue que celle des corbeaux, comme dit un auteur fort estimé.

M. Robin, qui semblait plongé dans la stupeur, releva tout-à-coup la tête et dit en se croisant les bras :

— Monsieur le baron, comment expli-

quez-vous cette phrase latine? Auriez-vous la condescendance de répéter votre traduction.

— La vue des hommes est beaucoup plus courte, ou si vous aimez mieux, beaucoup moins longue que celle des corbeaux, monsieur! repartit le gentilhomme d'un air capable. Voici mon explication mot à mot : *Brevior* beaucoup moins longue, *est* est, *Hominum* des hommes, *vita* la vue.....

— Pardonnez, pardonnez, monsieur le baron, interrompit le receveur victorieusement, vous êtes dans une erreur profonde. *Vita* n'a jamais signifié la vue, mais bien la vie.

— Eh bien! qu'est-ce que je vous disais? riposta le baron de Cornille avec un aplomb imperturbable.

— Vous disiez, monsieur le baron, que la vue des hommes est moins longue que celle des corneilles....

— Primò, interrompit le baron, je ne vous ai pas parlé de corneille, secundò vous avez mal entendu, tertiò je sais tout aussi bien que vous, monsieur Robin, que *vita* veui dire la vie, *vita vitæ* datif *vitam.*

— *Vitam* c'est l'accusatif, reprit le receveur.

— A qui le dites-vous, monsieur, répondit le gentilhomme d'un ton majestueux et digne. Certes, je ne suis pas homme à confondre le datif et l'accusatif, ni le gérondif, ni le génitif, ni les autres verbes neutres ou déponents. Oui, monsieur, je connais très bien le gérondif en *dus*, *da*, *dum*, les passifs, les actifs, et les participes passés, présens et futurs!

— C'est fort possible, monsieur le baron, continua le receveur d'une voix émue et les yeux baissés, mais tout à l'heure vous avez traduit *vita* par *la vue.* J'en appelle au témoignage du vénérable pasteur qui nous

écoute. Ainsi donc qu'il juge et prononce entre nous!

— Vous avez dit la vue, monsieur, ajouta solennellement le curé. Je ne suis pas sourd et j'ai fort bien entendu.

— Alors c'est que j'ai mal articulé, poursuivit le baron avec assurance; j'aurais dû mieux faire sonner *l'y grec*.

— *L'y grec!* répéta le receveur en joignant les mains. Oh ciel! quelle erreur!

— Je ne suis pas arrivé, j'espère, à vingt-trois ans, sans savoir que *vita* veut dire la vie, continua le baron.

— Pourquoi donc avoir prononcé *la vue?* dit le receveur. Vous avez très nettement proféré *la vue!* J'en appelle à mademoiselle Pauline.

Pauline, qui s'embarrassait fort peu que M. de Cornille eût dit un mot ou un autre, ne fit aucune réponse, et sourde à cette discussion latino-grammaticale qui ne l'in-

téressait pas le moins du monde, elle continua d'admirer en détail la toilette élégante du gentilhomme.

Quand elle avait promené long-temps ses regards, pleins d'une curiosité naïve, sur la jolie redingote verte qui dessinait merveilleusement la taille fine du baron, elle les reportait vers l'habit de M. Robin, espèce de casaque bleu de ciel, qu'on aurait volontiers prise pour la défroque d'un perruquier de village. Et puis elle comparait la belle chemise en fine toile de Hollande, que le gilet à châle du baron laissait entrevoir, et le gros linge du receveur en cravate blanche, dont une chemise grimaçante et mal attachée avec une épingle noire trahissait la poitrine velue.

Le baron, tenant son chapeau d'une main, jouait de l'autre avec une charmante petite canne dont le manche incrusté d'or et

de turquoises portait son chiffre et ses armoiries de gentilhomme.

— Vous avez là une canne ravissante, monsieur, dit Pauline qui ne pouvait détacher son regard du baron de Cornille. Je ne vous l'avais pas encore vue, ce me semble.

— C'est fort possible, mademoiselle, répondit le fashionable. J'ai plus de vingt-cinq cannes, toutes parfaitement jolies, et je prends tantôt l'une, tantôt l'autre. Il y a trois choses, mademoiselle, qu'il faut varier autant que possible : la canne, le gilet et la cravate; c'est là seulement ce qui distingue l'homme de bonne compagnie.

— Quant à moi, dit M. Robin en caressant le manche de son parapluie vert, je pense qu'un pareil meuble est beaucoup plus nécessaire au voyageur, soit que la tempête déchaîne ses torrens impétueux, soit que les brûlans rayons de l'as-

tre du jour invitent les troupeaux à chercher l'ombre. Cette légère badine vous est radicalement superflue, monsieur! Elle ne peut soutenir vos pas, quand la fatigue vous accable, et si quelque dogue irrité s'élance contre vous en aboyant, ce fragile roseau est impuissant pour l'épouvanter.

— D'abord, ce n'est pas un roseau, mon cher monsieur Robin, répliqua le gentilhomme d'un air de pitié méprisante; c'est une branche de palmier que j'ai coupée moi-même à Marseille dans la serre d'un grand seigneur de mes amis. En outre, je vous dirai que ce fragile roseau, comme vous le nommez, a plus d'une fois retenti sur la figure de certains malotrus que j'ai fustigés d'importance. Un jour, par exemple, à Brest...

— Ah! vous avez été à Brest, monsieur? interrompit vivement Pauline qui trem-

blait que le jeune baron ne se fît du tort en racontant quelque fredaine devant madame Rougemont. Vous avez beaucoup voyagé, ce me semble?

— Oui, passablement mademoiselle. Je vous disais donc qu'un jour à Brest...

— Ainsi vous avez vu la mer, ajouta Pauline.

—Oui, la Méditerranée, répliqua le baron.

— La Méditerranée à Brest, s'écria M. Robin avec un soubresaut d'étonnement. A Marseille, voulez-vous dire !

— L'un n'empêche pas l'autre, poursuivit M. de Cornille avec arrogance. Vous ne m'apprendrez pas, j'imagine, où se trouve la Méditerranée. Depuis le temps que je voyage, c'est le moins que je sache un peu ma géographie. Oui, monsieur, je connais toutes les mers de la France, excepté l'Océan !

Pauline, croyant que le gentilhomme

plaisantait, se mit à sourire. Pour M. Robin, il prit la chose fort au sérieux, et ne crut pas devoir négliger cette occasion de faire briller dans tout son lustre la prodigieuse ignorance du baron.

— Où placez-vous donc l'Océan, monsieur? demanda-t-il avec une bonhomie insidieuse.

— Au centre du globe, répondit fièrement le baron, entre l'Afrique, l'Asie et l'Egypte.

— Je ne vous parle ni de la mer des Indes, ni du Golfe Arabique, monsieur le baron, poursuivit le receveur en frottant avec sa manche la poignée en corne de son parapluie, pour se donner une contenance et déguiser le tremblement convulsif qui agitait ses membres. Je vous demande où vous placez le Grand Océan, l'Océan Atlantique?

— Au centre du monde, vous dis-je, monsieur Robin.

—Mais la définition, ce me semble, est un peu vague, reprit le fonctionnaire en regardant M. le curé qui poussait de longs éclats de rire. Vous devez très bien savoir que nous avons plusieurs ports sur l'Atlantique?

— Certainement, dit le baron avec une assurance imperturbable ; mais ces ports-là n'ont pas la moindre importance, et ce n'est vraiment point la peine d'en parler.

— Vous me frappez d'étonnement, monsieur le baron. Quoi! vous trouvez que le port de Brest ne mérite pas d'être mentionné géographiquement?

— Qu'est-ce qui vous parle de Brest? répondit M. de Cornille en haussant les épaules. C'est le plus grand port de la Méditerranée!

— Mais il est impossible, monsieur le baron, ajouta le receveur, il est physique-

ment impossible que vous ignoriez que Brest est sur l'Océan Atlantique.

— Je vous dis que j'ai vu Brest, monsieur, riposta le gentilhomme qui, tremblant de s'être enferré dans quelque bévue, ne voyait rien de mieux pour en sortir que de se mettre en colère. Que diantre! vous qui n'avez jamais fait trois lieues en malle-poste, vous ne m'apprendrez pas le nom de la mer qui coule à Brest.

—Non, non, que Dieu me préserve d'avoir une semblable prétention, balbutia M. Robin qui frissonnait des pieds à la tête. Je sais qu'à la rigueur on peut dire que Marseille est sur l'Océan, et par extension, que Brest est sur la Méditerranée, puisque ces deux mers se communiquent par le détroit des colonnes d'Hercule, mais c'est jouer un peu sur les mots, et l'assertion me semble infiniment trop hasardée. J'en fais juge mademoiselle Pauline qui est si

bonne appréciatrice en pareille matière.

— Je suis passablement ignorante, monsieur, répondit Pauline qui trouva l'instant favorable pour venir au secours du baron de Cornille; mais je crois avoir assez d'esprit néanmoins pour comprendre que M. de Cornille plaisante, et qu'il est probablement beaucoup plus instruit que nous en géographie, puisqu'il a voyagé.

— Voici un foulard des Indes, reprit sardoniquement le curé en montrant son mouchoir. Il a voyagé sans doute encore plus que M. le baron; il a traversé les mers il a vu toutes sortes de pays... Eh bien! je vous demande un peu s'il en est beaucoup plus avancé! Je gage, par exemple, que M. le baron saurait bien mieux déterminer la position géographique de Chandernagor, quoique selon toute apparence M. de Cornille n'en vienne pas comme ce foulard.

— Monsieur le curé, interrompit sèchement le gentilhomme, à qui ne pouvait échapper le sens injurieux de l'apologue, vous avez beau forger des noms de mers, *chandelnagor, chandernagor*, je ne me laisse pas prendre à des pièges aussi grossiers, je vous en avertis.

— Eh quoi ! monsieur le baron, dit le receveur de l'Enregistrement, oubliez-vous donc que Chandernagor est le seul comptoir français qui nous reste dans l'Hindoustan, à quelques lieues de Calcutta, non loin du Cossimbazar ?...

— Monsieur, s'écria le baron en se tortillant la moustache d'une manière menaçante, trève de raillerie !

— C'est le nom peut-être qui vous étonne, reprit le fonctionnaire en tressaillant. Cossimbazar pourtant n'a rien de trop anti-musical!.. que diriez-vous donc, mon cher mon-

sieur, si je vous entretenais de Radjahmondry, de Masulipatam...

— Monsieur!...

— De Ghonpour, de Solapour, continua le receveur d'un air triomphant, de Cicacole, de Séringapatam!..

— Monsieur! monsieur! dit le baron de Cornille, les yeux enflammés de colère, en se penchant à l'oreille du savant géographe, pas un mot de plus ou je vous donne ma main sur la figure!

M. Robin demeura comme pétrifié; une sueur froide coula de tout son corps. et ses oreilles s'empourprèrent d'un rouge sanglant. Il essaya d'articuler trois ou quatre paroles, mais sa voix s'éteignit faible et confuse.

M. le curé, qui n'avait pas entendu fort distinctement la menace du baron, suppléa néanmoins sans peine à la portion de phrase qu'il n'avait pu saisir.

— Monsieur le baron, dit-il avec une inflexion railleuse, ne comptez-vous pas bientôt rédiger vos voyages? Ils seront fort curieux, je vous jure, et rendront à la science de grands services. Grâce à vous, on ne confondra plus désormais l'Océan avec la Méditerranée.

Le baron étouffait de colère; sans la présence de madame Rougemont, il n'eût peut-être pas respecté la soutane et le chef tonsuré du pasteur.

— Je me contiens, murmura le gentilhomme, je me contiens par respect pour ces dames; *coràm populo*... Mais vous êtes bien heureux de faire partie du clergé, pour lequel je professe une grande estime..... autrement!...

— Eh bien! quoi? interrompit l'homme de Dieu, qui n'était pas non plus très endurant, que feriez-vous donc?...

— Je vous étrillerais d'importance ! dit le baron en agitant sa canne.

— Petit fat ! s'écria le curé, le visage bleu de fureur.

— Eh bien ! eh bien ! que signifie tout cela ? dit madame Rougemont qui, jusqu'alors absorbée dans son piquet, avait paru très indifférente à la discussion. Une dispute chez moi !

— Non, madame, répondit le pasteur en se rasseyant, je suis de sang-froid, comme vous voyez. C'est M. le baron de Cornille qui s'échappe tout de suite comme une soupe au lait.

— Soupe au lait vous-même, riposta le gentilhomme, qui n'avait pas encore oublié cette vieille formule, usitée dans les collèges pour rétorquer une injure. Je ne vous crains pas.

— Allons, allons, messieurs, je vous en prie, ajouta madame Rougemont d'un ac-

cent majestueux et grave, épargnez-moi le spectacle de vos dissensions. Monsieur de Cornille, vous devez, comme tout bon chrétien, respect au saint caractère dont notre pasteur est revêtu. L'insulter chez moi, c'est m'insulter moi-même, c'est insulter Dieu!

Après cette espèce de sermon, la prêcheuse continua de plus belle sa partie de piquet en douze rois qui durait encore à onze heures sonnant.

M. le curé et le baron de Cornille se quittèrent fort mécontens l'un de l'autre; mais le cœur du gentilhomme était peut-être encore plus gonflé de haine contre M. Robin, dont la science géographique l'avait si profondément humilié, lui baron, descendant des Cornille et seigneur d'un château à pont-levis.

Pour la première fois, M. de Cornille se considéra comme battu à plate-couture par

le receveur de l'Enregistrement : aussi jura-t-il de prendre une éclatante et cruelle revanche aux yeux de Pauline Ermann.

IV

Le baron de Cornille changea tout-à-coup de manières à l'égard de M. Robin; il ne chercha plus à le tourner en ridicule et lui fit même quelques avances auxquelles le receveur s'empressa de répondre aussi gracieusement que possible.

Une fois ou deux le baron invita M. Robin à dîner, et le grisa magnifiquement de vin

de Champagne; ils firent ensemble plusieurs parties de chasse, et le fonctionnaire, après avoir usé plus d'une livre de poudre sans blesser un moineau, revint tout glorieux un jour avec le cadavre d'une fauvette qu'il avait tuée sur un arbre à dix ou douze pas.

Bientôt le baron lui conseilla de monter à cheval pour se dégourdir un peu.

— Il ne vous manque plus que de savoir l'équitation, pour être un cavalier parfait, mon cher monsieur Robin, disait le baron de Cornille. J'ai des chevaux délicieux qu'un enfant de quinze jours pourrait monter; je vous donnerai le plus doux, le plus facile, et nous irons faire ensemble de jolies promenades aux environs.

— Mais je n'oserai jamais, monsieur le baron, répondit le fonctionnaire. On assure que les chûtes de cheval sont horriblement dangereuses et presque toujours mortelles.

— Bah! bah! sottises! préjugés, mon

cher monsieur Robin. Je suis tombé de cheval plus de trois cents fois, et jamais je ne me suis fait mal. D'ailleurs, vous ne tomberez pas. Vous pourrez vous tenir à la selle.

— Mais si mon coursier prend le mors aux dents!

— C'est impossible! je vous prêterai un mouton, une charmante petite jument de demoiselle. Et puis d'ailleurs, je serait out près de vous. Il n'y a pas le moindre danger, je vous en donne ma parole d'honneur, foi de gentilhomme!

M. Robin hésitait encore, mais l'astucieux baron lui fit comprendre tous les avantages de l'équitation.

— Vous allez être, un jour ou l'autre, nommé vérificatenr de l'Enregistrement, mon cher monsieur Robin, et vous serez forcé de faire à cheval presque toutes vos tournées. Je vous engage donc très fort à

vous familiariser d'avance avec ce noble exercice qui vous est indispensable dans les fonctions que vous devez remplir si prochainement

M. Robin se laissa persuader; il consentit à faire quelque pas sur le dos d'un petit cheval gris dont M. de Cornille lui vanta *l'angélique* douceur; et comme il ne fut pas désarçonné, grâce à l'énorme selle française dans laquelle son gros individu se trouvait emboîté, M. Robin s'étonna que l'art de l'équitation ne fût pas une chose plus difficile, et bientôt même il y prit goût au point qu'il venait presque tous les jours rendre visite à M. de Cornille pour avoir l'occasion de monter à cheval.

Cependant le gentilhomme préparait une machination perfide, que le trop confiant receveur était bien loin de soupçonner.

M. de Cornille attendit la fête de la commune pour exécuter son effroyable pro-

jet. C'était dans tous les villages voisins un grand mouvement de bestiaux et de marchandises que les paysans allaient vendre à la foire. On voyait partout se dresser des boutiques en plein vent, des étalages de porcelaine et de faïence, et puis des théâtres ambulans, des ménageries roulantes, des orgues de Barbarie ; et de tous les côtés arrivaient de jolies villageoises coquettement vêtues qui venaient se pavaner sur l'esplanade, et de jeunes paysans aux boucles d'oreilles en or, qui s'en allaient agacer les jeunes égrillardes, ou percer à coup de flèches une malheureuse oie qui se débattait suspendue par les pattes au bout d'une ficelle.

Au milieu des cris de joie retentissait le mugissement sourd des bœufs et des vaches qu'on amenait au marché, et les hurlemens douloureux des porcs qui gisaient pêle-mêle sur le gazon, *pieds et poings* liés,

comme des malheureux qu'on va traîner au supplice. C'était un charivari abominable, infernal, un atroce vacarme qui devait s'entendre à deux lieues à la ronde.

Le ciel était fort pur, mais les rayons d'un magnifique soleil de printemps n'avaient pu sécher encore la pluie abondante de la veille. Le milieu de la promenade était sablé et bien entretenu; mais dans les contre-allées se trouvaient ça et là quelques flaques d'eau boueuse, au milieu desquelles pataugeait cet *immonde animal qui s'engraisse de glands*, comme dit l'abbé Delille dans ses traductions latines, chaque fois qu'il rencontre le mot *sus*.

Madame Rougemont se promenait majestueusement sur l'esplanade avec sa nièce; et Pauline, fort peu curieuse de toutes les scènes villageoises qui se passaient autour d'elle, s'étonnait de ne pas voir encore le baron de Cornille : il avait promis de venir à cheval.

Les yeux de Pauline se portaient continuellement vers la route qui menait au château du baron. Soudain elle aperçoit dans le lointain deux cavaliers arrivant au pas ; ils marchent de front. L'un est petit, mince, et merveilleusement fait; sa redingote verte boutonnée jusqu'au menton, son col noir, son chapeau de castor incliné sur l'oreille droite, tout dans sa mise comme dans son maintien indique le cavalier fashionable et distingué; l'autre est gros, lourd et gauche dans ses mouvemens : il est facile de voir à l'éclat de ses boutons de métal, que son habit bleu de ciel sort des mains du tailleur; il porte un pantalon blanc comme la neige, et son gilet jaune tendre voit certainement le jour pour la première fois.

Pauline a bientôt reconnu M. de Cornille et le receveur de l'Enregistrement. Son cœur bat plus vite, ses joues se colorent, et c'est d'une main tremblante qu'elle si-

gnale à madame Rougemont les deux cavaliers qui s'approchent. La vieille tante, qui n'avait jamais vu M. Robin à cheval, ne peut se défendre d'une certaine émotion, car décidément elle avait un faible pour M. Robin.

D'après le conseil du baron de Cornille, M. Robin avait mis ce jour-là ses plus magnifiques ajustemens : il *étrennait* son habit bleu, son gilet jaune, son pantalon blanc; car, après de longues hésitations et de pénibles soupirs, il s'était décidé à prendre un autre tailleur, que le baron lui avait chaudement recommandé. Pour la première fois depuis plus de dix ans, M. Robin portait un habit neuf, taillé, façonné, cousu exprès pour lui : jusqu'alors le modeste receveur achetait ses nippes, de hasard, dans les étalages de fripier; il usait un habit jusqu'à la trame, le faisait retourner trois ou quatre fois, et ne le mettait à la retraite qu'après bien

des années de service, quand le malheureux habit tombait en loques.

Enfin, ce jour-là M. Robin resplendissait des pieds à la tête; il avait même un chapeau neuf, chose inouïe!

Et voilà ce qu'il pensait, le brave homme, fier de se voir à califourchon sur le dos d'un cheval superbe qui ne le jetait pas à terre :

— Oui! sans contredit! l'homme est le roi des animaux! l'homme est fait pour commander, l'animal pour obéir! Il faut avouer que nous exerçons une influence presque magnétique sur l'organisme de ces puissantes créatures qui se révolteraient audacieusement contre notre faiblesse, si elles avaient la conscience de leur force! Mais l'Être suprême nous a mis dans le regard une étincelle divine! une singulière fascination qui impose à ces êtres d'un ordre inférieur au nôtre... Aie! aie! s'écria-t-il en se crampon-

nant à la selle, je vais tomber! il rue! aie! aie!

Le cheval de M. Robin avait tout simplement voulu prendre le trot; et le cavalier, qui en s'attendait pas à ce changement d'allure, s'était bien vite accroché à la selle; mais par malheur M. de Cornille avait malicieusement substitué une selle anglaise bien étroite et bien glissante, à cette espèce de fauteuil en forme de selle où le fonctionnaire pouvait s'endormir dans une sécurité parfaite.

— N'ayez pas la moindre crainte, mon cher M. Robin, dit le gentilhomme, en arrêtant par la bride le cheval du receveur. Tenez vous droit, la tête haute et fière! les épaules effacées, la poitrine en dehors! Bien! très bien! pas de raideur, laissez tomber vos deux jambes comme si elles étaient mortes. Maintenant de la souplesse! les yeux à quinze pas en avant, entre les deux oreilles de votre bête. *Teneo lupum auribus.* Songez que vous allez paraître devant le beau monde

coràm populo. A présent rendez un peu les rênes à *Volage*, et puis marchons, au pas.

Et les deux cavaliers continuèrent leur route.

— Monsieur le baron, dit le receveur d'une voix émue, je ne sais pas, mais je crains qu'il ne m'arrive quelque sinistre accident. Cette bête-là fait entendre des grondemens sourds qui ne m'annoncent rien de bon! Voyez comme elle remue la tête et cherche à se débrider! Ah! mon Dieu! si elle persévère dix minutes encore dans ses perfides tentatives, je ne sais pas véritablement ce que je vais devenir? Ah! de grâce! de grâce, empêchez-le donc, je vous en conjure, de mettre la tête entre ses jambes.

— Soyez tranquille, monsieur Robin, répondit le baron avec indifférence; la poitrine en dehors, la cravache à l'épaule gauche de *Volage!* Laissez-vous asseoir moëlleuse-

ment comme dans un fauteuil, les deux jambes pendantes et mortes! Affermissez votre assiette!

— Oui, oui, c'est bien facile à dire, monsieur le baron, soupira le fonctionnaire qui perdait l'équilibre chaque fois que *Volage* allongeait le pas; cette maudite selle glisse comme un parquet de Thibaut! et puis, elle est si étroite, si plate, que je ne sais par où la prendre! O mon Dieu! mon Dieu! je ne me tiendrai jamais là-dessus! Ah! pourquoi n'ai-je point gardé l'autre selle à la française, qui me semblait beaucoup plus commode et moins glissante!

— Y pensez-vous, mon cher monsieur Robin? dit le baron qui faisait tout son possible pour contenir encore l'ardeur impétueuse de sa belle jument, impatientée d'aller au pas. On vous aurait pris sur l'autre selle pour un médecin de village! Foi de

gentilhomme! vous êtes dix mille fois mieux sur une selle anglaise!

— Non pas, non pas, je vous jure, ajouta piteusement M. Robin. J'étais sur l'autre beaucoup plus à mon aise.

— C'est l'affaire du premier moment, mon cher Robin. Quand vous en aurez un peu l'habitude, la selle anglaise vous semblera divine, et vous mépriserez toutes les autres. Franchement, vous avez un habit trop bien fait, un pantalon trop blanc, une toilette enfin trop fraîche, trop élégante, pour vous montrer dans une foire sur une effroyable selle de gendarme! foi de gentilhomme!

— Mais je glisse, je vous donne ma parole d'honneur que je glisse! dit M. Robin, en vidant les étriers. Je tombe! arrêtez mon cheval!

— C'est une idée, mon cher ami; je vous jure, moi, que vous êtes infiniment plus

solide que vous ne pensez. Je dois m'y connaître, j'espère.

Et le cruel baron, conservant un flegme imperturbable malgré sa violente envie de rire, jouissait dans le fond de son cœur des burlesques angoisses de M. Robin.

— Décidément, reprit le receveur, dont l'épouvante redoublait à chaque pas, il faut que je descende! J'ai des pressentimens horribles! Je me fendrais la tête!

— Milles tonnerres! vous me faites pitié, M. Robin, dit le baron d'une voix forte. Que diantre! Vous avez donc moins de courage qu'une poule! Je vous répète que vous ne courez aucun risque! Vous êtes monté sur un agneau! Allons, allons, un peu de cœur au ventre! les épaules effacées! la tête droite et fière! pesez sur l'assiette! sur les deux tubérosités! Maintenant, rassemblez votre cheval! nous allons prendre le trot.

— Non, non, pour l'amour du ciel!

s'écria M. Robin, tout pâle. Laissez-moi descendre! je veux descendre!

— Foi de gentilhomme! n'êtes-vous pas honteux, M. Robin? nous sommes tout près de l'esplanade! Tenez! tenez! voilà plus de quinze cents personnes qui vous regardent! vous êtes l'objet de l'attention générale! foi de gentilhomme! Je reconnais madame Rougemont et son adorable nièce! elles applaudissent! elle vous font mille signes d'encouragement! Ah! monsieur Robin, si vous descendiez à présent de cheval, vous n'auriez plus qu'à vous cacher, qu'à fuir comme un lâche qui a déserté ses drapeaux au moment du combat! Vous seriez un homme deshonoré!

— Je ne descendrai pas, répondit M. Robin d'un accent étouffé; mais au nom du ciel? protégez ma faible inexpérience! modérez la fougue chaleureuse de votre coursier qui donnerait au mien l'exemple d'une

impétuosité folle, et serait cause des plus épouvantables désastres. Imitez la prudence du centaure Chiron, lorsqu'il instruisait le jeune Achille.....

— Le corps en arrière! interrompit le baron, impatient d'arriver à la catastrophe; ferme en selle ! la bride dans la main gauche, les jambes près, rassemblez! une, deux, nous allons partir!

— Non, non !...

—Trois! poursuivit le gentilhomme d'une voix tonnante.

Puis, frappant d'un bon coup de cravache sa jument à l'épaule, il lui fit prendre le grand trot.

Volage partit en même temps que sa compagne.

M. Robin, chancelant de côté et d'autre comme un homme ivre, bondissait d'une affreuse manière sur la selle; et les deux pieds dans les étriers qui battaient le ventre

du cheval, les deux mains cramponnées à la crinière, il poussait des cris plaintifs, et conjurait le gentilhomme de s'arrêter.

— La tête droite et fière! continuait M. de Cornille, sans ralentir l'allure de sa jument, rectifiez votre position! Pesez sur l'assiette! pesez sur les deux tubérosités!

Ils n'étaient plus qu'à très peu de distance de l'esplanade, et toutes les jeunes villageoises accouraient en foule avec de grands éclats de rire pour contempler un si grotesque tableau. Madame Rougemont blâmait tout haut l'imprudence de M. Robin qui, disait-elle, n'avait pas la moindre disposition pour monter à cheval; Pauline, malgré la posture critique du pauvre cavalier, ne pouvait contenir son hilarité moqueuse, tout en admirant la grâce et l'élégante souplesse du baron de Cornille, dont la fougueuse

jument conservait une allure égale et merveilleusement cadencée.

— Je tombe! je tombe! criait M. Robin, étalé à plat ventre sur le cou de son cheval, et les jambes raidies par la frayeur, soutenez-moi! au secours!

— Pesez sur l'assiette! poursuivait le baron, qui ne jetait pas même un regard en arrière sur l'infortuné receveur, — les épaules en dehors! pesez sur les deux tubérosités.

Ils passaient alors près d'une mare boueuse, au milieu d'un troupeau de porcs, dont les cris perçans et lamentables épouvantèrent la monture de M. Robin. Le cheval fait un violent soubresaut, qui arrache sa crinière aux mains du receveur; et ce malheureux va tomber la tête la première dans le bourbier, aux longs éclats de rire des paysans et des grisettes.

M. Robin demeure quelques temps im-

mobile, parmi le troupeau, mangeur de glands. Enfin sa tête apparaît couverte d'une fange verdâtre; son habit bleu de ciel n'est plus qu'une enveloppe de boue; son gilet jaune tendre, son pantalon d'une blancheur éblouissante, son jabot plissé, ont pris une teinture noire et puante : absolument, comme si on les avait trempés dans les eaux du Cocyte.

Tandis que M. Robin se débattait dans la bourbe, le baron de Cornille faisait caracoler sa jument et déployait toutes les merveilles de la science équestre. Heureusement pour le fonctionnaire! deux bons paysans, touchés de compassion, l'aidèrent à se relever, et le garantirent de la fureur des pourceaux qui l'entouraient en grognant.

M. Robin, comme dans toutes ses aventures malencontreuses, se mit à fondre en larmes, quand il se vit enveloppé de fang

des pieds à la tête, comme ces infâmes animaux à la rage desquels on venait de l'arracher.

Quand M. Robin fut amené sur l'esplanade, tous les enfans du village l'environnèrent en poussant des huées; madame Rougemont était la seule peut-être qui ne riait point : elle voulut s'approcher de lui pour le consoler, mais il exhalait de toute sa personne une odeur si pestilentielle, ses vêtemens distillaient un si affreux liquide, qu'elle n'eut pas le courage de le plaindre, et s'éloigna bien vite en portant son mouchoir à ses narines.

Le baron de Cornille vint faire ses complimens de condoléance au nouvel Hippolyte, et lui conseilla cruellement de se plonger le plus tôt possible dans un bain d'eau de Portugal.

— Une autre fois, mon cher monsieur Robin, dit-il en remettant son cheval au

trot, pesez davantage sur les deux tubérosités.

M. Robin fut reconduit jusqu'à domicile par une troupe de mauvais petits garnements qui l'assiégèrent de brocards et d'impitoyables quolibets.

V

Pendant plusieurs jours il ne fut question dans la commune que de la fâcheuse aventure du receveur. Son habit bleu et son gilet jaune n'étaient plus mettables; il eut beau les envoyer au dégraisseur, on ne put jamais parvenir, malgré toutes les préparations chimiques, à détacher cette horrible teinte verdâtre qui nuancait l'habit de mille

couleurs changeantes aux reflets du jour. Le pantalon blanc triompha seul de l'abominable enduit, après mainte et mainte lessive.

Pour la première fois peut-être, la soif de la vengeance s'alluma dans le cœur pacifique et débonnaire de M. Robin. Il aurait donné trois mois d'appointemens pour avoir du courage et provoquer en duel son mystificateur; mais le pauvre homme n'avait pas même le droit de se fâcher : il ne pouvait s'en prendre qu'à sa maladresse. Le baron de Cornille jura ses grands dieux et sa foi de gentilhomme, qu'il était désolé du malheur de M. Robin, et qu'il avait cru le fonctionnaire beaucoup plus solide à cheval; mais le receveur, dans son âme et conscience, avait la conviction profonde que c'était depuis long-temps un coup prémédité, un infâme guet-apens combiné par le baron de Cornille.

M. Robin fut pour jamais guéri de l'équitation. Chaque fois qu'il venait chez madame Rougemont, Pauline ne pouvait plus le regarder sans rire; tandis que M. de Cornille avait considérablement grandi dans l'estime de la jeune personne.

Madame Rougemont, épousant la querelle de M. Robin, fut sur le point de fermer la porte de sa maison au baron de Cornille; mais comme ce dernier était le favori de M. Montalbert, elle n'osa pas déplaire au vieillard, dont elle guettait l'héritage.

Cependant le gentilhomme devenait chaque jour plus épris de Pauline: ce n'était pas sans doute un amour vif et délirant, comme celui qui s'allume pour la première fois dans le cœur vierge d'une jeune fille; mais s'il n'aimait pas la naïve et charmante Pauline aussi ardemment qu'il était aimé d'elle, il savait fort bien qu'il ne trouverait jamais un parti plus avantageux, et la fortune

de la vieille tante lui semblait une chose très bonne à prendre.

Un jour, M. Montalbert arriva de grand matin chez madame Rougemont; il se frottait les mains joyeusement, et toute sa physionomie rayonnait de satisfaction. Un sourire malicieux et faux contractait ses lèvres, son œil verdâtre pétillait.

— Je viens pour causer d'affaires avec vous, cousine, dit-il en secouant la tête d'un air mystérieux.

— Très volontiers, mon cher cousin, répondit madame Rougemont en l'embrassant. Je suis prête à faire tout ce que vous désirez.

— Très bien, très bien, cousine. Je suis charmé de vous voir en pareille disposition. C'est quelque chose de fort important; j'espère qu'on ne viendra pas nous déranger.

— Je vais défendre ma porte, dit madame Rougemont en agitant la sonnette.

— Je n'y suis pour personne, Thibaut, continua-t-elle; entendez-vous?

Le domestique sortit du salon, et M. Montalbert s'assit auprès de sa vieille cousine, dans un excellent fauteuil bien rembourré.

— Vous disiez donc, que vous êtes venu pour me parler d'affaire? reprit-elle avec une inflexion mielleuse.

— Oui, je veux marier la petite Pauline, répondit le vieillard; cette enfant-là me plaît, et j'ai fait choix pour elle d'un fort bon mari...

— Et quelle dot lui donnez-vous? ajouta madame Rougemont qui prit soudain une physionomie froide et sérieuse.

— Pas un liard! Dieu m'en préserve! répliqua M. Montalbert en se bourrant les narines de tabac; mais si vous faites seulement dix mille livres de rente à votre nièce, je m'engage à l'établir très avantageusement.

— Vous plaisantez, je crois, M. Montalbert, dit madame Rougemont d'un ton sec; je n'ai besoin de personne pour marier ma nièce, si bon me semble! et d'ailleurs il n'entre pas dans mes principes de me dépouiller d'une partie de ma fortune pour qui que ce soit. Je ne suis pas assez riche pour faire de mon vivant un semblable sacrifice.

— Mais vous pouvez être parfaitement tranquille, cousine. Je vous réponds, moi, que cet argent-là ne sortira point de la famille. Nous stipulerons dans le contrat de mariage que les deux époux, la dot une fois payée, n'auront plus rien à prétendre dans votre succession, et que, Pauline venant à décéder sans enfans, la fortune de la défunte me retournera, sans préjudice de celle du mari, qui me fera certainement son légataire universel. C'est un jeune homme usé, miné par la débauche, qui ne vivra sans doute pas long-

temps; son estomac ne digère plus qu'à force de toniques et d'excitans, sa poitrine est probablement attaquée...

— Et voilà le mari que vous voulez donner à ma nièce! interrompit répliqua madame Rougemont, beaucoup moins choquée de la triste peinture qu'on lui faisait du mari, que de l'orgueilleuse prétention de M. Montalbert qui voulait absolument hériter d'elle.

— Mais c'est un fort joli garçon, du reste, reprit le vieillard, c'est un gentilhomme, c'est un baron!

— M. le baron de Cornille, peut-être? demanda madame Rougemont qui tremblait de colère.

— Lui-même, cousine. J'espère bien qu'il ne vous déplaît pas. Moi d'abord je l'aime de tout mon cœur, ce petit libertin, et je vous jure qu'il plaît furieusement à Pauline...

— Je voudrais bien voir cela! interrompit

madame Rougemont en hochant la tête, que ma nièce eût une inclination, sans avoir consulté sa tante! Je l'abandonnerais, la malheureuse!...

— Allons, allons, ne nous fâchons pas, dit le vieillard avec un sourire passablement sardonique, et parlons un peu raison. Ce jeune homme ne m'a pas chargé précisément de vous demander Pauline en mariage, mais je sais qu'il est fort amoureux d'elle, et que vous leur feriez le plus grand plaisir à l'un et à l'autre, si...

— Je ne veux pas! je ne veux pas! dit madame Rougemont d'une voix étouffée. Je ne donnerai jamais mon consentement à ce mariage! Le baron de Cornille est un fat, un impertinent qui s'est conduit envers M. Robin d'nne manière infâme! Il n'aura pas ma nièce!

— Eh bien! n'en parlons plus, cousine, je serais très fâché de vous contrarier. Nous

attendrons que votre heure ait sonné, pour faire ce mariage-là. Moi, je m'en charge. Maintenant parlons d'autre chose : c'est un petit arrangement synallagmatique que je viens vous proposer.

— Et quel est cet arrangement, cousin?

La figure de M. Montalbert prit une singulière expression de malice.

— Nous avons l'un et l'autre, dit-il en baissant la voix, quelques parens, des collatéraux mâles et femelles qui flairent notre succession j'en suis bien sûr, et qui brûleraient une fameuse chandelle, si nous leur faisions l'amitié de mourir. Pour moi, j'ai la certitude de les enterrer tous jusqu'au dernier; mais enfin vous n'avez pas mon coffre, ma chère cousine, et puis un aérolithe n'a qu'à me tomber sur la tête, et voilà nos héritiers dans la joie... Parbleu! il faut nous entendre pour les désespérer, pour les ruiner de fond en comble.

— C'est bien mon projet, dit madame Rougemont en se pinçant les lèvres. Ceux qui attendent ma mort, seront bien attrapés!

— Et ceux qui attendent la mienne, aussi, je vous jure! poursuivit joyeusement le centenaire. Or, voici mon plan : je suis plus riche que vous, cousine, vous le savez; mais n'importe! je n'y regarde pas de si près, je veux seulement faire enrager les flaireurs d'héritage. Si vous voulez, le premier de nous deux qui meurt laisse toute sa fortune à l'autre...

— Je ne demande pas mieux! interrompit vivement madame Rougemont qui trouvait le parti fort avantageux pour elle, puisque, suivant tous les calculs de probabilité, elle devait survivre long-temps encore à M. Montalbert. Nous pouvons dès aujourd'hui même nous faire une donation mutuelle de

tous nos biens présens et à venir, par-devant Me Clopin qui est mon notaire?

— Non, non, c'est inutile, cousine. Je désire même arranger la chose entre nous, à petit bruit, sans notaire. Que diantre, nous avons confiance l'un dans l'autre! J'ai quarante mille livres de rente en biens-fonds; je vais tout simplement écrire sur une feuille de papier timbré que je vous institue ma légataire universelle, parce que vous êtes une bonne et brave cousine que j'aime le plus tendrement du monde! Et vous, ma chère, vous allez m'expédier de la même façon un joli petit testament qui ne fera pas rire trois ou quatre arrière-cousins que vous avez probablement... car, voyez-vous, on a toujours des arrière-cousins, des arrière-neveux qui sortent de dessous terre, quand vous y entrez, vous!

— Vous avez raison, cousin, nous arrangerons l'affaire entre nous! c'est beaucoup

plus sûr! On a vu des notaires se laisser corrompre et falsifier les testamens qu'ils avaient en dépôt! Au moins, comme cela, personne au monde ne pourra nous trahir!

— Eh bien! cousine, reprit M. Montalbert avec une étrange expression de physionomie; puisque nous voilà d'accord, mettons-nous immédiatement en besogne. Une plume, de l'encre et du papier! Parbleu! je vais donc faire mon testament! c'est drôle! c'est original.

Et tout en écrivant ses dernières volontés, le centenaire dit à madame Rougemont :

— Dans tous les cas, votre conscience peut être en repos, cousine; vous ne faites pas le moindre tort à la petite nièce. Après vous, je la prends sous ma tutelle, et je lui donne un mari très aimable avec dix mille livres de rente : c'est une chose résolue. Que voulez-vous,

moi, j'ai un faible pour ce petit baron de Cornille; il est amusant, il me fait rire... J'ai toujours aimé furieusement les mauvais sujets. A propos, invitez-le donc quelquefois à dîner quand j'y suis : c'est un bon garçon qui vaut dix mille fois mieux que votre monsieur le curé et sa vieille comtesse.

Madame Rougemont était de si bonne humeur, qu'elle se mit à rire au lieu de se fâcher, malgré l'irrévérente manière dont le vieillard osait qualifier madame de Charbois.

— Enfin! pensait-elle en lisant par-dessus l'épaule de M. Montalbert, à mesure qu'il écrivait, — elle ne m'échappera donc point, cette fortune! Tôt ou tard je l'aurai! Ah! bientôt sans doute! il est si vieux!

Quand M. Montalbert eut fini d'écrire, elle prit une plume avec empressement, car elle tremblait que le vieillard ne chan-

geât d'idée et ne voulût anéantir le pacte; puis elle griffonna son testament d'une main frémissante de joie. M. Montalbert, qui ne le trouvait point assez lisible, la pria de le recommencer et le mit dans son portefeuille avec un sourire tant soit peu goguenard.

Madame Rougemont retint ce jour-là son vieux cousin à dîner et l'accabla de caresses. Elle lui promit d'inviter plus souvent le baron de Cornille, puisqu'il avait le bonheur d'être le favori du cher cousin Montalbert; mais elle fit comprendre en même temps au vieillard que Pauline était beaucoup trop jeune encore, pour songer à la marier. Celui-ci n'insista plus et sembla goûter les raisons, bonnes ou mauvaises, de sa chère cousine.

Quand il remonta dans son carrosse, il fredonnait quelque chanson joyeuse d'une voix aigre et cassée.

— Mille Dieux! pensait-il en se frottant

les mains selon son habitude, j'ai vingt-cinq mille livres de rentes dans ma poche! Ce qui me fait maintenant un revenu de soixante-dix mille francs!.. Une donation par-devant notaire serait pourtant plus sûre encore!.. Oui, mais il y a des inconvéniens... Bah! elle va mourir d'un jour à l'autre! et comme il est impossible qu'elle se doute de la moindre chose, elle ne révoquera point son testament!

De son côté, madame Rougemont, plus ravie encore, faisait les réflexions suivantes.

— Demain peut-être ma fortune sera triplée! Il n'a plus que le souffle! Mais s'il allait faire un autre testament!.. C'est impossible.... à quoi bon! il a tous ses parens en horreur!.. Et puis décidément cela vaut mieux qu'une donation réciproque.. Personne au moins n'en sait rien... Le notaire pourrait s'entendre avec ma nièce, avec les

parens de M. Montalbert. Les malheureux seraient dans le cas de me faire assassiner ! Oui, décidément cela vaut mieux... Le cousin est une lampe qui va s'éteindre ! Il avait bien mauvaise mine ce soir !

VI

Le lendemain, M. Montalbert était moëlleusement couché dans une excellente bergère, auprès d'un bon feu pétillant, et s'entretenait avec un personnage, gras et rouge, dont la physionomie et les manières annonçaient la rondeur, la bonhomie et la franchise. C'était M. Fornax, son agent d'affaires.

Cependant, malgré son extérieur ouvert et prévenant, M. Fornax était bien loin d'être ce qu'il paraissait. A le voir avec sa bonne grosse figure enluminée et ses deux mains croisées sur son gros ventre, rire et faire les calembours les plus innocens du monde, on aurait dit : c'est la perle des agens d'affaires, cet homme-là ! il n'a certainement point son pareil pour la délicatesse et la probité !

On se trompe bien souvent aux apparences : M. Fornax était ce qu'on appelle vulgairement un faux bonhomme ; il aurait pu lutter de ruse et de finesse avec un renard. M. Montalbert avait la plus grande confiance en lui ; il ne cachait rien à M. Fornax, et le consultait comme un oracle, lorsqu'il voulait acheter ou vendre un arpent de terre.

M. Fornax demeurait habituellement à Paris, mais il venait assez fréquemment voir

M. Montalbert à sa maison de campagne. M. Fornax était depuis une huitaine de jours à Évreux, où l'appelait sans doute quelque affaire importante.

— Parbleu! mon cher conseiller, dit M. Montalbert en lui donnant une poignée de main, vous êtes un homme admirable! Voilà deux spéculations magnifiques que je vous dois. Avant une dixaine d'années, j'aurai des millions!

— Oui, ça ne peut manquer, répondit fort tranquillement l'homme d'affaires. Voilà ce qu'on appelle deux opérations sûres; vous n'avez pas le moindre risque à courir.

— Non, non, pas le moindre! c'est une excellente manière de faire valoir mes fonds! Que diantre! la terre maintenant ne rapporte que deux et demi! trois au plus! Quelle misère! Mais entre nous soit dit, est-ce que vous ne trouvez pas que M. d'Ozanne aurait pu me donner davantage? Cent

mille francs de rente viagère, ce n'est pas beaucoup pour un homme de quatre-vingt-dix-huit ans, qui aliène un bien-fonds de quarante mille livres de rente !

— Oui, mais c'est la nue-propriété seulement que vous aliénez, dit M. Fornax en offrant une prise de tabac au vieillard, et cette nue propriété M. d'Ozanne peut l'attendre quarante ans encore, qui sait? Peut-être bien davantage !..

— Qu'il vive encore une quarantaine d'années, c'est tout ce que je demande, interrompit M. Montalbert; je ne me plaindrai pas du marché.

— Ainsi calculez un peu, reprit M. Fornax; cent mille francs de rente pendant quarante ans, font, si je ne me trompe, quatre millions, plus les intérêts à cinq et à six, les intérêts des intérêts, ce qui double à peu près la somme...C'est donc absolument, comme si vous placiez à huit ou neuf! place-

ment énorme et presque introuvable, aujourd'hui que les capitaux surabondent. Vous parlez de votre âge, c'est fort bien! Mais ce n'est point l'âge qui fait mourir, quand on se porte admirablement comme vous! Depuis vingt ans que je vous connais, vous n'avez pas changé, vous êtes toujours le même; et ce contrat de rente viagère passé entre vous et M. d'Ozanne est dans le cas de vous faire vivre encore un siècle! Tenez, mon cher et respectable client, je ne prendrais pas l'affaire de M. d'Ozanne, quand vous réduiriez la rente viagère à soixante mille francs. Le brave homme a fait là, je vous jure, un marché détestable, et vous lui donnerez le temps de s'en repentir.

—Oui, sacrebleu! mon cher Fornax, répliqua le vieillard avec une intonation pleine d'orgueil et de joie. Je veux qu'il s'en morde les pouces jusqu'au sang! Depuis que l'af-

faire est signée, ma parole d'honneur! je me sens plus jeune et plus gaillard que je n'ai jamais été! Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas donné plus tôt cet excellent conseil, mon cher Fornax! Il y a vingt ans, j'aurais pu faire un arrangement semblable, et maintenant je serais riche comme les Laffitte et les Rothschild!

— Eh qu'importe? mon cher client, dit M. Fornax en battant le tambour avec ses doigts sur son large abdomen, vous avez encore de la marge devant vous! Que diantre! vous êtes frais comme une rose! Mais vous ne me parlez pas de l'autre affaire. Cependant elle n'est pas moins belle, quoique moins importante.

— Oh! oui, j'en suis enchanté, repartit vivement le vieillard, c'est une affaire d'or! Car je présume bien que M. Desjardins n'a plus trois mois à vivre.

— Vous l'avez vu, mon cher client; vous

en pouvez juger. Il n'a plus que la peau sur les os, c'est une espèce de fantôme. J'ai la certitude, je tiens la chose de son médecin, j'ai la certitude que le pauvre diable n'a plus qu'un poumon; encore, un poumon rempli de cavernes et de tumeurs, un poumon qui ne vaut pas trente sous !

— Oui, c'est un homme enterré dans trois mois au plus tard, ajouta M. Montalbert avec un joyeux frottement de mains. Je ne conçois même pas qu'il ait pu faire le voyage de Paris à Évreux, dans l'état pitoyable où il se trouve.

— Il voyageait à petites journées, dans une excellente berline, reprit M. Fornax avec bonhomie. Et puis le pauvre homme voulait encore voir sa ville natale. Il aime particulièrement Évreux... En outre, quelques affaires d'intérêt, plus ou moins importantes exigeaient sa présence... D'ailleurs je ne vous cache pas que je l'ai fort engagé à venir :

je tenais à ce que vous le vissiez avant de rien conclure. Vous auriez pu croire qu'il n'était pas aussi malade que je vous disais. Enfin j'aime dix fois mieux que vous ayez pu juger par vous-même.

— Ma foi ! mon cher Fornax, je vous avouerai que l'autre jour quand vous m'avez conduit chez ce moribond, je ne craignais qu'une chose ! Je tremblais à tout moment qu'il ne rendît le dernier soupir, ce qui certainement m'aurait fort contrarié. Maintenant que son âme, si elle veut partir, ne se gêne pas le moins du monde! je ne la retiens plus.

Et le vieillard accompagna cette dernière phrase d'un ricanement sourd et funèbre.

— Dans trois mois, peut-être même avant, vous serez propriétaire d'un magnifique hôtel de la rue de la Paix, qui ne vous aura pas coûté grand'chose.

— Hé, hé ! dit M. Montalbert en hochant la tête, une pension viagère de cinquante

mille francs à payer en quatre termes, c'est une affaire.

— Oui, mais une fameuse affaire pour vous, mon respectable client. Vous ne remarquez pas avec quelle adresse j'ai rédigé le contrat?... Il se peut très bien que vous n'ayez pas seulement cinquante louis à débourser pour avoir l'hôtel... Ce pauvre M. Desjardins peut trépasser d'une minute à l'autre. En tous cas, supposons qu'il vive encore trois ou quatre mois, ce qui est beaucoup, vous n'aurez guère qu'une douzaine de mille francs à payer, pour devenir propriétaire d'une maison qui en rapporte vingt-cinq mille. Vous n'aurez pas, je crois, à vous plaindre.

— Je vous dis, mon cher Fornax, que vous êtes la crême des hommes d'affaires! Je suis enchanté, ravi! Je ne ferai plus valoir autrement mes biens: une fois M. d'Ozanne enterré, je cherche un autre spé-

culateur; mais alors, comme je serai plus âgé, mon cher Fornax, je placerai d'une manière encore plus avantageuse. Dès que l'hôtel de M. Desjardins m'appartiendra, je compte sur vous pour en vendre la nue-propriété le mieux possible. En attendant, munissez-vous d'un acquéreur et ne prononcez pas mon nom; c'est inutile.

— Vous savez que je suis discret, mon cher client!

M. Montalbert retint son homme d'affaires à dîner; ils paraissaient charmés l'un de l'autre, et se faisaient mille protestations de services et d'amitié. Le lendemain, M. Fornax roulait en diligence sur la route de Paris, pour reprendre le cours de ses tripotages, et chercher de nouvelles dupes.

Ce jour-là, madame Rougemont donnait un grand dîner; elle avait invité M. Montalbert, le baron de Cornille, M. Robin, M. le curé et madame de Charbois. Depuis le matin

Caleb tirait du fond des armoires et lustrait la vaisselle d'argent, les assiettes de dessert en porcelaine de Sèvres, les petits couteaux de vermeil à manche de nacre: Jeannette se donnait aussi beaucoup de mal et de mouvement; elle essuyait les plats et les assiettes, rinçait les verres de cristal, frottait les lames de couteaux avec un bouchon pour les faire reluire, et répétait fidèlement toutes les exclamations douloureuses, tous les bourdonnemens sourds de Thibaut. Louison avait passé les trois quarts de la nuit dans sa cuisine à faire de la pâtisserie, et la pauvre femme, quoique brisée de fatigue, n'en travaillait pas avec moins de cœur et d'activité. Elle courait sans relâche des casseroles à la broche, de la broche aux fourneaux; elle avait l'œil à tout, et se multipliait pour ainsi dire. C'était dans la cuisine un concert gastronomique, composé de mille bruits étran-

ges, sourds, graves, aigus, perçans, depuis les fioritures grinçantes de la broche jusqu'au ronflement solennel du four; et les parfums les plus délicieux, les plus suaves pour un odorat de gourmand, se combinaient d'une façon merveilleuse, et faisaient naître immédiatement l'appétit.

Pendant que Louison trempait le bout d'une cuillère dans un coulis aux truffes pour juger de l'excellence du ragoût, M. Robin, *par l'odeur alléché*, entra sur la pointe du pied, avec son parapluie vert sous le bras. Il avait trouvé la porte ouverte, la porte qui donnait sur la cour, et sachant que Thibaut dressait le couvert dans la salle à manger, il était venu rendre visite à Louison, dans l'espérance d'attraper quelque bon morceau, en attendant le dîner.

— Oh! le céleste fumet! dit-il en écarquillant les narines et fermant à demi ses gros

yeux; heureuses, trois et quatre fois heureuses, les cuisinières, de vivre au sein d'une atmosphère si délicate! Non, les rossignols dans leurs verdoyans bocages, les papillons dans le calice des fleurs, ne respirent pas d'aussi agréables parfums! Bonjour, ma bonne Louison, comment vous portez-vous?

— Vous êtes bien aimable, monsieur Robin, répondit Louison avec douceur; la santé n'est pas trop mauvaise, mais je tombe de fatigue.

— En effet, pauvre femme! reprit M. Robin avec une inflexion triste et compatissante, vous devez être abattue de lassitude! Vous avez consumé dans les travaux une partie de la nuit, j'en suis persuadé!

— Mon Dieu, oui; mais je ne me plains pas. Il faut bien que l'ouvrage se fasse. Tout ce que je demande, c'est que madame soit contente.

— Ange! s'écria M. Robin dans un transport d'admiration, créature angélique! vous êtes la plus douce femme et la meilleure cuisinière que j'aie connue! Mais quel arôme! je sens les truffes! Ah! les truffes! les truffes!

Et le fonctionnaire qui se pâmait, faillit perdre l'équilibre, et s'appuya bien vite sur le manche de son parapluie.

— Vous les aimez, les truffes? demanda naïvement Louison.

—Si je les aime! ah! pouvez-vous en douter, Louison! Pour une dinde aux truffes, je ferais des bassesses!.. bien entendu, si j'étais moins galant homme! Et comment nous les servirez-vous, ces truffes, ce fruit délicieux qui, pareil au diamant, se cache dans les entrailles de la terre?

— Plait-il, monsieur Robin? continua Louison qui n'avait pas très bien compris

la métaphore poétique de l'éloquent receveur.

— Je dis, poursuivit M. Robin avec emphase, que la truffe est la reine de nos banquets, et je vous demande, douce et chaste femme, de quelle manière nous la dégusterons ce soir à dîner ! Sera-ce dans sa forme primitive et raboteuse, encore toute pénétrée du jus succulent d'une belle dinde, ou bien sera-ce en coulis?...

— En coulis, oui, monsieur Robin, repartit Louison; puis elle enleva le couvercle d'une casserole, d'où s'exhalèrent, comme un nuage d'encens, des vapeurs appétissantes qui firent monter la salive à grands flots dans la bouche du receveur affamé.

— Quel parfum ! murmura-t-il d'une voix affaiblie, quelle mine ! Je crains seulement qu'il ne soit un peu trop riche, ce coulis ! Ayez la complaisance de m'en faire goûter

une parcelle, et je vous dirai mon avis franchement. Je m'y connais très-bien.

Louison ne tenait pas le moins du monde à l'avis gastronomique de M. Robin, mais comme elle n'aimait pas à refuser, quand il est si facile de contenter les gens, elle mit dans une assiette quatre ou cinq cuillerées de ce divin coulis, que M. Robin savoura long-temps.

— C'est du nectar! disait-il en lèchant sa cuillère, c'est de l'ambroisie! Ah! ma chère Louison, je vous estime, je vous aime, mais je vous admire surtout! Vous êtes le roi des cordons bleus!

Louison, bien qu'elle ne répondît rien, n'était pas insensible à tant d'éloges, qui chatouillaient fort agréablement sa vanité de cuisinière.

— A propos, ma bonne Louison, dit M. Robin qui s'aperçut du merveilleux effet de ses flatteries, j'ai l'estomac qui me tiraille

un peu, et je crains que M. Montalbert n'arrive tard, comme il en a l'habitude. Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner un petit bouillon pour attendre patiemment le dîner, car je n'aime pas à me mettre à table avec une faim trop exigeante... On mange alors toujours plus qu'il ne faut, et l'estomac en souffre.

Louison qui ne s'attendait pas à cette nouvelle demande en fut un peu contrariée, car la visite de M. Robin se prolongeait beaucoup, et d'un moment à l'autre Thibaut pouvait rentrer dans la cuisine et surprendre le receveur avalant une tasse de bouillon. Alors que de cris, que d'injures! quel orage de blasphêmes allait fondre sur la pauvre Louison.

— Mon bouillon n'est pas encore fait, balbutia-t-elle d'un air embarrassé; j'ai mis un peu tard le pot au feu.

— N'importe, n'importe, excellente

Louison, reprit le fonctionnaire avec une inflexion suppliante; je n'aime pas un consommé trop riche. D'ailleurs vous savez que je ne suis pas difficile, et puis en vérité, je tombe d'inanition! Je crains un évanouissement!

La bonne Louison promena l'écumoire sur la marmite, et servit une grande tasse de bouillon à M. Robin, qui la porta gloutonnement à ses lèvres sans lui donner le temps de refroidir, car il venait d'entendre la voix de Thibaut.

Il poussa comme un rugissement de douleur, et ferma la bouche hermétiquement, pour étouffer le volcan intérieur qui le dévorait. En même temps il fit une grimace effroyable et des plus comiques.

Le pas lourd de Thibaut semblait s'approcher.

— Ah! mon Dieu! c'est mon mari! s'écria Louison, saisie de frayeur; qu'est-ce qu'il va

dire! Au nom du ciel! M. Robin, rendez-moi la tasse!

Mais elle n'eut pas le temps de la faire disparaître; Thibaut entra brusquement dans la cuisine.

Le vieux domestique devint pourpre de colère à la vue de M. Robin, qui, pour se donner une contenance et cacher son trouble, achevait sa tasse de bouillon. La pauvre cuisinière demeurait pâle et tremblante.

— Ouh! n'y aura plus de bouillon pour le dîner! bourdonna-t-il en lançant un regard de haine à M. Robin.

— N'y aura plus de bouillon, répéta sourdement la petite Jeannette, accrochée à la manche de son père.

— C'est ennuyeux ça! poursuivit Thibaut en faisant une moue atroce. Ouh! qu'est-ce qu'il vient faire dans ma cuisine? c'est pas sa place!

— C'est pas sa place! ajouta la petite Jeannette d'un air sournois et boudeur.

— Mon cher Thibaut, dit mielleusement M. Robin, dont la lèvre supérieure portait comme une moustache de graisse, ne vous étonnez pas de me voir dans votre cuisine. Je voulais adresser mes félicitations à votre épouse, et lui témoigner tout mon contentement pour le délicieux caneton aux olives qu'elle nous a fait manger dimanche dernier! Il était vraiment digne de la bouche d'un roi!

— Ça m'est égal! murmura Thibaut que les flagorneries de M. Robin n'avaient jamais pu fléchir.

— Ça nous est bien égal! marmotta Jeannette.

— Si tout le monde venait comme ça prendre du bouillon avant dîner, grogna le domestique, il n'en resterait plus pour la soupe.

— Mon cher Thibaut, ne m'en veuillez point, je vous en conjure, dit le fonctionnaire d'un air patelin. C'est un *extra*! une fois n'est pas coutume. J'étais prêt à tomber en défaillance! Au moins, à présent, je suis lesté, mon cher Thibaut! grâce à la bienveillance de votre épouse, j'ai comme un velours sur l'estomac. Oh! maintenant j'attendrais le dîner jusqu'à sept heures. Merci, ma bonne Louison, merci!

Et M. Robin, faisant une espèce de révérence, se dirigea vers la porte, à reculons; mais par malheur il posa le pied sur la queue d'un gros chat angora, qui fit un grondement sourd et lui griffa le mollet.

M. Robin sortit précipitamment.

— Ouh! murmura Thibaut, c'est bien fait.

— C'est bien fait! répéta Jeannette.

Louison tremblait toujours dans un coin; elle n'osait pas regarder son mari.

— Et toi, vieille bête! vociféra Thibaut en élevant tout-à-coup son diapason, voilà comme tu es toujours! Tu ne sais rien refuser, toi! On te demanderait ta chemise que tu la donnerais! ouh! ouh!

Cependant, M. Montalbert n'arrivait pas, et six heures venaient de sonner. Les entrailles de M. le curé et du receveur criaient famine; madame de Charbois elle-même commençait à dire qu'elle avait déjeûné fort légèrement, et madame Rougemont, qui dînait tous les jours régulièrement à cinq heures précises, paraissait très contrariée.

— M. Montalbert, disait-elle, est vraiment terrible pour se faire attendre! Il sait pourtant bien à quelle heure je dîne. Le moindre retard est très préjudiciable à ma santé.

— La mienne en souffre beaucoup aussi, ajouta M. Robin d'un air mélancolique, en promenant une main sur la rotondité de son

ventre. Quelques minutes de retard dans l'heure de mes repas suffisent pour occasionner dans tout mon organisme une perturbation douloureuse, des borborygmes, des crampes d'estomac, des tiraillemens insupportables.

— Je regarde comme un point d'hygiène très important, poursuivit madame de Charbois d'un air sentencieux, d'avoir pour ses repas une heure fixe, invariable.

— C'est une chose bien nécessaire, dit madame Rougemont.

— Essentielle, ajouta M. Robin.

— Quant à moi, ça m'est parfaitement égal! dit le baron de Cornille, je n'ai jamais faim et pourtant je mange quand on veut. J'ai l'estomac pitoyable, mais d'une complaisance rare. Aujourd'hui, par exemple, je n'ai pris qu'une tasse de thé sans pain, et j'attendrais volontiers le dîner jusqu'à mi-

nuit, foi de gentilhomme, *fame non laboro!*

— *Fame non laboras!* s'écria M. Robin avec surprise, vous ne travaillez pas de la faim, monsieur le baron, c'est inconcevable! Pour moi, j'ose dire sans trop me flatter que mon estomac n'est pas si paresseux, *non tàm piger est!*

M. Robin, qui ne s'était jamais permis d'allusion si caustique et si amère contre son mortel ennemi le baron de Cornille, trouva le sarcasme un peu vif, et s'étonna de son audace; mais la surprise du receveur fut au comble, lorsque le baron, au lieu de se fâcher, lui dit pour toute réponse :

— *Piger, pigra, pigrum,* superlatif *pigrior, liber petri!* Eh ! mon cher monsieur Robin, vous croyez donc que je ne sais pas tout comme vous la règle du *que retranché? Credo Deum esse sanctum! Puer abige*

muscas :—Enfant chassez les mouches. Utinàm venisset : — Plût à Dieu qu'il fût venu.

— M. Montalbert! interrompit le curé en bâillant, plût à Dieu qu'il fût venu! ma foi! oui; car il se fait un remue-ménage épouvantable dans mes intestins. Tout le monde n'a pas, comme M. le baron de Cornille, un estomac de chameau, qui reste huit jours sans manger.

Le baron de Cornille fut sur le point de répondre au pasteur : « Chameau vous-même! » car il n'aimait pas les allusions; mais par bonheur, il ne laissa point échapper cette répartie toute collégienne, et se contint devant madame Rougemont.

— Il faut avouer, reprit M. Robin en regardant à la pendule, que la faim est le plus horrible des supplices; c'est maintenant que je conçois l'épouvantable position des naufragés de la *Méduse!* Comme ils devaient souffrir les infortunés! Je ne m'é-

tonne pas que plusieurs d'entre eux, pressés par les tourmens de la faim, aient pu devenir antropophages, et faire un abominable banquet avec la chair de leurs compagnons morts.

— Ah! monsieur Robin, monsieur Robin, ne parlez pas d'horreurs semblables au moment de dîner! interrompit madame Rougemont avec un geste de dégoût, c'est à soulever le cœur!

— Il est vrai, madame, j'aurais dû gazer davantage, répondit humblement le fonctionnaire en éternuant dans son mouchoir, pour dissimuler sa rougeur.

— Six heures vingt? dit madame Rougemont avec impatience. C'est inconcevable! M. Montalbert ne viendra pas sans doute.

— Oh! je suis bien sûr qu'il ne viendra pas, poursuivit le curé. Vous savez très-bien, madame, que ce n'est point la première fois qu'il vous manque de parole. Il est

passablement capricieux, ce cher cousin!

— Ne pas m'envoyer au moins son domestique! reprit madame Rougemont. Me laisser attendre une heure et demie, quand j'ai du monde chez moi! Oh! non, c'est impossible! il viendra! quelque chose sans doute l'a retardé. Nous pouvons l'attendre encore vingt minutes, et puis je fais servir, qu'il arrive ou non!

— En ce cas, madame, permettez-moi d'aller prendre une bouchée de pain, dit le curé en se levant avec précipitation, car franchement, j'ai l'estomac d'un vide!.. qui me donne la colique.

M. le curé n'enjolivait pas son langage de fleurs et de périphrases, à la manière de M. Robin; au contraire, les tournures les moins poétiques, les plus vulgaires expressions étaient celles qu'il employait de préférence, et semblait affectionner.

Quand M. Robin vit le pasteur ouvrir la

porte et sortir du salon pour aller apaiser les abois de son ventre à jeun, il fut bien tenté de le suivre, mais il n'osa point... L'image de Thibaut, furieux et bourdonnant, était présente encore à son esprit! Thibaut l'aurait pétrifié d'un regard.

Les vingt minutes s'écoulèrent, et comme M. Montalbert ne venait pas, madame Rougemont fit sonner la cloche du dîner.

Aussitôt les chaises et les fauteuils remuent, chacun se lève; le baron de Cornille et M. Robin s'empressent en même temps d'offrir le bras à Pauline, qui prend celui du gentilhomme avec un joyeux sourire, et salue malicieusement le receveur.

Madame Rougemont, à qui personne encore n'était venu présenter la main, se mord les lèvres et lance aux deux rivaux un regard plein de fiel et de rancune.

M. Robin s'élance vers madame Rougemont, puis, arrondissant un bras en écharpe,

le visage écarlate de confusion, il bégaie une foule d'excuses à la vieille tante et la prie de vouloir bien lui pardonner son impolitesse.

—Oh! madame, je suis pénétré de honte! balbutie-t-il. C'est une déplorable inadvertance! Je croyais que M. le curé...

— M. le curé n'était point là, dit sèchement madame Rougemont, vous deviez le savoir? Je vous ai vu plus galant, monsieur.

— Madame, j'implore ma grâce! je nourrissais l'intime conviction que M. le curé, suivant sa louable coutume, avait accaparé votre main!... Et c'est un privilège, madame, c'est un honneur, que je n'ai jamais eu l'audacieuse prétention de lui disputer! C'est pourquoi je volais au-devant de mademoiselle votre nièce, quand M. le baron, plus heureux, je voulais dire plus prompt...

— *Tardè venientibus ossa*, M. Robin, dit le gentilhomme qui ne songeait point à faire la moindre allusion maligne : Vous savez le proverbe?

— Oui, monsieur le baron, mais il est fort déplacé dans cette circonstance! répliqua vivement le receveur qui brûlait de réparer son crime de lèse-politesse envers madame Rougemont. Il est vrai, je suis arrivé trop tard pour jouir du bras de mademoiselle Pauline, mais je me flatte de n'avoir pas du tout perdu au change! et j'ai trouvé beaucoup mieux que *des os*, je vous prie de le croire!

— Comment? des os! interrompit madame Rougemont avec un tressaillement de surprise et de colère.

— Oui, madame, *ossa* est un substantif pluriel neutre qui signifie *ossemens*, *squelette!* repartit le fonctionnaire.

— Mais que puis-je avoir de commun

avec ce proverbe? demanda madame Rougemont en regardant M. de Cornille d'un air menaçant et sévère. Allons, M. Robin, expliquez-moi ce proverbe.

— Oh! madame, je n'oserai jamais! dit le receveur en baissant les yeux. Il est d'une inconvenance! J'aime à croire que M. le baron de Cornille n'a pas calculé méchamment la portée d'une semblable diatribe.

— *Tardè venientibus ossa!* comme dit Boileau, s'écria le baron de Cornille, fort embarrassé; il s'était rappelé tout-à-coup la signification de cet hémistiche, auquel il n'attachait d'abord qu'un sens vague, indéterminé. *Tardè venientibus ossa!* eh bien! cela veut dire qu'il est malhonnête d'arriver tard.

— Suffit! suffit! répliqua M. Robin d'un air majestueux et gravé. N'approfondissons point le sens caché de ces paroles! Glissons, n'appuyons pas!

Et toussant d'une manière significative, il salua respectueusement madame Rougemont et la conduisit dans la salle à manger, où le pasteur attendait le dîner avec beaucoup de patience en trempant des biscuits de Reims dans un grand verre de vin de Malaga.

— Sot animal ! murmura le baron de Cornille entre ses dents, en montrant le poing au receveur qui lui tournait le dos. Tu me le paieras cher !

Le dîner fut triste et silencieux; les saillies bachiques du pasteur ne purent éveiller un sourire sur le visage assombri de madame Rougemont qui, déjà fort contrariée de l'absence de M. Montalbert, commentait de mille et mille façons plus outrageantes les unes que les autres le proverbe latin du petit gentilhomme.

Le soir, madame Rougemont, lasse de tordre ce mystérieux lambeau d'héxamètre,

prit M. Robin à part, et réclama impérieusement l'explication du proverbe.

— Vous l'ordonnez, madame, répondit M. Robin d'un air tragique, il faut vous obéir! *Tardè venientibus ossa*... Mais au nom du ciel! que le baron de Cornille n'en soit jamais informé! Je me verrais dans la nécessité cruelle de me couper la gorge avec lui, ce qui est diamétralement opposé à la morale de l'Évangile!... Voici donc, madame, la traduction littérale de *tardè venientibus ossa*... « Vous êtes venu trop tard, monsieur Robin, vous n'avez plus que les os!... le squelette! »

Madame Rougemont faillit étouffer de colère.

— Le petit impertinent! dit-elle d'une voix sourde. Je ne lui pardonnerai jamais!

VII

Comme M. Montalbert n'était pas généralement fort exact quand il promettait de venir, madame Rougemont, que ce manque de parole ne surprenait point, ne fut nullement inquiète et n'envoya pas Thibaut s'informer si le vieillard se portait bien ou mal.

Le lendemain matin, vers sept heures, tan-

que Mariane coiffait sa maîtresse, on frappa timidement à la porte de la chambre à coucher.

— Qui est là? demanda Mariane.

— Moi, répondit mielleusement une voix connue.

— C'est vous, monsieur Robin? dit madame Rougemont avec un accent de surprise; mais je m'habille, je ne puis vous recevoir.

— Madame! ouvrez! ouvrez de grâce! poursuivit M. Robin. J'ai quelque chose de très important à vous communiquer! Une affaire *majeure!* qui vous intéresse grandement! Et je crois voir à l'intonation ferme et tranquille de votre voix que nous n'en êtes pas encore informée.

— Mais il m'est impossible de vous ouvrir, dans l'état où je suis, mon cher monsieur Robin. Ne pourriez-vous pas me dire

à travers la porte ce que vous avez à m'apprendre?

— Êtes-vous seule ici, madame? continua le receveur en baissant un peu la voix.

— Je suis avec ma femme de chambre, monsieur Robin; mais n'importe! Vous pouvez parler devant elle.

— Eh bien! madame, l'événement fatal n'a donc pas encore frappé vos oreilles?

— Quel événement, monsieur Robin?..

— M. Montalbert...

— Ah! mon Dieu! interrompit madame Rougemont, en ouvrant brusquement la porte sans penser au désordre de ses vêtemens et de sa coiffure. Entrez vite, M. Robin! expliquez-vous! Eh bien! quoi! M. Montalbert?

— Vient d'être foudroyé par l'apoplexie! madame, répondit le fonctionnaire avec un soupir, en joignant ses deux grosses mains calleuses sur le manche de son parapluie.

— Est-il possible, mon cher monsieur Robin? dit madame Rougemont après un instant de silence et d'immobilité. Êtes-vous bien sûr?..

— Oh! sûr! sûr, parfaitement sûr! repartit le receveur d'un ton lamentable. C'est ma blanchisseuse qui vient de me l'apprendre... Voilà pourquoi cet infortuné vieillard n'a pu s'asseoir hier à votre table! A cinq heures précises, au moment même où cet homme respectable se disposait à monter dans sa demi-fortune, on l'a vu soudain pâlir, chanceler! Il appelle! il veut former des sons, qui expirent dans sa bouche! Déjà ses genoux se dérobent sous lui! il tombe! hélas! et les ombres du trépas environnent ses paupières!..

— Il est donc mort! s'écria madame Rougemont la poitrine haletante, en ouvrant le tiroir d'un secrétaire.

— Non, madame, non, le sang n'est pas

encore glacé dans ses veines! le cœur bat encore, mais les images ne se reflètent plus dans sa mémoire engourdie.

— Oh! ciel, et son misérable domestique ne m'a point fait appeler! dit madame Rougemont impétueusement. Les parens l'ont soudoyé sans doute! Il va détourner, anéantir des papiers importants! Ah! courons! courons!

Puis, elle achève sa toilette à la hâte, s'enveloppe de sa large douillette à capuchon; et malgré la pluie froide qui tombe, elle se met en route avec M. Robin.

Elle arrive, tout essoufflée, pâle de fatigue et d'inquiétude, à la maison de M. Montalbert.

— Eh bien! demande-t-elle vivement au domestique, votre maître?... Je veux le voir.

— Madame, répond en balbutiant le domestique, j'en suis désolé... M. Montalbert

m'a défendu expressément de laisser entrer personne.

— Vous en avez menti ! interrompt avec force madame Rougemont. Votre maître ne vous a pas dit cela !.. et d'ailleurs une pareille défense ne serait pas pour moi ! Je viens le soigner !

Le domestique, intimidé par le regard fixe et sévère de madame Rougemont ne résiste plus et la laisse pénétrer dans l'appartement du malade.

M. Montalbert, immobile et raide comme un cadavre, était couché sur son lit, et la respiration sourde et ronflante qui s'échappait de ses narines témoignait seule que la vie n'était pas encore éteinte dans cette espèce de fantôme. Ses yeux, tout grands ouverts et ternes, n'avaient plus ni chaleur ni regard.

L'un de ses bras tombait flasque et pendant sur le bord du lit, et le médecin, pre

sant fortement la veine au moyen de ligatures, pour la faire saillir et gonfler, se disposait à la percer avec une lancette pour la troisième fois; mais cette fois encore la saignée fut inutile, et trois gouttes d'un liquide épais et noirâtre sortirent lentement de la piqûre.

Madame Rougemont interrogea vivement le docteur qui, par un signe de tête sombre et lugubre, lui fit comprendre que M. Montalbert était perdu sans ressource.

Cependant l'agonie pouvait se prolonger plusieurs jours encore.

Quand madame Rougemont eut acquis la certitude que M. Montalbert était frappé mortellement, alors elle manifesta la plus violente douleur, et tomba, tout en larmes, agenouillée près du lit.

— Mon pauvre cousin! disait-elle en soupirant, mon pauvre cousin! ah! si vous pouviez m'entendre! si vous pouviez lire au

fond de mon cœur et voir combien je vous aime! Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle ne voulait plus quitter la chambre de M. Montalbert; jour et nuit, elle prodiguait au vieillard moribond les soins les plus attentifs, et les plus tendres en apparence: mais quarante-huit heures s'étaient déjà écoulées sans apporter aucun changement dans la situation du malade, et le dévoûment de la vieille cousine commençait à se lasser un peu : elle trouvait l'agonie terriblement longue, et souhaitait qu'une mort prompte vînt délivrer de tous ses maux le pauvre homme, qui pourtant ne souffrait pas le moins du monde et continuait à ronfler comme un chat près du feu.

Un soir que la respiration du mourant devenait plus courte et plus haletante, et que sa figure se nuançait d'une teinte livide et cadavéreuse, madame Rougemont, croyant que la catastrophe ne pouvait tar-

der beaucoup, fit appeler brusquement le curé de la paroisse, pour administrer M. Montalbert.

Une heure après, le pasteur entra, suivi de son bedeau, dans la chambre mortuaire.

— Me voici! dit le curé avec une intonation joyeuse, assez peu conforme à la solennité du moment! Eh bien! le vieux pécheur ne veut donc pas mourir dans l'impénitence finale! A merveille, je vais faire tout mon possible pour envoyer son âme au ciel!

Madame Rougemont, pour toute réponse, lui montra la sombre alcôve où gisait le moribond, puis tombant à genoux et marmottant des prières, elle écarta les rideaux du lit, et fit signe au curé de s'approcher.

Mais à peine le saint homme prononçait-il les mots sacramentels en appliquant un crucifix d'ivoire sur les lèvres bleuâtres et parcheminées du vieillard, que celui-ci tout-à-coup s'agite et rouvre les yeux, muet encore

et stupéfié comme un homme qui se réveille d'une léthargie.

Il considère quelque temps d'un œil fixe et hagard le curé qui ne peut s'empêcher de tressaillir.

— Que faites-vous là? dit M. Montalbert d'une voix creuse et faible. Que faites-vous-là?

Madame Rougemont pousse un cri de frayeur et manque de tomber à la renverse.

M. Montalbert se dresse péniblement sur une main. Un mouvement convulsif secoue les muscles de sa face; une de ses joues est pâle et blanche comme de l'ivoire, l'autre est d'un rouge ardent, parsemée de taches violâtres.

— C'est vous, misérable! continue M. Montalbert en étreignant dans sa main osseuse le bras de M. le curé : celui-ci, dans son trouble, laisse échapper le crucifix qui tombe et roule sur le parquet.

— Un crucifix chez moi! s'écrie le vieillard dans un transport de rage douloureuse, impossible à décrire. Malheureux ! qu'êtes-vous donc venu faire ici?

— Eh! parbleu! vous donner l'extrême-onction, dit le curé en dégageant brusquement son bras de l'étreinte du vieillard. Vous êtes au plus mal, mon cher monsieur Montalbert, et je vous conseille en véritable ami de faire votre paix avec Dieu, car décidément vous allez paraître tout-à-l'heure devant son tribunal!

— Ah! scélérat! gredin! hurle M. Montalbert en bondissant de fureur sur son lit! Veux-tu bien sortir de ma chambre, vil porte-soutane!.. Je vais appeler!.. veux-tu bien t'en aller! vite! vite!

— Je ne sortirai pas! dit le curé en s'asseyant dans un fauteuil à quelque distance du lit. Vous êtes à l'article de la mort, et mon devoir, en qualité de prêtre et d'ami,

est de vous confesser, de vous administrer, de purger enfin votre âme de toutes les souillures qu'elle a contractées dans le cours de cette longue vie, dont le terme est proche.

— Non, tu mens, dit le vieillard, je me porte très bien! je ne me suis jamais mieux porté! Va t'en! va t'en, bien vite! gueux! ou je te jette par la fenêtre!

Pendant tout ce colloque, madame Rougemont, toujours à genoux, ne remuait pas et rentrait la tête dans ses deux épaules, comme pour échapper aux regards de son terrible cousin, qui venait de ressusciter, pour ainsi dire : elle commençait à craindre sérieusement que ce maudit vieillard ne s'obstinât à vivre en dépit du savant docteur qui l'avait condamné; mais la frayeur de madame Rougemont ne fut pas de longue durée. M. Montalbert, épuisé par cette vio-

lente et dernière crise, retomba lourdement sur le dos et ne bougea plus. Il était mort.

VIII

Tous les domestiques de madame Rougemont portaient le deuil depuis la mort de leur maître, mais comme les habits n'étaient plus très frais et commençaient à s'user, madame Rougemont, amoureuse du faste, s'était hâtée d'en faire venir d'Evreux une pacotille pour rhabiller à neuf toute sa

maison et produire un grand effet le jour de l'enterrement.

En outre, elle avait loué d'avance, trois ou quatre jours avant la mort de M. Montalbert, de superbes draperies noires à franges d'argent, un catafalque magnifique, pour faire honneur au défunt. Elle avait commandé aussi quarante ou cinquante habits de deuil en drap commun pour les pauvres qui devaient composer le cortége.

Aussi, dès que le vieillard eut rendu le dernier soupir, s'empressa-t-elle de faire tendre l'église en noir; pendant vingt-quatre heures la cloche funèbre sonna presque sans interruption, et le corps de M. Montalbert fut mis sur une espèce de lit de parade dans une chapelle ardente qui brûla cinquante livres de bougie. Deux prêtres passèrent trois jours et trois nuits en prières auprès du corps, tout en l'aspergeant d'eau bénite.

Enfin c'était le jour du convoi; les pau-

vres arrivaient de tous les villages environnans et se présentaient en foule à la grille du château où madame Rougemont leur faisait distribuer à chacun un cierge, un crêpe, et trois francs, pour suivre les funérailles. Madame Rougemont ne regrettait pas la dépense qu'elle allait faire pour le défunt.

— C'est un prêté pour un rendu! pensait-elle. Me voilà donc à la tête de soixante-dix mille livres de rentes!

On avait présenté, comme il est d'usage, le testament olographe du vieillard au président du tribunal : les scellés n'étaient pas encore levés.

Le corps venait d'être enfermé dans un cercueil de plomb, et le convoi allait se mettre en marche. Dans la cour de la maison de M. Montalbert fourmillait une multitude de pauvres en habit gris à boutons noirs, le cierge en main, le crêpe au bras, qui riaient, buvaient, mangeaient du lard, et comp-

taient l'argent que Thibaut leur avait distribué. Certes, ils ne portaient pas une physionomie triste et conforme à la circonstance. Au milieu de cette foule ignoble, on voyait la demi-fortune de M. Montalbert, attelée d'un grand cheval maigre qui baissait la tête avec une grande tristesse, laquelle provenait sans doute plutôt du poids énorme de draperies qui l'écrasaient, que de la mort de son maître.

Et déjà l'on entendait la voix sourde et lugubre des prêtres et des chantres, le bourdonnement du serpent, et les cris aigres et faux des enfans de chœur. Ils venaient enlever le corps.

Pendant ce temps-là, madame Rougemont recevait tous les amis et connaissances de M. Montalbert, et ne tarissait pas en éloges sur le défunt. A l'entendre, c'était le plus généreux, le meilleur des hommes. Seulement il avait bien quelques petites ma-

nies, mais très pardonnables à un homme de son âge.

Le baron de Cornille se croyait obligé de faire aussi le panégyrique de M. Montalbert; mais comme il n'était pas en grand deuil, et portait un gilet de velours éblouissant de couleurs, madame Rougemont le regardait de travers, et lui répondait à peine. D'ailleurs, elle n'avait pas oublié le terrible proverbe latin du gentilhomme et se promettait bien d'en tirer vengeance. Comme la Junon de Virgile, elle conservait dans son cœur l'éternelle blessure!

On savait déjà partout que madame Rougemont était légataire universelle du riche vieillard, et chacun s'empressait de venir lui faire la cour.

Le baron de Cornille ne laissait pas d'être fort inquiet, fort préoccupé, et la préférence visible que madame Rougemont ac-

cordait à M. Robin alarmait sérieusement le gentilhomme.

Au moment où le cortège allait se mettre en marche, une chaise de poste qui arrivait au grand galop s'arrêta devant la grille : trois personnes descendirent de cette voiture. C'était M. Fornax, M. d'Ozanne, et son avoué.

Ils demandèrent à parler immédiatement à madame Rougemont. On les introduisit dans le salon.

— Pourrais-je savoir, messieurs, ce qui me procure l'honneur de votre visite, demande madame Rougemont : je ne crois pas avoir l'avantage de vous connaître.

— Madame, répond très respectueusement M. Fornax avec une salutation profonde, vous n'ignorez pas sans doute que M. d'Ozanne ici présent est aujourd'hui le seul propriétaire des biens-fonds et immeubles de feu M. Montalbert.

— Vous plaisantez, je crois, monsieur,

dit madame Rougemont d'un ton solennel, mais cela est fort inconvenant dans la triste conjoncture où nous sommes.

— Je n'ai pas la moindre envie de plaisanter, madame, reprend M. Fornax en tirant de sa poche une expédition de notaire, qu'il présente à Madame Rougemont. Voici le contrat de rente viagère passé entre M. d'Ozanne et le défunt. Cet acte est revêtu de toutes les formalités requises par la loi.

— Cet acte est faux ! évidemment faux! s'écria madame Rougemont, d'une voix étouffée ! Vous êtes des faussaires !

— Trêves d'injures! madame, repartit froidement l'avoué ! Cet acte est notarié, revêtu des signatures des parties contractantes.

— Mais c'est atroce! continua madame Rougemont en se tournant vers son notaire qui n'avait pas entendu un seul mot de cet

entretien fait à demi-voix. Venez, monsieur, venez confondre l'imposture et l'audace. Ne suis-je pas légataire universelle de mon cousin M. Montalbert, en vertu d'un testament écrit tout entier de sa propre main!

— C'est vrai! dit le notaire gravement, et personne n'a le droit de soutenir le contraire. Ce testament olographe, dont j'ai pris connaissance et copie, est encore entre les mains de M. le président du tribunal de l'arrondissement, et ne peut être invalidé que par un testament postérieur.

— Ou par une donation réciproque, maître Clopin, dit M. Fornax, ou par un contrat aléatoire, et nous sommes dans ce dernier cas. M. d'Ozanne s'est engagé, comme cet acte en fait foi, à servir la rente viagère de cent mille francs, constituée au profit et sur la tête de M. Montalbert, moyennant la nue-propriété des immeubles appartenant au susdit Montalbert, aujourd'hui

décédé. Voyez plutôt, maître Clopin.

Et le notaire, mettant ses lunettes, examina les papiers qu'on lui présentait.

— Ils sont en règle, l'acte est authentique, madame, dit-il. M. d'Ozanne reste seul propriétaire des biens de feu M. Montalbert, dont le testament demeure sans effet, par suite de ce contrat aléatoire, lequel est revêtu de toutes les formes nécessaires. J'en suis vraiment désolé; mais il n'y a pas même matière à procès.

— Quoi! s'écria madame Rougemont, hors d'elle-même, me dépouiller! m'enlever une succession qui m'appartient! C'est atroce! Je plaiderai! je plaiderai!

— Plaidez, madame, plaidez! dit froidement l'avoué; c'est toujours une consolation! Mais franchement, moi qui ne déteste pas les procès, je ne vous conseille pas celui-ci.

Ce colloque avait lieu dans une embra-

sure de fenêtre, au fond d'une grande pièce où tous les amis étaient rassemblés, et la voix des antagonistes ne s'entendait qu'indistinctement.

— Je venais pour vous tirer d'erreur, Madame, reprit M. Fornax, d'un air de bonhomie perfide. C'est hier seulement que j'appris la mort de M .Montalbert, et je suis accouru tout de suite avec M. d'Ozanne, pour vous empêcher de faire de trop somptueuses funérailles! Je sais votre générosité, votre.....

— Oh! c'est infâme! c'est infâme! dit vivement madame Rougemont, qui tremblait de colère; m'avoir ainsi trompée! quelle abomination! Un parent! un cousin! Il se jouait de moi!

M. d'Ozanne, pendant tout ce temps-là, ne disait rien, et regardait ce qui se passait d'un air hébété! Il faisait tourner son pouce gauche autour de son pouce droit, et de-

meurait la bouche béante. C'était une espèce d'idiot, fort riche, qui prêtait son nom et son argent à M. Fornax pour servir la rente viagère du vieillard. Ils devaient partager entre eux deux les riches dépouilles du mort.

Cependant, le cercueil était encore sous le vestibule, et le cortège attendait, pour se mettre en marche, que cette mystérieuse altercation fût terminée. Thibaut entra dans le salon, et dit à sa maîtresse que M. le curé, dont le ventre était vide, commençait à perdre patience.

— Thibaut! Thibaut! dit madame Rougemont, pâle de fureur, et frémissante des pieds à la tête. Otez immédiatement ce crêpe! vite! vite! Que tous mes gens quittent le deuil! Transportez-vous sur-le-champ à l'église! qu'on enlève les tentures, les chandeliers! qu'on renvoie tout à Évreux! Ah! le misérable! l'infâme! Que Dieu le punisse! qu'il soit damné! qu'il ex-

pie éternellement son crime au fond de l'enfer !

— Madame, reprit flegmatiquement M. Fornax, vous avez droit à deux mille quatre-vingt deux francs et quelques centimes d'arrérages, pour les huit jours courus depuis la signature du contrat jusqu'au décès de M. Montalbert. En outre, vous êtes héritière des meubles du défunt, lesquels ne sont pas compris dans l'acte.

— Gardez tout ! gardez tout ! s'écria madame Rougemont, dans un état d'exaspération indescriptible ! Oh ! le misérable ! l'infâme ! Ayez donc des parens !

— Je ne crois pas, madame, reprit M. Fornax, en se barbouillant le visage de tabac, que vous trouviez beaucoup d'argent comptant, soit billets, soit espèces sonnantes, dans le secrétaire de monsieur votre cousin. Il avait pour maxime que l'argent ne doit pas dormir dans les coffres,

mais suer, mais travailler, mais produire ! Aussi, me chargeait-il à mesure qu'il touchait ses rentes, de faire pour lui quelque acquisition de terre....

— Vous êtes un vil intrigant, monsieur, interrompit madame Rougemont. C'est vous, sans doute, qui lui avez conseillé de frustrer ainsi une parente, de la tromper indignement, de se jouer de sa crédulité, de sa bonne-foi! Mais je plaiderai! je plaiderai!

Cependant le bruit de cette dispute scandaleuse commençait à se répandre dans la foule : c'étaient partout des rires et de malicieuses chuchoteries; les personnes, venues à l'enterrement pour complaire à madame Rougemont, qui allait jouir d'une fortune si considérable, s'éclipsaient toutes les unes après les autres, sachant fort bien qu'elle n'héritait pas. M. Robin et le baron de Cornille demeurèrent seuls dans le salon avec Pauline et le notaire, qui se répandait

en longues doléances sur le malheur de madame Rougemont.

Les pauvres furent assez brutalement renvoyés avec leur cierge, leur habit gris et leurs trois francs; et très satisfaits d'aller boire *chopine* au lieu d'avaler une grand'-messe, ils entrèrent pêle-mêle dans les cabarets et n'en sortirent que le soir ivres-morts. Les prêtres, les chantres, le serpent s'en retournèrent bien grassement payés, et l'église fut immédiatement dépouillée des fastueuses draperies qui déguisaient la pauvreté de ses murailles, nues et mal badigeonnées.

Une heure après cette horrible scène, le corps du pauvre vieillard s'en alla tout seul droit au cimetière, et reçut à peine quatre ou cinq gouttes d'eau bénite qui tombèrent comme par charité du goupillon de M. le curé. Puis, se frottant les mains, le pasteur dit à madame de Charbois :

— Eh bien ! je l'ai donc enfin dans mon cimetière ! ce vieil antéchrist, ce vieux fesse-mathieu qui croyait devoir enterrer tout le genre humain ! Ça m'est égal ! madame Rougemont a très-bien payé une grand'messe en musique qu'elle n'a pas consommée; mais la pauvre dame, c'est elle qui est mortifiée ! Pas un sou ! pas un liard ! Elle est dans le cas d'en faire une grosse maladie, qui peut très-bien la conduire au sépulcre ! Allons ! allons ! soyons philosophe ! attendons de pied ferme les événemens !

Madame Rougemont défendit expressément à tous ses domestiques de porter le deuil, bien que son mari ne fût mort que depuis cinq ou six mois; mais elle était si furieuse, si courroucée, qu'elle aurait impitoyablement fait refuser la sépulture à M. Montalbert, si elle en avait eu le pouvoir.

— Oh ! les parens ! les parens ! disait-

elle, le cœur gros de haine. Comptez donc sur les parens !

Elle redoubla de sévérité, de sécheresse et d'aigreur envers Pauline, comme si la pauvre enfant n'eût pas été fort innocente de la supercherie du vieux cousin. Elle ne prononça plus le nom de M. Montalbert que d'une voix étouffée de colère, et la rage au cœur.

— Oh ! disait-elle, heureusement qu'il y a des châtimens, des supplices dans l'autre monde ! Qu'il brûle éternellement dans le feu des enfers, cet impie ! ce mauvais parent !

IX

Madame Rougemont fut inconsolable d'avoir perdu un si bel héritage, mais ses amis la dissuadèrent d'un procès qui n'avait aucune chance de réussite.

Elle demeura près de quinze jours sans jouer au piquet, et ses grands dîners furent interrompus : M. Robin maigrissait à vue d'œil, il le croyait du moins; cependant ce

jeûne forcé lui fit un bien extraordinaire, et sa gastrite en fut presque guérie.

Madame de Charbois et le pasteur commençaient aussi à regretter les succulents repas que M. Montalbert avait, pour ainsi dire, entraînés avec lui dans la tombe. Mais la vie de Pauline surtout devenait bien triste; sa tante ne lui adressait plus la parole que pour la gronder et lui dire que c'était de sa faute si M. Montalbert les avait dépouillées l'une et l'autre.

— Vous n'étiez pas aimable pour ce vieillard, ma nièce, disait-elle. Et c'est moi qui pâtis! Mais c'est bon! c'est bon! votre tour aussi viendra, mademoiselle.

Le baron de Cornille voulut faire quelques visites à madame Rougemont, qui le reçut fort mal et lui fit comprendre qu'il serait très aimable de ne plus venir désormais. Le gentilhomme était désolé de ne pouvoir se trouver seul un moment avec

Pauline, pour lui faire une déclaration d'amour, mais c'était chose impossible! Madame Rougemont ne quittait plus sa nièce, à laquelle d'ailleurs il était formellement défendu de répondre au baron de Cornille, s'il osait lui dire un seul mot en particulier.

Le baron crut devoir hasarder encore une tentative auprès de la vieille rancunière, car il trouvait par trop honteux d'abandonner à M. Robin le champ de bataille, sans avoir disputé bravement le terrain pied à pied.

— Quoi! pensait le gentilhomme en tortillant sa petite moustache noire, je laisserais la pauvre colombe aux griffes du vautour, cette perle fine aux mains sales du monstrueux Robin! Non! non! je lui couperai plutôt les deux oreilles, à ce vil cuistre!

Et M. de Cornille, plein de ces belliqueu-

ses dispositions, pria Thibaut de l'introduire auprès de sa maîtresse.

Madame Rougemont fit au gentilhomme une réception glaciale; elle lui rendit à peine un demi-salut, et ne l'invita pas même à s'asseoir; mais le baron de Cornille, qui ne s'intimidait pas facilement, prit un fauteuil et s'assit le plus tranquillement du monde.

— J'ai l'honneur de vous prévenir, madame, dit le baron de Cornille avec un air d'assurance imperturbable, qu'on me propose actuellement un parti fort avantageux : c'est la fille unique d'un pair de France, extraordinairement riche !..

— Je vous en félicite, monsieur, interrompit sèchement madame Rougemont; mais j'ai l'honneur de vous prévenir à mon tour que cette alliance si avantageuse pour vous m'intéresse fort peu ; je n'ai pas l'habitude de me mêler des affaires d'autrui.

— Cependant, madame, après l'espèce d'engagement que j'ai contracté avec vous, je n'aurais pas l'indélicatesse d'accepter la main de cette noble jeune fille, sans vous demander si vous n'êtes pas toujours dans l'intention de m'accorder mademoiselle votre nièce.

— Non, monsieur, je ne suis nullement dans cette intention, je vous prie de le croire. J'ai fait choix d'un mari pour ma nièce et ce n'est point vous.

— Vous n'ignorez pourtant pas que j'aime ardemment l'adorable Pauline, repartit le baron de Cornille d'un air impétueux et fier, je l'aime et je sacrifierais pour elle toutes les plus riches héritières du faubourg Saint-Germain.

— Vous auriez grandement tort, monsieur, reprit madame Rougemont avec aigreur, car vous posséderiez cent mille livres de

rentes, que je ne vous donnerais pas ma nièce!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ma nièce est ma nièce et que j'ai mes raisons, monsieur! dit la vieille tante en hochant la tête d'un air plein de rancune. Je vous répète que j'ai fait choix d'un mari pour elle : Vous êtes venu trop tard, monsieur, *vous n'aurez plus que les os!*

— Ah! parbleu! vous m'en voulez toujours, madame, pour cet innocent calembour. Mais je vous donne ma parole d'honneur, foi de gentilhomme! que je n'avais pas la moindre envie de vous insulter. J'ai dit cela comme autre chose! Diable m'emporte si je me rappelais seulement la signification de ce maudit proverbe. Mais enfin, je vous en demande pardon.

— Je ne pardonne jamais une impertinence, monsieur, répliqua madame Rougemont froidement.

— Mais en vérité, ce n'est pas un motif pour me refuser la main de mademoiselle Pauline! Que diantre! c'est une injustice! Au surplus, madame, M. Montalbert, votre excellent cousin, m'avait donné sa parole d'honneur que ce mariage aurait lieu un jour ou l'autre. J'ai compté sur la promesse de cet estimable vieillard...

— Eh bien! monsieur, interrompit madame Rougemont, avec une intonation sardonique, allez donc le sommer de la tenir, cette promesse.

— Eh! madame, il est mort! ajouta brusquement le baron, vous le savez bien! Une sommation pareille est donc physiquement impossible!

— Que Dieu lui soit en aide! poursuivit madame Rougemont, avec un ricanement amer. L'exécrable homme!

— Bah! bah! dit le baron de Cornille

qui ne savait pas garder long-temps ce qu'il avait sur le cœur, vous dites cela, madame, parce qu'il ne vous a rien laissé! Parbleu! le jour de son enterrement, quand vous étiez encore sa légataire universelle, vous le pleuriez à chaudes larmes! vous faisiez du pauvre homme un éloge!..

— Qu'il ne méritait pas, l'indigne! s'écria madame Rougemont, transportée de colère! Il m'a trompée comme un lâche, comme un infâme! il s'est joué atrocement de ma bonne foi! c'est un monstre! Et vous êtes bien hardi, vous, monsieur le baron, d'oser prononcer devant moi le nom de ce misérable! Que Dieu le punisse! qu'il brûle éternellement dans les flammes de l'enfer!

— Eternellement, c'est un peu long! riposta le baron de Cornille, en tortillant ses petites moustaches noires, mais enfin

ne parlons plus du pauvre défunt. Les morts sont morts! comme dit un grand orateur. Revenons à mademoiselle Pauline! je l'aime, je l'adore! elle m'adore aussi très probablement, et si vous êtes une bonne tante, madame Rougemont, vous nous marierez.

Madame Rougemont était pâle de fureur, et ne pouvait articuler une parole : un tremblement agitait ses membres.

— Je crois me rappeler, continua le baron, que vous aviez d'abord l'intention de ne marier votre nièce qu'à vingt-et-un ans sonnés. Mais franchement, c'est une considération très puérile ; mademoiselle Pauline a passé l'âge critique : elle est formée, supérieurement formée! en état d'avoir des enfans admirables, foi de gentilhomme!..

— Monsieur ! bégaya madame Rougemont, d'une voix étouffée.

— Et puis, ce n'est vraiment pas un mauvais parti que je vous propose, poursuivit M. de Cornille, en jouant avec la chaîne de son binocle. Je suis baron, d'une famille très ancienne, dont je puis montrer l'arbre généalogique! En outre, j'ai huit mille livres de rentes, un château superbe, d'immenses propriétés territoriales; et de ma personne, je suis passablement agréable, j'ose le dire, sans trop de vanité. J'ai beaucoup lu, beaucoup vu! mon instruction, sans être excessivement profonde, est très variée, très étendue!

— Vous êtes un fat! vous êtes un ignorant! interrompit la vieille tante qui retrouva soudain l'usage de la voix; puis, s'élançant de son fauteuil avec vivacité, elle sonna brusquement.

— Ainsi donc, madame, vous dédaignez l'honneur que je consentais à vous faire! dit le baron de Cornille en se cam-

brant d'une manière orgueilleuse et menaçante. Vous me forcez donc d'épouser la fille du pair de France!

— Epousez qui vous voudrez! répliqua madame Rougemont, hors d'elle-même. Vous n'aurez pas ma nièce.

— Je m'en passerai, corbleu! dit le gentilhomme d'un air hautain et méprisant.

— Et je vous prie, monsieur, de ne plus mettre le pied dans ma maison.

— Je ne vous ferai plus cet honneur-là! dit le baron.

Et, saluant dédaigneusement madame Rougemont, il fit une pirouette et manqua de renverser Thibaut qui se tenait en sentinelle devant la porte.

— Prenez donc garde à ce que vous faites, vous! bourdonna le vieux domestique, heureux de pouvoir être insolent avec impunité : il avait entendu à travers

la porte presque tout l'entretien de sa maîtresse et du gentilhomme.

— Tais-toi, mercenaire! répondit le baron en jetant sur Thibaut un superbe et foudroyant coup-d'œil.

Après le départ de M. de Cornille, madame Rougemont fit venir sa nièce, et lui défendit expressément de prononcer jamais le nom de l'impertinent gentillâtre, et de lever les yeux, quand il passerait à l'avenir devant elles.

— C'est un petit drôle, dit la vieille tante, un petit insolent qui vient de manquer de respect à votre seconde mère, et que j'ai fait chasser tout-à-l'heure! Oubliez-le ma nièce, et s'il avait jamais l'audace de vous adresser la parole, gardez un silence noble et méprisant!

Une quinzaine de jours se passèrent, et le baron de Cornille ne vint plus. Pauline était d'une morne et profonde tris-

tesse, et bien souvent des larmes involontaires inondaient ses joues pâlies, car elle aimait le jeune et brillant fashionable qui lui semblait le type de l'élégance et de l'amabilité. Depuis la disgrâce irréparable du petit gentilhomme, la physionomie de M. Robin paraissait rayonnante, et sa conversation était plus emphatique et plus boursouflée que jamais de métaphores et périphrases galantes, en l'honneur de la vertueuse madame Rougemont et de son incomparable nièce.

Pauline attendait le dimanche avec une bien vive impatience, car elle était sûre de rencontrer à l'église le jeune baron de Cornille, qui arrivait toujours au milieu de la messe, avec un grand bruit d'éperons: à ce bruit Pauline tressaillait des pieds à la tête, et ne pouvait s'empêcher de lever les yeux vers l'éblouissant gentilhomme,

malgré les réprimandes sévères de madame Rougemont.

Un jour, à la sortie de l'église, le baron de Cornille se trouva, comme par hasard, face à face avec madame Rougemont, qui détourna la tête pour ne pas le saluer. Alors, profitant du moment où la vieille tante ne pouvait pas le voir, il s'approcha vivement de Pauline, et lui glissa dans la main, avec beaucoup d'adresse, un billet qu'elle n'osa pas rendre de peur que madame Rougemont ne s'aperçût de quelque chose. Le baron de Cornille disparut presque au même instant dans la foule. Pauline était pâle et tremblante, elle baissait les yeux comme une coupable, et serrait convulsivement cette lettre mystérieuse qu'elle se reprochait d'avoir acceptée.

Dès qu'elle fut seule, après de longues hésitations craintives, elle se décida, bien

qu'avec une espèce de remords, à rompre le cachet armorié du baron. Son cœur battait avec force, un frisson d'inquiétude parcourait tout son corps; enfin la curiosité l'emporta. Elle se mit à lire :

« Adorable Pauline !

« Je vous aime, comme on n'a pas « aimé depuis le commencement du monde, « foi de gentilhomme ! Vos attraits, vos « grâces, votre naïve candeur, ont subju- « gué mon âme, jusqu'ici libre, indépen- « dante et fière ! Par malheur vous avez » une tante qui est bien la plus désagréable « guenuche qu'on puisse voir ! Elle ne veut « pas nous marier, mais vous serez à moi ! « Oui, belle Pauline, il m'est impossible « de vivre sans vous ! Je vous aime, vous « m'aimez ! nous nous aimons ! Soyez tran-

« quille, j'attendrai, s'il le faut, que la « vieille carabosse s'en aille *ad patres !* et « malgré les charmantes agaceries de la « fille d'un pair de France, qui veut m'a- « voir à toute force, je vous conserverai « pour des jours plus heureux mon cœur « vierge et pur, mes trésors d'amour et « ma baronnie de Cornille, foi de gentil- « homme !

« Cependant, gardez-vous bien de mon- « trer cette lettre à votre abominable tyran « femelle ! *Timeo Danaos ! furens quid fe- « mina possit*, c'est-à-dire qu'une femme « en rage est capable de nous arracher les « yeux.

« Mais je sais que l'épouvantable Robin- « Mouton a des vues téméraires, sur vous, « charmante Pauline! Il veut vous épouser, « le monstre ! *Monstrum horrendum, in- « forme, ingens* ! Ne vous effrayez pas, je « le surveille, et si véritablement il me

« soufflait mon ange, je l'écorcherais tout
« vif, cet infâme cuistre !

« Je me bornerai pour aujourd'hui, belle
« Pauline, à vous demander un petit rendez-
« vous, demain, dans le parc, à sept heures
« du soir, près du saut-de-loup. J'escaladerai
« le mur.

« Votre humble et respectueux adora-
« teur,

« Baron De Cornille. »

P. S. Je vous attends demain sans faute : *Te expecto,* comme dit le poète.

Pauline, dont le cœur palpitait violemment, cacha ce billet dans le fond de sa commode, et fut rêveuse toute la journée.

X

Le lendemain à sept heures du soir, le baron de Cornille, leste comme un chat sauvage, escaladait un mur assez haut, en se cramponnant avec ses doigts aux aspérités des pierres, et fourrant la pointe de ses petits pieds aristocratiques dans les fentes de cette vieille muraille crevassée. Il avait tant de confiance en lui-même et dans son

mérite personnel, qu'il ne doutait pas un moment que Pauline, impatiente de le voir, ne fût déjà au rendez-vous. Mais il ne trouva personne. Il se promena de long en large, dans la grande allée du saut-de-loup; il attendit plus d'une heure, frappa du pied, jura, blasphéma; mais enfin perdant l'espérance de voir arriver Pauline, et glacé jusqu'à la moëlle des os par une abondante et froide rosée qui menaçait de tomber long-temps encore, il regagna le mur à tâtons, au milieu d'une obscurité profonde, et tenta de nouveau l'escalade. Par malheur, il s'empêtra dans une haie fort épaisse, et s'écorcha les mains et le visage aux épines, déchira son pantalon d'une horrible manière, et laissa même après le buisson un pan de sa redingote.

Le gentilhomme était furieux, et dans son emportement, il envoyait la tante et la nièce à tous les diables; mais il avait beau

faire, pour la première fois de sa vie, il était vraiment amoureux!.. Amoureux autant que pouvait l'être un jeune et brillant mauvais sujet, usé, blasé, assouvi de plaisirs et de libertinage.

Pauline aurait pu facilement aller au rendez-vous du baron de Cornille, sans éveiller le moindre soupçon, car ce jour-là Madame Rougemont avait gardé le lit pour une indisposition, sans doute imaginaire; et contre son habitude, elle voulait rester seule, absolument seule. Une tristesse morne et profonde, dont personne encore ne savait la cause, accablait madame Rougemont depuis quelques jours.

Néanmoins Pauline, malgré l'amour qui lui parlait en faveur du jeune baron, et la certitude qu'elle pouvait avoir de ne pas être découverte en allant se promener à la brune dans le parc, Pauline ne fut pas indécise un moment sur la conduite qu'elle devait

tenir. Elle avait dans l'âme trop de modestie, de candeur et d'innocence, pour aller trouver le soir dans un parc, toute seule, un beau jeune homme qui lui parlerait d'amour. Pauline demeura la soirée entière dans sa chambre, à penser au baron de Cornille, au bonheur d'aimer et d'être aimée, bonheur vague et mystérieux, dont cette âme vierge et naïve entrevoyait à peine encore la moitié.

Madame Rougemont ne dormait plus, ne mangeait plus; elle changeait à vue d'œil, et pourtant son médecin ne voyait en elle aucun symptôme alarmant. Il était persuadé que les souffrances, dont se plaignait continuellement madame Rougemont, n'existaient que dans son imagination inquiète et troublée. L'idée seule de la mort épouvantait cette malheureuse femme, qui bien souvent la nuit, à la moindre crampe d'estomac, frémissait jusqu'à la pointe des

cheveux, et n'osait demander à boire, de peur qu'on ne lui donnât un breuvage empoisonné.

Elle n'invitait plus que très-rarement ses amis à dîner; et quand il arrivait au galant receveur, d'offrir de l'eau et du vin à l'amphitryon femelle, celle-ci mettait brusquement la main sur son verre, et disait d'un ton sec au fonctionnaire, qu'elle avait une carafe devant elle et pouvait bien se verser à boire quand bon lui semblait.

Un soir, madame de Charbois, fort piquée des manières brusques et peu amicales de son ancienne amie, dit à M. le curé en quittant la maison de madame Rougemont :

— Elle devient insupportable! Décidément je n'irai plus la voir! Qu'elle fasse toute seule sa partie de piquet! C'est une ingrate!

— Patience! patience! donc, ma chère

amie, répliqua le pasteur d'un ton calme. N'allez-vous pas jeter le manche après la cognée, maintenant? Au contraire, bien loin de vous décourager, il faut redoubler d'adresse, de persévérance et de politique. Je m'y connais, comme vous savez, ma bonne, et je vous prédis, moi, que la vieille dame va bientôt rejoindre son excellent mari et l'immortel M. Montalbert. Seulement, rappelez-vous bien une chose : A table, ne vous avisez jamais de lui servir à boire; attendez toujours qu'elle vous le demande. La vieille folle s'imaginerait que vous avez glissé de l'arsenic dans la carafe; et si par malheur, elle éprouvait la moindre colique deux ou trois jours après, elle ne manquerait pas de l'attribuer à vos poisons.

— Mais n'est-ce pas épouvantable, M. le curé, dit madame de Charbois avec une inflexion dolente, n'est-ce pas abominable de

se méfier d'une ancienne et fidèle amie! Moi, d'ailleurs, qui n'empoisonnerais pas une mouche, et qui préfère laisser ronger par les souris des robes très-précieuses, plutôt que de jeter dans les crevasses de murailles et derrière les boiseries, de la mort-aux-rats, de l'arsenic!... tant le poison me fait peur! depuis ce jour où vous avez manqué d'avaler une saucisse au vert-de-gris, que Briquet avait eu l'imprudence de placer dans le buffet, sur une assiette!... Un malheur est si vite arrivé! Et puis enfin, elle devrait bien savoir que je suis trop bonne chrétienne, beaucoup trop pieuse, pour commettre un homicide, même des plus lucratifs. Non, véritablement, c'est une horreur de me soupçonner, moi, d'une chose semblable!

— Que voulez-vous, ma chère, vous savez parfaitement que cette femme-là est la plus singulière créature qui soit au monde. Il faut la prendre comme elle est,

avec ses défauts, avec ses qualités, c'est-à-dire avec ses vingt-cinq bonnes mille livres de rentes, qui nous indemniseront tôt ou tard de quelques légers désagrémens que nous avons maintenant à souffrir. Pour moi, je suis philosophe et je prends le mal en patience! Elle se défie de moi comme de vous, ma bonne, et je ne serais pas étonné qu'un beau jour, elle ne veuille plus s'approcher de la sainte Table, de peur que je ne lui fasse avaler une hostie à la morphine : elle est de cette force-là, parole d'honneur! Le pire de l'affaire, c'est qu'elle ne donne presque plus à dîner; elle croit avoir beaucoup moins de chances, pour être empoisonnée, en mangeant seule. C'est très-fâcheux! car une bonne table m'est absolument nécessaire, et je dépéris à vue d'œil, en vérité.

— M. Robin me disait hier la même chose, repartit madame de Charbois. Le

pauvre homme est forcé maintenant d'avoir une cuisinière, et sa dépense augmente considérablement.

— Vous savez, ma chère, que je suis connaisseur en physionomie, et que je vois presque toujours à la figure des personnes le temps qu'elles ont à vivre encore. Je ne me suis pas trompé sur le compte de M. Rougemont, de la petite Élisa, et du vieux Fesse-Mathieu Montalbert. Eh bien! je remarque, dans le visage de madame Rougemont, une certaine altération graduelle, qui devient, de jour en jour, plus sensible, et révèle une mort très-prochaine. D'ailleurs, ces craintes perpétuelles d'empoisonnement naissent, j'en ai la certitude, d'une grande perturbation dans les voies digestives et les régions intestinales. Je sais qu'elle éprouve assez fréquemment des coliques sourdes, des élancemens douloureux dans l'estomac, qui pouraient fort

bien provenir d'un commencement d'ulcère. Dans ce cas-là, je sonnerais les cloches avant la fin de l'année, et nous pourrions pendre la crémaillère dans la maison Bordier, vers Noël ou l'Épiphanie. Ainsi, nous passerions chaudement janvier, février et mars, qui est à mon avis le plus détestable des mois.

— Oui, sans doute, répondit madame de Charbois, avec un flegme admirable, c'est le temps des giboulées, du grésil et des ouragans. Alors, toutes les cheminées fument dans le presbytère, le vent souffle par les fentes de portes et me gèle tout un côté, ce qui est très-malsain. Encore un hiver dans notre vilaine masure, et je ne suis plus que fraîcheurs et rhumatismes.

— Notre Seigneur en a souffert bien d'autres sur la croix, dit très-sérieusement le curé. Encore une fois, patience, patience, et que la volonté de Dieu soit faite!

— Sur la terre comme dans le ciel, ajouta la vieille compagne du pasteur, en faisant le signe de la rédemption.

Puis ils rentrèrent dans leur saint taudis.

Bien que le receveur ne dînât plus que très-rarement chez madame Rougemont, il n'était pas moins obséquieux pour elle ; et toujours plein d'égards et de respectueuses prévenances, il continuait à flatter les caprices et les idées baroques de la vieille, en attendant des jours meilleurs. Enfin, il sut tellement se rendre indispensable à madame Rougemont, dont il était, pour ainsi dire, l'applaudisseur à gages, qu'il se réinstalla comme auparavant dans la maison, et vint y manger trois ou quatre fois par semaine. M. le curé et son inséparable en furent presque jaloux, car décidément, M. Robin semblait accaparer, à lui tout seul, les bonnes grâces de madame Rougemont.

Seulement, quand le receveur dînait avec la vieille dévote, il avait bien soin de répéter mot pour mot tout ce qu'elle disait, et de ne jamais la contredire, même dans les imaginations les plus bizarres et les plus folles.

Se plaignait-elle d'un plat, bien qu'il fût excellent, trouvait-elle au potage une saveur étrange, inconcevable, extraordinaire, M. Robin s'empressait de dire comme elle dès que Thibaut quittait la salle à manger; néanmoins, le fonctionnaire, qui ne partageait pas les craintes de son amphitryon femelle, redemandait trois et quatre fois du potage qu'il avait critiqué, et ne sortait de table que lourd, gros et repu comme un serpent Boa qui vient d'engloutir une buffle.

— Thibaut! dit un jour madame Rougemont en secouant la tête, et lançant à son vieux domestique un regard inquisiteur,

depuis quelques mois je trouve à tout ce que je mange un goût singulier! Les potages surtout, sont détestables; ils sentent le cuivre! Est-ce que vos casseroles ne sont pas bien étamées, par hasard?...

— N'y a pas quinze jours que j'ai fait *rétamer* toute ma batterie de cuisine, madame, répondit sourdement Thibaut, qui ne savait pas encore au juste où sa maîtresse en voulait venir, bien qu'il se doutât de quelque chose, à la manière étrange dont madame Rougemont le regardait et lui parlait. Je passe tous les matins deux heures avec ma femme, à récurer les casseroles. N'y a pas de danger.

— Au contraire, il y a beaucoup de danger, répliqua sèchement madame Rougemont; je vois tous les jours dans la *Gazette*, nombre d'empoisonnemens, causés par la négligence des domestiques. Depuis trois ou quatre mois, je suis fort souffrante!...

J'ai des coliques, des crampes d'estomac, des nausées, moi qui n'y suis point du tout sujette... et cela n'est pas naturel! Il y a quelque chose d'extraordinaire... Ainsi, Thibaut, dites à votre femme que je suis très-mécontente de sa cuisine, et que je l'engage à ne pas écouter les mauvais conseils!

Madame Rougemont accompagna cette dernière phrase d'un branlement de tête significatif, et tourna le dos à son domestique, muet, pétrifié de surprise.

Elle retourna au salon, et demeura longtemps plongée dans une morne et profonde rêverie, sans voir Pauline, qui la considérait en silence, avec une expression de tristesse indéfinissable.

C'était le soir : M. Robin qui n'avait pas trouvé la vieille tante disposée à faire un tour de jardin se promenait dans le parc, pour faciliter, en marchant, la digestion d'un copieux et succulent dîner qui lui pe-

sait comme une montagne sur l'estomac; et la main gauche contre l'abdomen, il cheminait pesamment, appuyé sur le manche solide de son parapluie, qui cette fois lui servait de canne et de support.

Cependant, huit heures venaient de sonner à la pendule du salon, et M. Robin ne rentrait pas: madame Rougemont n'avait pas encore remarqué l'absence du fonctionnaire; elle restait ensevelie dans sa préoccupation. Pauline ne bougeait pas et gardait toujours le silence.

Il ne faisait presque plus clair dans le salon, et Thibaut, qui sans doute gardait un peu de rancune à sa maîtresse, attendait, pour apporter les lumières, le coup de sonnette accoutumé.

Soudain madame Rougemont tressaille et se lève comme en sursaut.

— Qui est là? dit-elle d'une voix émue. Qui est là?

— C'est moi, ma tante, répond craintivement Pauline. Je suis désolée de vous avoir éveillée en toussant.....

— Je ne dormais pas! Je ne dormais pas, ma nièce! d'ailleurs, quand je dors, j'entendrais une mouche voler... Vous savez, ma nièce, que j'ai l'ouïe très-fine, comme l'odorat et le goût!... Ce n'est pas moi qu'on trompe!... Mais par quel hasard, sommes-nous encore sans lumière! Je n'aime point cela. Sonnez, ma nièce; les ténèbres suggèrent de mauvaises pensées... Le démon est toujours là qui nous tente.

Elle parlait encore, lorsque Thibaut apporta la lampe et vint allumer deux bougies sur la cheminée.

—Eh bien! Thibaut, est-ce que vous perdez la tête? dit madame Rougemont d'un accent plein d'aigreur; si je ne vous avais pas sonné, vous m'auriez donc laissée toute la nuit sans lumière?

— J'attendais toujours votre coup de sonnette, madame, bourdonna Thibaut.

— Vous êtes un imbécile, un niais! Il faut toujours vous mettre les points sur les *i*, autrement je suis sûre que vous faites des balourdises.

— Hier, madame, vous m'avez fait remporter la lampe, parce que j'étais venu sans être sonné...

— Allons, allons, pas de répliques inutiles, interrompit brusquement madame Rougemont. Hier c'était bien différent, il faisait grand jour quand vous êtes venu.

— On était comme à présent, entre chien et loup, marmotta douloureusement Thibaut, le cœur navré des injustices continuelles de sa maîtresse.

— Allons, allons, pas d'impertinences, Thibaut! exprimez-vous plus respectueusement en ma présence! Thibaut! Thibaut! je ne suis plus contente de vous!... votre ser-

vice se néglige bien... Vous et votre femme, on dirait que vous êtes las de ma maison!

— Oh! madame! répondit le domestique en essuyant de grosses larmes, ça me fend le cœur de vous entendre parler comme ça! moi qui vous sers depuis trente ans! et qui vous aime comme le bon Dieu!

— Allons, allons, Thibaut, pas d'affectation! servez-moi bien, voilà tout ce que je vous demande, et dites à Louison qu'elle ne laisse entrer personne dans la cuisine, sous aucun prétexte... Je souffre beaucoup de l'estomac, ce soir.

Thibaut se dirigeait vers la porte, en se frottant les yeux avec son pouce; madame Rougemont le rappela.

— Thibaut, préparez la table de jeu; vous irez dire ensuite à M. Robin que je l'attends pour commencer la partie. Il est encore à se promener dans le jardin. Courez vite.

Au même instant, les souliers à clous du fonctionnaire retentirent bruyamment dans l'antichambre, et M. Robin parut, son gros parapluie sous le bras gauche, et tenant dans la main droite un pan de redingote bleue, auquel une poche se trouvait encore attachée.

— Qu'apportez-vous là, monsieur Robin? demanda madame Rougemont.

— C'est un lambeau de vêtement, répondit le receveur d'un ton satisfait, un lambeau, dis-je, qui pourra servir au besoin de pièce de conviction et déposer victorieusement contre le coupable.

— Expliquez-vous, monsieur Robin; je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je vais m'énoncer catégoriquement, madame, d'une manière explicite et formelle. Je nourris l'intime et profonde conviction que des malfaiteurs ont escaladé les murailles de votre parc.

— Grand Dieu! s'écria madame Rougemont avec un frémissement de terreur. Que me dites-vous là?

— Madame, la vérité, la dure et cruelle vérité, répliqua solennellement le fonctionnaire en étalant sur la table de jeu le pan de redingote accusateur. L'aventure est singulièrement bizarre : je me promenais au crépuscule dans les allées ombreuses de votre parc, afin de procurer à mes organes digestifs plus de souplesse et d'élasticité (chose radicalement essentielle après les repas succulens qu'on est toujours sûr de savourer à votre table), je me promenais, dis-je, aux alentours de ce précipice appelé Saut-de-loup, qui sert de confins à votre parc, madame, lorsque soudain mon attention est excitée par un objet indéfinissable au premier coup d'œil, par un objet, dis-je, que la brise du soir agite et soulève comme un drapeau. Frappé d'étonnement, je m'ap-

proche, je regarde et je vois très distinctement un lambeau de redingote, suspendu comme par magie à l'extrémité d'une branche épineuse : j'examine alors plus religieusement, et je reconnais sans la moindre difficulté qu'une créature vivante s'est frayé passage à travers des buissons hérissés d'épines..... Je me baisse, j'interroge le sol, et j'aperçois quelques vestiges de pas humains sur la terre, encore humide et fraîche!

Madame Rougemont écoutait, pâle et tremblante.

— Comme je voulais pousser plus avant mes investigations, reprend M. Robin, je pénètre courageusement dans l'épaisseur de la haie, au mépris des innombrables dards qui ensanglantent mes mains; et j'acquiers la certitude physique et morale que le mur d'enceinte a subi l'escalade, ainsi que l'attestent plusieurs moellons et gravois tombés de la muraille, dont le faîte est

prodigieusement dégradé à cet endroit.

— Ah! c'est épouvantable! dit madame Rougemont d'une voix étouffée. On en veut à mes jours! Il se trame contre moi des complots! Vous me trouverez quelque matin assassinée dans mon lit.

— Voilà ce qu'il faut prévenir, madame, répondit le receveur d'un accent pathétique; et ce pan de redingote est plus que suffisant pour amener la découverte de l'infâme qui s'est frauduleusement introduit chez vous, très certainement avec d'exécrables intentions. Envoyons sur-le-champ ce témoignage aux autorités.

Pendant ce temps-là, Pauline, sourde aux périodes emphatiques de M. Robin, ne détachait pas ses yeux inquiets et troublés du lambeau de redingote. Dans ce haillon troué, sali, exposé depuis long-temps sans doute aux outrages de l'air, elle avait reconnu tout de suite la coupe élégante et bi-

zarre du baron de Cornille, et deviné le coupable.

Le lendemain matin, madame Rougemont fit dresser un procès-verbal d'enquête sur la mystérieuse escalade; le pan de redingote fut envoyé comme pièce de conviction au procureur du roi; et Thibaut ne se coucha plus avant d'avoir fait sa ronde nocturne dans le parc, avec un fusil chargé à balle.

XI

M. Robin venait d'être nommé vérificateur à deux mille quatre cents francs d'appointemens; il était au comble de la joie, et, fier de tenir enfin ce bâton de maréchal, qu'il ambitionnait depuis si long-temps, il crut pouvoir demander sans crainte à madame Rougemont la main de sa nièce.

M. Robin fut merveilleusement servi

dans son projet par une circonstance, qu'en habile et rusé politique il s'empressa de mettre à profit.

Un dimanche à la sortie de l'église, le baron de Cornille voulut comme la première fois glisser un billet dans la main de Pauline, mais le papier tomba par terre, et madame Rougemont le ramassa promptement: elle avait remarqué la furtive manœuvre du gentilhomme.

Pauline était plus morte que vive; son cœur bondissait à coups pressés, elle faillit s'évanouir. Madame Rougemont ne prononça point une parole pendant tout le chemin, mais à peine rentrée, elle ouvrit le billet mystérieux devant Pauline. Il contenait ce qui suit :

« Cruelle jeune fille! je meurs, je sèche
« d'amour et vous me laissez mourir, sè-

« cher comme une pauvre fleur qui im-
« plore vainement la rosée du matin. *Pur-*
« *pureus veluti cùm flos !* Il y a trois semai-
« nes vous n'êtes point venue au rendez-
« vous que l'amant le plus tendre vous
« suppliait de lui accorder ! et, moi, sans
« autre échelle que mon amour, j'ai fran-
« chi pour voler à vous un mur de quinze
« à dix-huit pieds, au risque de me casser
« la mâchoire. Hélas ! et j'ai laissé un pan
« de ma redingote après un buisson d'épi-
« nes ! Mais que m'importe cette bagatelle ?
« *quid refert, interest, constat?* Il est un
« autre buisson d'épines bien plus dange-
« reux qui m'a percé de mille dards ! C'est
« vous, belle jeune fille ! Après vous j'ai
« laissé mon cœur, ce qui est autre chose
« qu'un pan de redingote !

« Écoutez, je ne plaisante pas, belle
« jeune fille, je vous aime prodigieusement,
« foi de gentilhomme ! et si vous n'étiez pas

« fidèle au rendez-vous que j'implore avec
« ardeur pour demain soir entre six et sept
« heures près du Saut-de-Loup, je me brû-
« lerais la cervelle, foi de gentilhomme, et
« je croirais à l'avenir que vous ne m'aimez
« plus ! je croirais, Pauline, que vous m'a-
« vez sacrifié à l'ignoble et monstrueux
« Robin !

« Je suis, mademoiselle, avec un pro-
« fond respect, l'infortuné qui vous adore!

ALEXANDRE, BARON DE CORNILLE.

P. S. Votre tante est une vieille pigrièche.

Pendant que madame Rougemont, pâle et tremblante de colère, lisait tout bas cette lettre, Pauline demeurait debout, muette et frémissante comme un coupable qui attend son arrêt de mort.

—C'est bien, mademoiselle! c'est bien! dit madame Rougemont que la fureur suffoquait; vous entretenez une correspondance clandestine avec un mauvais sujet, un drôle à qui ma porte est fermée! C'est bien! c'est bien! Vous êtes une petite malheureuse!

— Ma tante, je vous jure devant Dieu que c'est bien malgré moi que ce jeune homme m'écrit, balbutia Pauline, fondant en larmes. Je n'ai jamais répondu à ses lettres!

— Ah! ah! ah! mademoiselle! Vous vous trahissez! ce n'est donc pas la première fois qu'il vous écrit!

— C'est la seconde, ma tante...

— Et vous ne m'avez pas montré cette première lettre! interrompit madame Rougemont d'un ton bref et sévère! Vous êtes une petite hypocrite! Allez me chercher tout de suite cette lettre! allez, mademoiselle!

— Je l'ai brûlée, ma tante! répondit Pauline au milieu des sanglots.

— Ce n'est pas vrai! vous mentez! Je visiterai moi-même votre commode, vos tiroirs! Ah! vous ne m'aviez pas dit, mademoiselle, que ce morceau de redingote appartenait au baron de Cornille, à ce petit misérable qui s'est permis d'escalader le mur de mon parc, la nuit, comme un voleur! Je le ferai mettre en prison! Il n'en faut pas davantage pour aller aux galères, mademoiselle; il n'en faut pas davantage.

Pauline était comme foudroyée.

— Ah! mademoiselle! il vous aime et vous l'aimez, n'est-ce pas? poursuivit madame Rougemont en hochant la tête d'un air de menace. Et vous attendez ma mort pour jouir de ma fortune et vous marier!..

— Oh! ma tante, pouvez-vous croire!..

— Je crois, je crois beaucoup de choses, repartit brusquement madame Rougemont

en attachant sur Pauline un œil fixe et perçant. Je lis dans votre cœur, mademoiselle, et je vois que vous êtes une ingrate, une dissimulée... tout comme votre mère!

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria Pauline dans un transport douloureux d'indignation, on te calomnie devant ta fille!

C'était la première fois que Pauline osait protester courageusement contre les déclamations injustes d'une tante qui la faisait trembler d'un regard. Le caractère faible et tendre de cette jeune fille pleine de douceur, au lieu de prendre avec l'âge une trempe un peu plus vigoureuse, n'avait fait au contraire que s'amollir et s'effacer encore davantage sous la domination d'une femme impérieuse et despotique; mais cette fois enfin, révoltée par l'injustice, exaspérée d'entendre chaque jour d'outrageantes paroles contre sa mère, Pauline avait laissé

jaillir du fond de son âme douce et timide un noble cri de vérité.

Madame Rougemont, qui ne s'attendait pas le moins du monde à cette vigoureuse protestation, en fut d'abord un peu étourdie; mais reprenant presque aussitôt l'avantage qui venait de lui échapper un moment :

— Pauline, dit-elle en contraignant sa colère, vous êtes une ingrate! Je ne veux pas encore vous abandonner, mais si vous me désobéissez une seconde fois! si vous avez la moindre intelligence avec M. de Cornille, je vous enferme dans un couvent jusqu'à votre majorité. Songez-y, vous êtes pauvre! le pain que vous mangez, c'est moi qui vous le donne! Priez Dieu pour que je vive long-temps, Pauline!.. car je sais le moyen de vous faire pleurer le jour de ma mort!

M. Robin, qui dînait, comme tous les dimanches, chez madame Rougemont, vint

de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Il était, ce jour-là, d'une élégance rare et presque mondaine : on ne voyait pas sa poitrine velue à travers l'entrebâillement de sa chemise, qu'une épingle énorme à pierre jaune décorait fastueusement; il portait des gants bleus, et ses larges souliers reluisaient, couverts d'une épaisse couche de cirage *à l'œuf*.

Après un long et mystérieux entretien avec madame Rougemont, le vérificateur poussa tout-à-coup de bruyantes exclamations de joie, qui retentirent douloureusement dans l'âme de Thibaut, lequel, depuis une grande heure, écoutait de toutes ses oreilles à travers le trou de la serrure.

— Ce vieux pique-assiette! bourdonna le domestique en retournant à sa cuisine; c'est pour avoir une grosse dot, qu'il demande cette petite péronnelle! Ouh! ouh! ma pauvre maîtresse, comme on la gruge!

Le soir, M. de Cornille reçut une lettre

de madame Rougemont. Cette lettre, qui n'était pas conçue d'une manière très-amicale, fut cause que d'effroyables blasphèmes et des juremens peu aristocratiques scandalisèrent les nobles voûtes du château de Cornille.

« Monsieur le baron, écrivait la vieille « tante, vous êtes un impertinent, un drôle, « et je vous préviens que si vous avez l'au- « dace de pénétrer chez moi d'une ma- « nière ou d'une autre, je vous ferai châ- « tier d'importance. »

« Apprenez que ma nièce, bien loin de « vous aimer, n'a pour vous que du mépris. « Elle est trop bien élevée pour se laisser « prendre aux pièges d'un libertin. Vous « n'aurez pas ma nièce, monsieur le baron, « je la destine à un galant homme!... Il « n'est pas noble, lui, ni gentilhomme, ni

« baron, mais il est plein d'honneur, de « probité, de religion et de *politesse!* C'est « assez vous dire que je veux parler de « M. Robin. »

— M. Robin! s'écria le baron dans un accès de fureur inexprimable, M. Robin! l'atroce et vil Robin! l'abominable Robin! Il aurait Pauline! il l'épouserait à mes yeux, à mon nez, à ma barbe! Non, sacrebleu! qu'il meure, tonnerre! qu'il soit exterminé, mille millions de tonnerres! Demain, je t'écorcherai vif, exécrable Robin-Mouton!

Le gentilhomme passa presque toute la nuit à ruminer une vengeance! Enfin il s'endormit, et rêva qu'il assassinait M. Robin.

XII

La journée suivante fut très fertile en événemens divers.

Madame Rougemont se plaignait de vives douleurs d'estomac, et couchée dans sa chaise longue, elle avalait de cinq minutes en cinq minutes une cuillerée de tisane qui bouillait dans une cafetière, et qu'elle avait préparée elle-même. Depuis deux

jours elle ne voulait prendre aucune nourriture, et répétait continuellement à Thibaut que la cuisine de Louison devenait de plus en plus détestable, qu'il y avait dans tous les plats un goût *extraordinaire*, et que les choses ne pouvaient pas continuer de la sorte.

Pauline, assise auprès de sa tante, paraissait accablée de tristesse, et laissait de temps à autre échapper un soupir, une larme; car elle venait d'avoir, avec madame Rougemont, un entretien auquel la pauvre enfant était bien loin de s'attendre, et qui l'avait frappée d'une étrange et douloureuse stupeur. Pauline était promise à M. Robin.

— Vous épouserez M. Robin, ma nièce, avait dit impérieusement madame Rougemont.

— Moi, grand Dieu!

— Oui, vous, mademoiselle! Croyez-

vous donc par hasard, que M. Robin n'est pas digne de vous.

— Mais je ne l'aime pas, ma tante! Je ne pourrai jamais aimer cet homme-là!

— Cet homme-là! cet homme-là, mademoiselle, vous fait beaucoup d'honneur en vous épousant. D'ailleurs, vous sentez bien que je ne peux pas toujours vous garder avec moi. La surveillance d'une jeune personne est trop pénible pour une femme de mon âge... Madame votre mère vous a donné une fort mauvaise éducation, de fort mauvais exemples! et comme je ne veux pas que vous tourniez mal tant que vous serez chez moi, je prétends me décharger le plus tôt possible, d'une responsabilité dangereuse, qui me fatigue! Ainsi, je vous préviens qu'avant six mois vous serez la femme de M. Robin. C'est un parfait honnête homme, plein d'esprit, de candeur et de religion; il n'a pas une grande fortune,

mais il vient d'obtenir un avancement qui lui permet d'aspirer à de plus hauts emplois. En outre, si vous me semblez reconnaisante et docile, je n'oublierai pas que vous êtes ma nièce, et vous serez contente de moi, tôt ou tard.

Pauline, immobile de saisissement, n'avait fait aucune réponse et demeurait abîmée dans sa douleur.

Tout-à-coup madame Rougemont pousse un cri lamentable, et se lève agitée d'un mouvement convulsif.

— Mon Dieu ! vous souffrez, ma tante ? demande Pauline avec une inflexion pleine de tendresse.

— Je souffre ! oui ! répond sourdement madame Rougemont en portant la main à sa poitrine, j'ai là comme un feu ! Ce n'est pas naturel ! *c'est extraordinaire* ! Plus je bois, plus j'ai soif ! Je ne sais pas, mais c'est bien singulier !

Et secouant la tête d'un air indéfinissable, elle dit à Pauline de lui verser à boire; mais au moment de porter la tasse à ses lèvres, elle la replaça brusquement sur la cheminée.

— Ce tilleul est bien trouble, dit-elle, en regardant fixement Pauline; il n'était point comme cela tout à l'heure ! Qu'est-ce que vous avez donc mis dans ce tilleul, ma nièce ?

— Mais rien absolument; balbutia Pauline, qui ne pouvant soutenir le regard sévère et profond de sa tante, baissa les yeux involontairement et devint toute rouge.

— Vous avez l'air bien embarrassée, mademoiselle ! Par quel hasard n'osez-vous donc pas me regarder en face?

—Mon Dieu! ma tante, je ne crois avoir aucun motif pour éviter vos regards, dit Pauline avec un tremblement dans la voix; mais

vous me parlez d'une manière... Pourtant je n'ai rien fait de mal!

— En ce cas-là, mademoiselle, on ne se trouble pas, interrompit sèchement madame Rougemont; on ne change pas de couleur, et l'on regarde les gens en face. Vous n'êtes pas franche! vous n'êtes pas franche! vous êtes une petite sournoise... Je suis persuadée que le soir en vous couchant vous ne priez pas Dieu pour la conservation des jours de votre tante!...

— O ma tante! quelle affreuse opinion vous avez de moi! s'écria Pauline avec un accent amer et douloureux. Qu'ai-je donc fait pour m'aliéner votre tendresse!

— C'est bon! c'est bon! c'est bon! mademoiselle; ne jouez pas l'innocente, l'ingénue! c'est un rôle qui ne vous convient pas du tout. Sonnez, Pauline, sonnez deux coups.

Ce disant, elle examina très attentive-

ment la tasse de tilleul, qu'elle porta plusieurs fois à ses narines, puis, se pinçant les lèvres d'un air qui indiquait la défiance, elle vida brusquement toute la tasse dans les cendres de la cheminée.

Mariane entra dans la chambre à coucher de sa maîtresse.

— Mariane, dit madame Rougemont, j'ai à te parler. Laissez-nous, ma nièce, laissez-nous.

Pauline sortit de la chambre.

— Viens, ma fille, viens, ma bonne Mariane, dit alors madame Rougemont, avec une douceur engageante qui ne lui était pas ordinaire, viens t'asseoir auprès de ta chère maîtresse, et parle-moi bien franchement, la main sur le cœur.

Mariane, très étonnée de cet exorde, n'en pouvait comprendre le motif; elle rougissait, pâlissait tour à tour, ne sachant quelle contenance faire. Elle s'assit sur le bord

d'une chaise de paille, à une assez grande distance de madame Rougemont.

— Tu sais que je t'aime, Mariane. Depuis si long-temps que tu es avec moi, j'ai tout lieu de croire que tu m'es attachée.

— Ah! madame, je vous révère, repartit la vieille fille, d'un ton nasillard et patelin. Je n'ai jamais connu de mère, et je vous regarde comme la mienne.

— Tu as bien raison, ma fille, je te porte un bien vif intérêt, parce que je suis très sûre que tu m'aimes, toi, que tu m'aimes franchement, et que si tu découvrais quelque complot, quelque machination coupable contre la vie ou la santé de ta maîtresse, tu m'en informerais tout de suite.

— Certainement, madame, répliqua Mariane, qui ne savait pas trop encore où sa maîtresse en voulait venir.

— Dis-moi, Mariane, demanda madame Rougemont, d'un ton mielleux, n'as-tu jamais entendu quelqu'un souhaiter ma mort ?

— Non, jamais, madame.

— Oui, j'entends bien ! on ne s'est pas sans doute exprimé si clairement devant toi ; mais enfin, dans ton âme et conscience, ne crois-tu pas que Thibaut, Louison, ou quelque autre de mes gens comptent mes jours avec impatience.

— Oh ! ma bonne maîtresse, tous vos domestiques vous chérissent. Thibaut se ferait mettre en quartiers pour vous plaire.

— Oui ! du moins il le prétend ; mais, vois-tu, ma chère Mariane, on a souvent dans le fond du cœur des pensées qui ne s'accordent pas avec le langage des lèvres... Tu sais que plusieurs fois j'ai laissé comprendre à Thibaut et à sa femme, que j'é-

tais contente de leurs services et que tôt ou tard je les en récompenserais ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! je crains que cette espérance-là ne leur ait mis dans la tête des idées.... des idées criminelles! Je ne dis pas que Thibaut serait précisément capable d'attenter à mes jours, pour avoir plus tôt ce qu'il espère de moi, mais enfin... enfin, le diable est toujours là qui nous tente... Il faut si peu de chose pour occasionner la mort!

Mariane écoutait, la bouche béante et les yeux tous grands ouverts, muette, stupide d'étonnement.

— Dis, Mariane, ma bonne Mariane, n'as-tu jamais vu entre les mains de Thibaut ou de sa femme, quelque fiole... quelque substance... quelque poudre?...

— Oui, plusieurs fois madame.

— Tu lui as vu des poudres! interrom-

pit vivement madame Rougemont, et qu'en faisait-il ?

— C'était pour tuer les perdreaux, madame, répondit Mariane. Voilà tout. Je le crois bien incapable de faire un mauvais usage de son fusil.

— Je ne te parle pas de poudre à fusil, Mariane, mais de poudre végétale ou minérale... d'arsenic... de vert-de-gris ! Je ne sais pas si je me trompe, mais depuis trois mois, je trouve à tout ce que je mange un goût singulier ? Quelquefois dans une cuillerée de soupe, je sens quelque chose qui craque sous ma dent! — Depuis huit jours, j'ai dans la bouche comme un goût de pierre infernale !

— Et quel goût ça a-t-il, madame ?

— C'est une saveur nauséabonde, amère et brûlante ! J'ai l'estomac tout en feu ! Mon médecin dit bien que cela n'est pas naturel!... et moi, j'en soupçonne la cause. Vois-

tu, Louison et Thibaut sont fatigués de me servir... Ils ont amassé quelque chose et voudraient se retirer... Je comprends cela dans toutes leurs paroles. Ils ne seraient pas fâchés que je mourusse, et même s'ils pouvaient hâter ma mort!...

— Ah! madame ! vous me faites frémir, dit Mariane, en tressaillant. Thibaut que je croyais le plus honnête de tous les hommes!

— L'intérêt, ma bonne Mariane, l'intérêt fait commettre de biens vilaines actions. Mais, dis-moi, est-ce qu'il ne t'a jamais proposé d'entrer dans ses complots contre ma vie? N'a-t-il pas cherché à te corrompre ?

— Non jamais, madame. Il m'a bien dit quelquefois que sans doute un jour vous ne l'oublierez pas, et que vous songerez à l'établissement de sa fille !

— Vois-tu bien, Mariane, vois-tu bien?

Mais je compte sur ta fidélité. — Tu ne serais pas capable d'entrer dans leur ligue perfide !... et s'ils te faisaient quelque proposition criminelle, tu la repousserais avec indignation, ma bonne Mariane, et tu m'en instruirais.

— Oh ! tout de suite, madame. Vous êtes pour moi l'image de Dieu sur la terre.

— Mais, dis-moi, Mariane, il me semble que Pauline est très bien avec Louison, et qu'elle va souvent dans la cuisine !

— Oui, madame, Louison l'aime beaucoup ; et je vois souvent mademoiselle dans la cuisine ! Tantôt c'est un bouillon qu'elle va prendre, tantôt c'est une bouchée de pain, car elle mange très peu à dîner, cette jeunesse !

— Il n'y a pas de doute ; il n'y a pas de doute ! on trame quelque chose contre moi ! Ah ! Mariane, toi seule m'es attachée ! toi seule es digne de mes bienfaits.

Après cette conversation, madame Rougemont descendit brusquement dans la cuisine, visita les fourneaux, les casseroles, le garde-manger, et trouva partout une odeur étrange qu'elle ne pouvait qualifier, disait-elle.

Thibaut bourdonnait de mauvaise humeur ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Maintenant, dit madame Rougemont, maintenant que j'ai visité la cuisine, je vais jeter un coup-d'œil dans la laiterie !.. Je veux voir si les terrines sont entretenues proprement... Je trouve le matin sur la crême une espèce de croûte qui est bien *singulière*, et quand je n'ai pas soin de l'enlever, je suis certaine d'avoir des coliques... Mais pourquoi donc, Thibaut, ce fusil près de la porte !.. J'espère bien qu'il n'est pas chargé.

— Si, madame, répliqua douloureuse-

ment Thibaut, il est chargé à balles. On dit qu'il y a dans les environs un chien enragé...

— C'est différent, à la bonne heure, ajouta madame Rougemont; dans ce cas-là seulement, je vous permets de tirer des coups de fusil.

Alors madame Rougemont, suivie de Thibaut, sortit de la cuisine et traversa la cour, pour se rendre à la laiterie. — La grille de l'avenue était ouverte comme d'habitude.

— Fermez à l'avenir cette grille, Thibaut, dit madame Rougemont; les malfaiteurs n'auraient pas grand'peine à s'introduire dans ma maison! elle est si bien gardée!

Tandis que Thibaut poussait un battant de la grille, lourde et grinçante, un coup de fusil part à quelque distance. Madame Rougemont tressaille; mais quel est son effroi, quand elle voit un chien énorme, l'œil hagard, le poil hérissé, la langue

rouge et pendante, qui se précipite au milieu de la cour! Elle jette des cris affreux : Thibaut tourne la tête... Mais déjà l'animal s'est élancé furieux contre madame Rougemont... il la renverse, il couvre sa robe d'écume et de morsures.

— Au secours! Thibaut! bégaie madame Rougemont d'une voix éteinte!

Thibaut n'hésite pas, il fond sur l'horrible ennemi, l'étreint à bras le corps, et roule avec lui par terre, tandis que Louison et Jeannette, acourues sur le seuil de la cuisine, poussent des cris lamentables.

Toute la rage du chien se tourne alors contre Thibaut: madame Rougemont se relève et s'enfuit, presque morte de terreur, pendant que son pauvre et courageux domestique demeure aux prises avec ce formidable adversaire. La grosse face champenoise de Thibaut presse la gueule ba-

veuse du chien, qui le déchire et le crible de profondes morsures.

Cependant le brave domestique ne perdant pas la tête, tire de sa poche un couteau, et l'enfonce jusqu'au manche dans le cœur de l'animal qui tombe, s'agite convulsivement une seconde, et ne bouge plus.

Quand Thibaut se relève, il est tout souillé de fange, de sang et d'écume; sa figure est méconnaissable ! son nez pend en lambeaux !

Aussitôt la cour se remplit de paysans armés de fourches, de pioches et de bêches.

— Il est ici, crient-ils à la fois ! au chien enragé ! au chien enragé !

Thibaut se coucha presque immédiatement avec une fièvre ardente ! Comme le médecin pouvait tarder encore à venir, un maréchal-ferrant, qui se trouvait là par hasard, fit chauffer une pelle et l'appliqua

toute rouge sur les blessures de Thibaut qui poussait des rugissemens plaintifs!

Madame Rougemont en fut quitte pour la peur et pour une robe déchirée.

XIII

Pendant cette catastrophe, M. Robin, qui devait dîner ce jour-là chez madame Rougemont avec le pasteur et son inséparable, se promenait rêveusement par un magnifique soleil, dont les chauds rayons venaient mourir sur le dôme impénétrable du monstrueux parapluie vert.

Le fonctionnaire avait bien entendu par-

ler d'un chien enragé qui parcourait les environs, mais, armé de son parapluie-massue, il était parfaitement tranquille et se croyait invulnérable. D'ailleurs, ce jour là, par extraordinaire, il ne sentait pas naître la faim, son estomac était lourd, inerte, sa langue sèche et pâteuse; et, tremblant de ne pouvoir faire honneur à l'excellente cuisine de madame Rougemont, il avait résolu de marcher trois heures de suite, pour secouer l'indolence de ses organes digestifs et réveiller ce prodigieux appétit qui sommeillait pour la première fois.

— Grand Dieu! pensait M. Robin en avalant des pastilles de menthe, afin d'exciter un peu son estomac engourdi. Si j'étais assez malheureux pour ne pas avoir faim ce soir! Ah! je ne m'en consolerais jamais. J'ai l'intime pressentiment que le dîner d'aujourd'hui sera miraculeux! hier

Louison faisait de grands préparatifs dans sa cuisine... Je sentais un parfum de caramel et de vanille !... Ah ! quelle fatalité ! dire qu'aujourd'hui je n'ai pas faim !

Et le receveur, poussant de gros soupirs, marchait plus vîte et frappait fortement le sol avec sa pesante chaussure, pour se donner de l'exercice et du mouvement ; puis, de quart d'heure en quart d'heure, il prenait une pastille et murmurait avec une inflexion mélancolique :

— Allons, allons, ne perdons pas encore toute espérance! Quelquefois l'appétit vient en mangeant... Mais je crains bien aujourd'hui de faire diète.

Néanmoins de plus agréables pensées dissipèrent bientôt le nuage qui enveloppait son front; un sourire même effleura ses lèvres. Enfin, gravissant une petite colline verdoyante qui domine la plaine, il laisse planer un regard de satisfaction orgueilleuse

sur les moissons et les prairies fertiles qui l'environnent :

— Il faut avouer, se dit-il, en reployant son parapluie, qu'à la place de notre divin Sauveur j'aurais éprouvé la plus fièvreuse tentation qu'on puisse imaginer, sur le haut de cette fameuse montagne d'où l'on apercevait tous les royaumes de la terre ! En vérité je commence à croire que l'esprit malin aurait pu remporter sur moi la victoire!.. Car enfin du sommet de cette montagne en miniature je ne découvre qu'une très faible partie du territoire français, et je sens tout-à-coup des torrents de salive, soulevés par la convoitise, affluer impétueusement à mes lèvres ! Hé bien ! qui sait? peut-être un jour, monté sur le faîte de cette colline, à mon tour je pourrai dire : « Ces champs, ces prés, cette onde capricieuse, tout cela c'est à moi! une partie du moins! Car la vieille madame Rougemont, ma fu-

ture et respectable tante, est aujourd'hui propriétaire de quatre ou cinq cents hectares sur lesquels mon œil roule à présent; et je nourris la douce espérance qu'un jour ou l'autre je règnerai sur une portion de ces beaux domaines! Alors, décidément, je donne ma démission.

Tandis que M. Robin s'abandonnait à ces réflexions ambitieuses, le ciel s'était couvert de gros nuages floconeux, et la pluie commençait à tomber. Il se hâta de redescendre dans la plaine et dirigea sa marche rapide vers le presbytère, pour y chercher un refuge contre l'orage qui se préparait.

— Il me semble que l'appétit s'éveille! pensait le fonctionnaire en avalant sa dernière pastille de menthe. Cette pilule aromatique est souveraine pour exciter salutairement les parois stomachiques. Je com-

mence à croire que je pourrai dîner comme à l'ordinaire.

Soudain le galop d'un cheval se fait entendre. M. Robin, abrité sous la vaste coupole de son parapluie, interrompt sa marche un instant, et se range contre un arbre pour livrer passage au cavalier qu'il entend venir, mais qu'il n'aperçoit pas : le monstrueux parapluie s'interpose entre M. Robin et l'homme à cheval.

— Ah! ah! c'est lui! *teneo lupum auribus!* s'écrie une voix mordante qui fait tressaillir le fonctionnaire. Je vous cherchais, M. Robin!

Le nouveau vérificateur, qui n'était pas très guerroyant de son naturel, avait compris tout de suite les dispositions hostiles du gentilhomme. Il fit donc semblant de n'avoir rien entendu et se mit à courir de toutes ses forces à travers champs, comme

s'il eût voulu chercher un abri contre l'averse qui redoublait d'impétuosité.

— Tu ne m'échapperas pas, monstre ! vociféra le baron de Cornille en lançant tout-à-coup son cheval au galop. Arrête ou tu es mort!

M. Robin, glacé d'épouvante, précipite sa course au lieu de la ralentir ; et tandis que son ennemi cherche un passage à travers les buissons qui entourent le champ comme une muraille, le domaniste se réfugie et se cache dans un fourré très épais. Il ferme son parapluie, et retenant sa respiration, la main sur le cœur, l'oreille aux aguets, il attend pour continuer sa route, qne le terrible centaure ait disparu.

Mais, le baron, bouillant de haine et de vengeance, jure sa foi de gentilhomme que M. Robin ne se dérobera pas au châtiment. Il attache sa monture à un arbre, et le

voilà qui parcourt à grands pas les hautes herbes où le fonctionnaire s'est enfoui soudain comme par enchantement.

— Quoi ! disait le baron en grinçant des dents, je ne le trouverai pas, l'infâme. Ma vengeance est encore différée !

Et, semblable à Hercule lorsqu'il cherchait le voleur de son troupeau dans les bois et les cavernes du mont Aventin, le baron de Cornille passe et repasse plus de trente fois, frémissant de colère, près du hallier touffu où M. Robin est blotti. Enfin le pauvre vérificateur, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, commençait à se croire sauvé et respirait plus à l'aise en voyant l'implacable baron s'éloigner, quand par malheur un éternuement sonore, irrésistible, part du massif épais qui recèle M. Robin.

Le baron de Cornille se retourne aussitôt comme Alcide lorsqu'il entendit sortir

du fond d'un antre le mugissement plaintif de ses génisses ; et plus prompt que la foudre, le gentilhomme se précipite sur la charmille d'où le bruit accusateur est venu.

— Passez au large ! crie une voix étouffée, il y a quelqu'un là-dessous. Je suis le vérificateur de l'Enregistrement et des Domaines.

— Un mot, monsieur, un mot, dit le baron d'un air formidable. Je suis charmé de vous rencontrer. Je vous cherchais.

— Il m'est impossible de vous recevoir, monsieur le baron, car je crois, je commence à croire que j'ai l'honneur de m'adresser à M. le baron de Cornille, répond le fonctionnaire, toujours caché dans son nid de branches et de feuilles. Je vous assure, foi d'honnête homme, qu'il nous serait matériellement impossible de tenir deux au sein verdoyant de cette charmille ; je suis d'une corpulence un peu forte, et je me

trouve passablement gêné moi-même.... D'ailleurs, il est de mon devoir, monsieur le baron, de vous avertir que la pluie traverse déjà cette frêle tente de feuillage, et que j'ai l'épaule gauche trempée!..

— Voulez-vous bien sortir de là, monsieur! interrompit le fashionable d'un accent furieux. Vous me devez des explications.

— Moi! monsieur le baron, poursuivit le fonctionnaire dont les dents claquaient, je ne vous dois rien, absolument rien que des égards, de respectueux et nobles procédés.

— Sortirez-vous de là, monsieur! Faut-il que je vous en tire de force!

Et le baron fit siffler sa cravache.

— Mais il me semble, monsieur le baron, que je suis libre, parfaitement libre de séjourner pendant la tempête dans cette

broussaille hospitalière! Je ne foule point un sol qui vous appartient!

— Non, répliqua le gentilhomme d'une voix tonnante. Mais vous avez l'audace de me disputer un cœur dont je suis le maître! J'aime mademoiselle Pauline Ermann! J'en suis aimé! Tandis qu'elle vous déteste!...

— Oh! monsieur le baron, repartit le fonctionnaire blessé dans son amour-propre, vous avancez-là une assertion qui me paraît bien hasardée! Non seulement j'ai tout lieu de croire, de présumer que l'incomparable et charmante Pauline ne me déteste pas, mais encore je me flatte, non sans quelque motif plausible, que cette délicieuse jeune personne a des sentimens... qui sont les tendres antipodes de l'aversion! Je n'ose pas dire précisément qu'elle m'aime d'un amour frénétique, irréfléchi, sans bornes! Elle est d'un naturel trop chaste, trop réservé, trop modeste pour

s'abandonner follement aux transports d'une passion romanesque, mais elle m'aime! Oui, monsieur le baron, elle m'aime!

— Vous en avez menti! s'écria le gentilhomme impétueusement. Elle vous a en horreur! elle me l'a dit plus de cent fois!... et malheur à vous, si vous ne me jurez pas à l'instant même que vous renoncez pour jamais à la main de Pauline!..

— C'est un serment qu'il me serait impossible de faire, monsieur le baron. Si mes lèvres pouvaient le proférer, mon cœur leur donnerait sur-le-champ un démenti formel. Monsieur le baron, plutôt renoncer mille fois aux charmes de l'existence, qu'aux attraits de la céleste Pauline! Oui plutôt la mort! le trépas! les horreurs du tombeau!

— Eh bien alors, monsieur, vous allez mourir! J'ai sur moi une paire de pistolets, de la poudre et des balles! Il faut nous bat-

tre à mort! Allons, monsieur, allons, sortez de votre chenil, ou bien je vous en arrache!

Et le baron, les yeux pétillans de colère, écarta violemment les branches qui dérobaient à sa vue le domaniste terrifié.

— Monsieur le baron, dit-il avec une inflexion de voix suppliante, au nom du ciel! laissez-moi dans la paix de cet asile! ne brisez pas mon berceau de feuillage! Vous le voyez, je souffre d'un rhume bien cruel, et je ne pourrais, sans un péril extrême, exposer ma faible et débile nature aux intempéries de la saison!.. Attendez au moins que les torrents du ciel ne se déchaînent plus sur les campagnes!..

— Est-ce que vous croyez par hasard que je suis fait pour vous attendre! repartit M. de Cornille en frappant du pied et fouettant la broussaille avec sa cravache. La pluie me tombe sur les épaules, tandis que

vous m'ennuyez de votre insignifiant bavardage ! Allons, allons ! monsieur !

Et cette fois le baron, se jetant comme un furieux dans l'épaisseur des branches, saisit d'une main la jambe gauche de M. Robin, et la tire de toute sa force.

— Monsieur le baron, dit le fonctionnaire avec des larmes dans la voix, c'est une affreuse tyrannie ! Arrache-t-on Philomèle à son nid de mousse? Vous, monsieur le baron, qui savez par cœur les vers harmonieux du cygne de Montone, auriez-vous oublié l'épithète expressive dont il qualifie ce laboureur, qui avait impitoyablement déniché un essaim de jeunes rossignols encore sans plumes ! « *Quos durus arator implumes nido detraxit.* » Remarquez bien ce mot *durus :* il implique une foule de mauvaises qualités ! *Durus* « dur ! farouche ! méchant, cruel ! barbare ! impie ! sanguinaire ! » Voudriez-vous donc mériter une

épithète semblable, vous, gentilhomme! vous....

— C'en est trop! interrompit le baron, ne se possédant plus, misérable couard, vil roturier, accepte l'honneur que je veux bien te faire! Viens te battre, ou tu vas mourir de mes mains!

— Je ne sortirai pas de ce retranchement! balbutia le fonctionnaire qui, tout essoufflé et suant à grosses gouttes, se cramponnait aux branches pour résister à l'assaut terrible du gentilhomme qui le secouait par la jambe d'une rude manière.

Enfin, après une lutte assez longue, M. Robin, à demi paralysé de frayeur, lâcha tout-à-coup les branches qu'il étreignait, et fut arraché de sa retraite comme autrefois le géant Cacus du fond de sa caverne.

Le petit gentilhomme n'avait pourtant pas la prodigieuse vigueur d'Hercule, mais

il était souple, emporté, musculeux, et son adresse augmentait sa force.

M. Robin, couché sur le dos, se releva promptement, rouge de confusion, et voulut prendre la fuite; mais le baron de Cornille, plus leste à la course, le rattrapa d'un bond et l'arrêta par le collet.

— Je sais que la vieille madame Rougemont vous a promis la main de sa nièce, dit le baron de Cornille en tirant deux pistolets de sa poche. Pauline m'adore, Pauline n'est pas faite pour un cuistre! pour un plat roturier! Pauline sera la femme d'un gentilhomme, et ce gentilhomme c'est moi! Ainsi donc prenez cette arme, et battons-nous jusqu'à tant que l'un de nous deux morde la poussière!

M. Robin détourna brusquement la tête pour ne pas voir le pistolet dont la gueule était dirigée sur lui.

— Nous allons nous mettre à quinze pas

l'un de l'autre ! ajouta froidement le baron.

— Mais c'est un despotisme intolérable ! s'écria le vérificateur dont la physionomie changeante exprimait les plus cruelles angoisses. Je ne puis accepter l'offre bizarre que vous me faites, monsieur le baron ! Je ne me suis jamais battu ! je ne me bats point ! Depuis que je respire, foi de galant homme ! je n'ai jamais eu l'occasion ni l'envie de manier un de ces instrumens de mort que vous avez l'imprudence de tourner contre mon cœur.

— Eh bien ! dans ce cas là, monsieur, nous pouvons nous battre à bout pourtant, dit le baron avec un flegme qui pétrifia le vérificateur. Nous allons charger un seul pistolet, et nous tirerons à pile ou face pour savoir qui de nous deux tuera l'autre !

— Vous provoquez dans tous mes membres une sueur glaciale, monsieur le baron, bégaya le fonctionnaire qui frisson-

nait. Est-il possible qu'un jeune homme de si bonne famille, qui fréquente les meilleures sociétés, est-il possible, dis-je, qu'un jeune homme aussi distingué que vous l'êtes, parle de meurtre sans frémir, et brûle de plonger ses mains homicides dans les entrailles d'un homme qui l'estime, qui....

— Allons, trêve de phrases, monsieur Robin! Si vous n'avez pas le courage de vous battre, jurez-moi donc que vous ne remettrez plus les pieds chez l'abominable tante de Pauline, que vous écrirez tout-à-l'heure en ma présence à madame Rougemont qu'elle peut disposer de sa nièce...

— Moi! renoncer volontairement à l'adorable main de la jeune Pauline, interrompit le vérificateur d'un accent pathétique! Ah! monsieur le baron, vous exigez de moi une chose qui m'est physiquement impossible, impossible sous tous les rapports! J'affectionne la charmante Pauline! Ah! monsieur

le baron, c'est mon premier amour! Jusqu'à présent, non moins farouche que le superbe Hippolyte, j'osais révoquer en doute l'irrésistible puissance d'un sentiment que je n'avais pas encore éprouvé!.. Oui, je bravais follement les traits de Cupidon, et je défiais tout le sexe à la fois de me voler mon cœur!... Eh bien! maintenant je courbe la tête, monsieur le baron!

J'aime, que dis-je aimer! j'idolâtre, Junie!...

Ce vers du tendre Racine est l'écho fidèle de ma passion dévorante!... Oui, j'aime Pauline! Je veux une fois dans ma vie appuyer ma poitrine émue et palpitante sur le sein d'ivoire d'une femme aimée!.. Ah! monsieur le baron, ne m'enviez pas cet innocent bonheur! Que je ne descende pas dans la nuit du tombeau sans avoir goûté les délices de l'amour!.. Vous les avez goûtées bien souvent, ces ineffables délices,

vous, monsieur le baron, jeune et brillant Lovelace, si recherché partout!

— Eh bien! s'écria M. de Cornille en secouant avec fureur le collet gras du fonctionnaire, il faut nous battre! battons-nous!

— Moi! tremper mes mains dans le sang de mon semblable!...

— Je ne suis pas ton semblable, cuistre!...

— Nous sommes frères en Jésus-Christ, monsieur le baron, pétris tous deux de la même argile!... Et je n'aurai jamais la barbarie de tourner une arme aussi meurtrière qu'un pistolet, contre mon frère en Jésus-Christ. Le duel est formellement défendu par l'Évangile, par les commandemens de Dieu, par les lois de notre sainte Église!...

— Lâche! infâme cuistre! vociféra le baron de Cornille, puisque tu ne veux pas te battre, je te souffleterai, je te cracherai au visage, partout, *coràm populo!* Pour la

dernière fois, veux-tu accepter mon cartel?...

— Ce n'est pas la mort que je redoute! répondit le fonctionnaire d'un ton presque majestueux. Mais que dirais-je au grand Juge, si je paraissais tout-à-coup devant son tribunal avec un péché mortel sur la conscience! Ah! monsieur le baron, voudriez-vous damner éternellement un homme, un chrétien, pour une bagatelle! pour un enfantillage!... quand il n'y a pas seulement de quoi fouetter un chat, comme dit l'adage populaire!

— Non, mais il y a de quoi te fustiger d'importance, manant, cuistre! interrompit le baron de Cornille en appliquant une paire de soufflets épouvantable sur la face écarlate de M. Robin. Ah! tu ne veux pas te battre! Eh bien! attends! attends! attends!

Et le violent baron fit sonner sa cravache

sur le dos et les épaules du fonctionnaire, qui, pour éviter cet orage de coups, développa brusquement son gigantesque parapluie; et retranché derrière ce vaste bouclier qui le couvrait des pieds à la tête, il s'accroupit afin d'offrir moins de surface aux atteintes de la cravache qui sifflait vainement sur l'impénétrable carapace.

M. Robin, ramassé en boule comme un porc-épic, s'environnait de son large parapluie, dont la pointe en fer menaçait les yeux du gentilhomme. Enfin celui-ci, las de frapper inutilement sur la toile retentissante, après avoir brisé sa cravache, s'éloigna du champ de bataille en chargeant son lâche adversaire d'imprécations et d'anathèmes.

Puis, remontant à cheval, il partit au grand galop, car la pluie redoublait de violence.

XIV

Depuis trois jours, le pauvre Thibaut, victime de son courage et de son dévoûment, était couché sur un lit de tortures, et souffrait avec une incroyable résignation.

Le médecin, ne jugeant pas la cautérisation des plaies suffisante, avait pratiqué de profondes incisions dans les chairs vives

et déchiquetées par les dents furieuses du chien.

La figure du malheureux domestique n'était plus qu'un masque hideux; et malgré les tourmens atroces qu'il avait subis avec tant de fermeté, il n'était pas sauvé encore : le médecin avait déclaré que l'hydrophobie pouvait se déclarer d'un moment à l'autre.

En proie à d'horribles souffrances, Thibaut ne faisait pas entendre la moindre plainte : Le nom de sa chère maîtresse s'échappait continuellement de ses lèvres; il demandait à la voir encore une fois avant de mourir, mais sa prière n'était pas exaucée.

Madame Rougemont, qui frissonnait toujours à l'idée du péril affreux auquel elle avait échappé comme par miracle, n'aurait pas voulu, pour tout au monde, mettre le pied dans la chambre de son vieux do-

mestique. Elle ne rêvait plus que chiens enragés.

Un jour Louison vint tout en larmes dans la chambre de sa maîtresse.

— Oh! madame, dit-elle en sanglotant, que je suis malheureuse! Il va mourir! mon pauvre mari!

— Eh bien! quoi! qu'est-ce donc? Est-ce que la rage commence?...

Et, se levant brusquement de son fauteuil, madame Rougemont mit un large intervalle entre elle et sa cuisinière.

— Ne m'approchez pas, Louison, ne m'approchez pas! s'écria-t-elle! on ne sait pas ce qui peut arriver!... Vous avez quelque chose d'étrange dans les yeux, dans la physionomie!... Vous sortez de la chambre de Thibaut, n'est-ce pas?

— Oui, madame, ah! c'est à fendre le cœur!... Dans son désespoir il s'est jeté à mon cou...

— Malheureuse! interrompit madame Rougemont, avec un accent de terreur, et vous osez venir près de moi!... Sortez, sortez vite!...

— Mais, madame...

— Je vous le disais bien que cela finirait ainsi! continua madame Rougemont, hors d'elle-même. Vous ne bougiez pas de sa chambre!... mais enfin, dites, où vous a-t-il mordu?

— Lui, madame! ah! je vous assure qu'il ne pense guère à mordre!... répondit douloureusement Louison. Il dit qu'il va mourir!... Il souffre d'une manière atroce!... Oh! madame, je vous en conjure, venez le voir avant qu'il meure!... pour lui donner un peu de courage!... Il vous supplie de venir un instant!...

— Moi! moi! entrer dans la chambre d'un hydrophobe! répliqua madame Rougemont avec énergie; moi, commettre une

pareille imprudence! pour qu'il se précipite sur moi! pour me faire mordre!

— Oh! madame! il ne mord pas!... Il est d'une douceur... absolument comme un agneau!... Mais il vous aime tant!... Ah! rien que de vous voir une seconde, il souffrirait moins! il serait soulagé!

— Je n'irai pas! je n'irai pas! Dieu m'en garde! Je ne suis pas assez folle! D'ailleurs, ma visite ne lui serait d'aucune utilité: je ne suis pas médecin! Tout ce que je souhaite, c'est qu'il meure le plus tôt possible... Il souffre le martyre, et compromet à chaque instant mon existence. Si le docteur m'en avait cru dès le premier jour, avec une bonne dose d'opium, on lui aurait épargné bien des tourmens, à votre pauvre mari!

Louison fondait en larmes.

— Entendez-vous, Louison, je ne veux plus que vous mettiez le pied dans la chambre de Thibaut, et je vous défends

expressément d'y laisser entrer Jannette. Les symptômes de la rage peuvent se manifester tout-à-coup, et le malheureux se jeterait sur votre fille ou sur vous. C'est le jardinier qui restera près de votre mari : du moins Bertrand est un homme, un homme vigoureux, qui pourrait au besoin retenir le malade et l'empêcher de faire des malheurs.

Louison retourna tristement à sa cuisine, et n'osa plus pénétrer dans la chambre du pauvre malade.

Bientôt, M. le curé vint, accompagné de son inséparable; et le pasteur, qui ne demandait pas mieux que d'essayer la vertu de ses drogues et son talent médical lorsque l'occasion s'en présentait, se hâta d'aller rendre visite à son cher Thibaut, qui pleura de joie et de reconnaissance à la vue du saint homme.

Quand le pasteur rentra dans le salon, il

secouait la tête en marmottant d'une manière qui ne présageait rien de bon.

— C'est un homme flambé! dit-il; la gorge s'embarrasse, la voix devient rauque, les yeux flambent comme deux tisons! Ma foi! vous avez très-bien fait d'empêcher sa femme et sa petite fille d'aller auprès de lui : Il va mordre d'un instant à l'autre.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria madame Rougemont, que je suis malheureuse! avoir un enragé dans ma maison!... Ah! monsieur le curé, que faire? que faire?

— On pourrait bien, comme nous disions l'autre jour, poursuivit le curé d'un ton calme, on pourrait bien lui administrer quatre ou cinq grains d'émétique, ou du laudanum à discrétion; c'est un excellent remède qui ne peut faire de mal dans aucun cas; le pis est d'en mourir. L'émétique détermine une crise violente et spasmodique, qui emporte ou guérit le patient; et quant

au laudanum, c'est un somnifère qui ne manque jamais son effet, c'est la panacée universelle : par malheur, on n'en fait point une assez grande consommation dans la médecine, et l'on a bien tort, car il n'offre aucune espèce d'inconvénient ; ce merveilleux narcotique soulage toujours le malade. Seulement le sommeil est plus ou moins long; il peut durer huit heures, vingt-quatre heures, quarante-huit heures, mais jamais plus de quatre jours : après quatre jours on ne se réveille plus.

— Et justement c'est aujourd'hui le quatrième jour, dit madame Rougemont avec un accent de regret. Ah! monsieur le curé, pourquoi ne vous ai-je pas consulté immédiatement, au lieu d'appeler cet ignorant de médecin qui ne veut pas entendre parler d'opium. Il dit que ce serait un assassinat.

— L'imbécile! repartit le curé en haussant les épaules; ne croit-il pas que c'est

avec de la bourrache et du chien-dent qu'on peut guérir un hydrophobe! Eh! parbleu! j'en ai traité bien souvent, moi, des enragés, des gaillards qui avaient la bouche toute pleine d'écume, et qui auraient mordu le père Éternel, s'il était venu dans leur chambre! Eh bien! c'est à force d'émétique et de laudanum que j'ai coupé le mal dans sa racine.

— Vous les avez sauvés? demanda vivement madame Rougemont.

— Je le crois, madame, car ils sont morts sans blasphémer, sans jurer, comme de véritables moutons enfin, et j'ai pu les administrer le mieux du monde. Je crois vous avoir aussi parlé, madame, d'un certain remède qu'on emploie dans plusieurs pays, pour le traitement des hydrophobes; mais il est un peu brusque, et l'on n'en doit user qu'avec beaucoup de ménagemens et dans le cas d'absolue nécessité...

— Et quel est ce remède, monsieur le curé?

— Oh! madame, il est fort simple : On étouffe l'individu, mâle ou femelle, entre deux matelas. Mais franchement, ce moyen expéditif n'est guère dans nos mœurs. Mieux vaut procéder par l'émétique ou l'opium; on arrive au même résultat d'une façon plus honnête, plus douce et plus chrétienne.

Après le départ de M. le curé et de sa compagne, madame Rougemont demeura plongée dans une préoccupation profonde.

Vers le soir elle reçut la visite de M. Robin qui venait, selon sa coutume, présenter le tribut de ses hommages à *la vertueuse* madame Rougemont, et gémir sur le malheur du *noble et valeureux* Thibaut.

— Ah! madame! l'infortuné serviteur! disait le fonctionnaire en soupirant, il portera toute sa vie les marques de son cou-

rage! On prétend que sa figure n'est plus *qu'un horrible mélange d'os et de chairs meurtris...*

— Il n'en reviendra pas, interrompit madame Rougemont, et c'est bien certainement ce qui peut arriver de plus heureux pour lui comme pour moi! Son visage n'est maintenant qu'une plaie, et les plaies me font horreur.

— Oh! madame, on travaille si bien aujourd'hui! Ce modèle des serviteurs n'a plus de nez; mais c'est la moindre des choses! Il pourra s'en faire établir un autre en carton fort solide, à moins qu'il ne le préfère en argent; il aura même l'agrément de choisir un nez grec ou romain, si bon lui semble, et de commander à son goût la forme et la dimension de cet organe indispensable.. Mais quel bruit! quel fracas! de plaintives clameurs ont frappé mon oreille!

— En effet! j'entends des cris! ajouta

vivement madame Rougemont qui fit un soubresaut. Ils partent de sa chambre!.. Ah! mon Dieu! mon Dieu! que cet homme-là me cause de tourment!

On entendit courir précipitament au-dessus du plafond et dans les corridors.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Rougemont en changeant de couleur, on vient!.. Fermez le verrou, monsieur Robin, fermez le verrou!.. Ce misérable homme s'est peut-être échappé de sa chambre!.. Il va nous mordre!..

Et déjà M. Robin, non moins épouvanté que madame Rougemont, avait fermé la porte à double tour et mettait les verroux.

— Madame! madame! s'écrie à travers la porte une petite voix étouffée de sanglots, je vous en supplie! venez voir papa!.. Il dit qu'il va se jeter par la fenêtre!.. il pleure! il mord ses draps!

— Il mord ses draps! interrompit ma-

dame Rougemont dont les dents s'entrechoquaient. Ah! c'est la rage!... c'est la rage! Nous sommes perdus, s'il parvient à s'échapper! Jeannette! Jeannette! allez chercher du monde, des paysans pour venir à l'aide du jardinier!...

— Ce pauvre homme! dit M. Robin en faisant tout son possible pour sangloter. Il est perdu, perdu sans ressource! Un si fidèle, si généreux, si intrépide serviteur! Un père de famille! mourir dans les atroces convulsions de la rage!

— Écoutez, monsieur Robin! écoutez! dit madame Rougemont d'une voix sourde et tremblante, c'est un homme perdu, qui n'a plus que sept ou huit heures à vivre!.. Il souffre comme un damné, et certainement on lui rendrait un bien grand service d'abréger ses tortures!...

— Je partage essentiellement votre opinion à cet égard, madame, répondit le vé-

rificateur dont l'effroi commençait à se calmer un peu; mais vous n'ignorez pas, madame, que la médecine avoue son impuissance devant cette mystérieuse et terrible affection qu'on appelle vulgairement la rage, mais que les gens de l'art désignent plus logiquement, sous la dénomination d'*hydrophobie*, mot dérivé du grec et qui signifie *haine, aversion profonde, horreur de l'eau.*

— C'est justement cela, M. Robin. Depuis plus de vingt-quatre heures, Thibaut ne veut rien boire que de la limonade!.. Écoutez, il n'y a plus qu'un remède, un dernier remède...

— Il faut l'employer, madame.

— Le médecin ne demande pas mieux que de prolonger le plus possible la vie de mon domestique pour étudier cette affreuse maladie, et chercher des moyens de guérison qui n'existent pas. Il faut en finir! Décidément! je ne veux pas avoir une heure de plus dans

ma maison un homme atteint de la rage, un homme qui dans son délire peut se jeter sur moi et me faire une blessure mortelle!

— Je ne puis qu'approuver cette louable répugnance, madame; mais ne craignez-vous pas que le transport de l'infortuné à l'hôpital d'Évreux ne soit bien difficile, ne soit hérissé d'une foule d'obstacles presque insurmontables?

— Vous ne me comprenez pas, monsieur Robin, vous ne me comprenez pas, dit madame Rougemont d'un ton bref. Quand mes domestiques sont malades, je n'ai pas l'habitude de les mettre à l'hôpital. Dieu merci! je suis plus humaine, j'entends mieux la charité, et je ne veux pas qu'on dise, monsieur Robin, que j'envoie mes gens à l'hospice pour me débarrasser d'eux. Jusqu'à présent, c'est chez moi qu'ils ont fait toutes leurs maladies, et j'en userai toujours de la sorte avec eux...

— J'admire une si touchante délicatesse, madame! interrompit le fonctionnaire avec emphase. Heureux! quatre fois heureux les domestiques, s'ils pouvaient tous avoir un maître tel que vous!

— Mais comme il est effrayant de coucher sous le même toît qu'un hydrophobe, continua madame Rougemont en baissant la voix, et que d'ailleurs la rage est un mal incurable, je suis déterminée à faire usage d'un expédient, que M. le curé m'indiquait ce matin... Je compte posititivement sur vous, mon cher monsieur Robin, pour diriger l'affaire et prêter main-forte à mon jardinier Bertrand.

— Serait-ce, madame, pour appliquer des ventouses à l'infortuné Thibaut?.. balbutia le fonctionnaire en pâlissant. Certes! oh! certes! je brûle de vous être agréable... sans doute, je brûle de vous servir aveu-

glément, en esclave!... Mais... comment appliquer des ventouses à un homme?...

— Eh! qui vous parle de ventouses, monsieur Robin! dit madame Rougemont avec impatience. Il s'agit de bien autre chose...

— Mais enfin m'est-il permis de vous demander, madame, reprit M. Robin d'une voix respectueuse et mal assurée, à quel office vous destinez mon bras?

— Vous allez le savoir tout-à-l'heure! dit madame Rougemont en frissonnant, venez, venez, monsieur Robin!..

Elle ouvrit brusquement la porte, et se penchant à l'oreille du fonctionnaire, pétrifié de surprise, elle lui dit :

— Montez à la chambre de Thibaut. Vous l'étoufferez entre deux matelas.

M. Robin se laissa tomber dans une bergère, en poussant un cri.

XV

Fort heureusement pour le pauvre domestique, M. Robin n'approuva point l'expédient de madame Rougemont, et tandis qu'il s'efforçait de lui représenter les suites incalculables d'un pareil remède, un coup de sonnette retentit à la grille : c'était le médecin qui venait visiter son malade.

Malgré l'agitation fébrile et douloureuse

de Thibaut, le médecin déclara qu'il n'apercevait aucun symptôme inquiétant, et que selon toute apparence le malheureux domestique en serait quitte pour la perte de son nez et deux épouvantables cicatrices qui le défiguraient entièrement.

En effet, douze ou quinze jours s'écoulèrent, et Thibaut, quoique très faible encore, put sortir de sa chambre et reprendre son service; mais il était si affreux à voir avec son visage labouré d'entailles et de brûlures, et ses deux fosses nasales découvertes, que madame Rougemont avait presque une attaque de nerfs chaque fois que ses yeux tombaient sur lui. Elle ne se rappelait déjà plus que Thibaut l'avait sauvée d'une mort certaine, et ces hideuses blessures, où le courage du fidèle et généreux serviteur était si profondément gravé, faisaient horreur à cette femme égoïste, qui

ne cherchait pas même à dissimuler son ingratitude.

Tous les jours madame Rougemont répétait à Thibaut qu'on ne pouvait plus le regarder sans avoir des soulèvemens de cœur, qu'il était effroyable et qu'elle n'osait plus inviter personne à dîner. Le pauvre Thibaut souffrait toutes ces injustes et cruelles invectives, sans laisser échapper le moindre murmure; quelquefois pourtant, lorsqu'il se voyait malgré lui dans une glace, il poussait un gémissement sourd, et deux grosses larmes sillonnaient ses joues couturées. Un jour il partit secrètement pour Évreux, et revint à cinq heures du soir servir le dîner de sa maîtresse qui fut bien surprise de lui voir un nez au milieu du visage.

Ce nez en carton peint et d'une grosseur prodigieuse changeait complètement la physionomie du vieux domestique, qui ne se

ressemblait plus le moins du monde. On aurait juré au premier coup-d'œil que Thibaut avait mis ce nez postiche pour se déguiser; justement c'était l'époque du carnaval.

M. le curé, son inséparable, et M. Robin, dînaient ce jour-là chez madame Rougemont.

— Eh bien! mon garçon, comment va la santé? demanda le pasteur qui n'avait pas encore vu Thibaut depuis sa métamorphose. Et ce nez commence-t-il à revenir un peu?

— Il est tout revenu, vous êtes bien bon, monsieur le curé, bourdonna joyeusement le domestique. Ça n'y paraît plus.

— Ah! mon Dieu! quel nez! s'écria le pasteur, en bondissant d'étonnement sur sa chaise.

— Quel nez! répéta gravement madame de Charbois.

— Ce nez est prodigieux ! dit M. Robin, frappé de stupeur.

— Il m'a coûté six francs, marmotta Thibaut, en allongeant ses deux lèvres en forme de groin, et lançant un regard plein de tristesse et de reproche au curé qui poussait de longs éclats de rire et se tenait les côtes.

— Allons, allons, Thibaut, dit sèchement madame Rougemont, occupez-vous de servir, et laissez-là votre nez !

— Faut donc que je l'ôte? bourdonna Thibaut avec un soupir.

— Non, non, gardez-vous-en bien, Thibaut ! reprit vivement madame Rougemont. Vous êtes beaucoup mieux comme cela. Au moins on peut vous regarder en face maintenant.

—Et sans aucune espèce de répugnance, ajouta le vérificateur d'un ton patelin. J'ose même dire que la forme de ce nez

me semble merveilleusement choisie. Elle atteste votre excellent goût, mon cher Thibaut! Seulement cet organe est peut-être un peu trop développé, relativement à vos proportions faciales, qui sont pures, correctes, bien ordonnées. J'aurais voulu, mon cher Thibaut, que le profil de ce nez fût plus aquilin, c'est à dire plus semblable au bec majestueux du roi des oiseaux, mais...

— Chacun a son goût! interrompit caverneusement Thibaut, dont les yeux ronds flamboyaient de colère.

— C'est bien répondu, mon garçon, dit affectueusement le pasteur qui, pour tout au monde, n'aurait pas voulu se brouiller avec Thibaut. Franchement, vous avez là un nez magnifique, admirablement confectionné; c'est à croire qu'il est naturel! Et pour mon compte, si je ne savais pas qu'il est en carton, je serais à cent lieues

de soupçonner le moindre escamotage.

— Il faut avouer, continua M. Robin, en avalant son potage avec une affreuse gloutonnerie, il faut avouer qu'on travaille à présent d'une façon miraculeuse et qui tient presque du sortilége. Heureux, trois fois heureux, de vivre dans un siècle, où l'homme, nouveau Prométhée, marchera bientôt l'égal des Dieux!

— Il n'y a qu'un Dieu, M. Robin! dit madame Rougemont, d'un ton sévère.

— Pardon, madame, pardon, balbutia le fonctionnaire un peu confus, c'est une licence poétique. Parlant de Prométhée, j'ai cru pouvoir continuer la métaphore et mettre *Dieux* au pluriel. Je vous prie de vouloir bien m'excuser, madame; je n'avais pas de mauvaise intention.

— J'aime à le croire, M. Robin.

Et la conversation demeura quelque

temps interrompue. Il se fit un grand silence, au milieu duquel on entendait seulement par intervalles le grincement des fourchettes sur la porcelaine, et le claquement des mâchoires infatigables et sonores de M. Robin et du pasteur.

— Quel nez! mon Dieu! quel nez! s'écriait le saint homme en joignant les mains, chaque fois que Thibaut sortait de la salle à manger, pour aller chercher les plats à la cuisine. Est-il possible d'avoir un nez pareil!

— Au fait! il est prodigieux! ajoutait le vérificateur, avec un flegme imperturbable.

Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels il n'arriva rien de bien remarquable dans la maison de madame Rougemont. Seulement, plus soupçonneuse et plus défiante que jamais, elle s'imaginait que ses domestiques attendaient sa mort

avec impatience, et qu'ils étaient peut-être même d'intelligence avec Pauline.

— Priez Dieu que je vive long-temps, ma nièce ! disait continuellement madame Rougemont. C'est là ce qui peut vous arriver de plus heureux ! Mais rappelez-vous bien le proverbe : « *Celui qui compte sur les souliers d'un mort, court grand risque d'aller pieds nus.* » Je ne vous dis que ça.

Le baron de Cornille, que les obstacles rendaient sérieusement amoureux, fit tout son possible pour correspondre avec Pauline ; mais la vieille dame, pareille au dragon de la fable, avait les yeux toujours ouverts ; et le dimanche à la sortie de l'église, Pauline, en passant près du gentilhomme, tremblait de tout son corps et n'osait plus hasarder un regard. Enfin le baron, voyant qu'il ne parviendrait jamais à fléchir le ressentiment de l'implacable tante, résolut d'enlever la nièce et de s'enfuir

avec elle en pays étranger. Par malheur il voulut mettre dans ses intérêts le fils du jardinier de madame Rougemont : ce jeune rustre conta le projet à son père qui n'eut rien de plus pressé que d'en instruire la maîtresse du logis.

Madame Rougemont entra dans une violente colère, et Pauline eut beau protester de son innocence, et dire que bien loin d'avoir encouragé une si folle entreprise elle venait seulement de l'apprendre, sa tante l'accabla de reproches amers et de cruelles invectives :

— Je vous l'ai toujours dit, ma nièce!.. vous n'êtes pas franche !... et je vois maintenant qu'à l'hypocrisie vous joignez l'ingratitude !.. Les hypocrites et les ingrats, mademoiselle, sont capables de tout !... Vous désirez ma mort !.. Vous désirez ma mort !..

— O ciel ! ma tante !.. s'écriait Pauline,

en joignant les mains, avec de profonds sanglots.

— Allons! pas de larmes! pas de simagrées, Pauline!.. Je ne suis point la dupe, moi, de toute cette feinte sensiblerie !.., Entendez-vous, Pauline, pour me prouver que vous n'êtes pas de connivence avec ce petit misérable, qui ne se ferait aucun scrupule d'attenter à mes jours, il faut m'obéir !.. Vous n'avez qu'une seule manière de vous disculper à mes yeux. et de regagner ma tendresse et mon estime que vous avez perdues !.. J'exige qu'avant trois semaines vous épousiez M. Robin.

— Oh! ma tante !.. je vous en conjure !.. ne m'ordonnez pas une chose impossible !.. ne me forcez pas à la désobéissance !... M. Robin sans doute est un galant homme !... Mais...

— Eh bien! mais?... Qu'est-ce à dire, mademoiselle?

— Je ne l'aime pas, ma tante !... répliqua résolument Pauline ; et jamais, non jamais, je ne serai la femme d'un homme que je ne puis aimer !

—Eh bien! vous mourrez fille, ma nièce! dit madame Rougemont en hochant la tête d'un air menaçant. Et, je vous en prie, ne comptez pas sur ma succession, n'y comptez pas!

Madame Rougemont resta deux ou trois jours sans adresser la parole à Pauline, dont elle surveillait tous les pas, tous les mouvemens.

Enfin le baron de Cornille, las d'attendre et d'espérer, ne vit rien de mieux à faire pour le moment que d'abandonner son triste et vieux manoir, et de revoler aux voluptés parisiennes qui, dans l'intervalle d'un mois, dévorèrent toutes ses économies et maltraitèrent encore plus son estomac que sa bourse.

Cependant la santé de madame Rougemont devenait de jour en jour plus chancelante, plus inégale, et son état commençait à paraître alarmant. Elle était plongée dans une morne tristesse, et n'interrompait de temps à autre sa rêverie sombre et silencieuse que pour lancer des paroles amères à Pauline et lui dire en secouant la tête :

— Ma nièce, ma nièce ! je vous conseille de ne pas souhaiter ma mort !..

Quant au pauvre Thibaut, il essuyait à chaque repas de rudes et cruelles admonitions qui lui déchiraient le cœur. Il comprenait enfin que sa maîtresse l'avait pris en aversion, et qu'elle le soupçonnait d'empoisonner les plats et les carafes.

Un jour madame Rougemont se mit à table avec une grande pesanteur de tête et de sourds tiraillemens d'estomac; elle dînait seule avec sa nièce.

— Thibaut ! dit sévèrement madame Rougemont en attachant sur lui un œil plein d'amertume et de méfiance, par quel hasard l'eau de cette carafe est-elle si jaune? C'est extraordinaire.

— Madame, c'est comme ça depuis hier, répondit le vieux domestique; l'eau de la pompe est trouble; je ne sais pas d'où ça vient.

— Vous ne savez pas ! vous ne savez pas! reprit-elle avec une intonation étrange, et moi je le sais !... Otez cette carafe, Thibaut!... Otez cette carafe... Je boirai aujourd'hui de la bière, comme ma nièce.

— Mais c'est mauvais pour votre santé, madame, bourdonna Thibaut d'une voix émue, c'est trop lourd ! Le médecin, il ne sera pas content.

— Allons, allons, mêlez-vous de ce qui vous regarde, Thibaut, et pas de réflexion. Je vous en prie, occupez-vous un peu

moins de ma santé, et beaucoup plus de votre service... Je m'en porterai mieux!

Thibaut ne fit aucune réponse et laissa échapper un gros soupir.

Madame Rougemont servit le potage.

— Quelle exécrable soupe! s'écria-t-elle, à la deuxième cuillerée.

— C'est du *vermichel*, dit sourdement Thibaut. Madame l'aimait autrefois.

— Il y a dans ce vermicelle quelque chose de singulier, Thibaut!.. Ce goût fade n'est pas naturel!..

— C'est que madame trouve toujours la soupe trop salée, murmura Thibaut, et Louison n'ose presque plus y mettre de sel. Il faut que madame en remette un peu.

— Oui, oui, je vous vois venir, répliqua sèchement madame Rougemont, en repoussant avec horreur une salière que Thibaut lui présentait. Mais je ne veux pas

plus de votre sel que de votre potage !... Voilà trop long-temps que cela dure!.. Il faut en finir! il faut en finir!

Puis, se levant de table avec précipitation, elle sortit de la salle à manger, et remonta dans sa chambre où elle s'enferma.

Thibaut, désolé, retourna dans sa cuisine en bourdonnant, et gronda Louison pour n'avoir pas mis de sel dans la soupe.

Madame Rougemont ne dormit pas de la nuit; elle roula dans sa tête une foule de projets bizarres, et sa résolution ne fut prise qu'au point du jour.

A trois heures elle sonne Mariane, se lève promptement, et fait appeler Thibaut et Louison. Ils arrivent dans la chambre de leur maîtresse, indécis et tremblans.

— Thibaut, dit madame Rougemont, d'un ton glacial, voilà déjà bien long-temps que vous désirez prendre votre retraite.

Maintenant vous avez de quoi vivre à l'aise avec votre femme et votre fille. Je vous déclare que je n'ai plus besoin de vos services, et que dès aujourd'hui je vous prie de quitter ma maison.

Thibaut, frappé comme d'un coup de tonnerre, regarde fixement madame Rougemont, sans paraître la comprendre. Louison devient pâle comme la mort et se met à sangloter.

— Thibaut, reprend madame Rougemont, vous allez faire immédiatement vos préparatifs, et me rendre vos comptes. Outre vos gages et ceux de votre femme, je vous donnerai douze louis pour vous dédommager d'un aussi brusque départ; mais entendez-vous, Thibaut, je veux qu'avant l'heure de mon dîner, vous soyez hors de ma maison, vous et les vôtres.

— Vous nous chassez, madame!.. murmura le vieux domestique d'une voix pres-

que inintelligible; est-ce que j'ai bien entendu?...

— Très bien! mon ami, très bien. Seulement je ne vous chasse pas, je vous congédie.

— Quoi, madame, après trente ans de service! répliqua douloureusement Thibaut.

— C'est justement pour cela Thibaut!.. nous sommes depuis long-temps fatigués les uns des autres!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Louison fondant en larmes, qu'est-ce que nous avons fait pour être mis à la porte?

— C'est bien! c'est bien! interrompit madame Rougemont avec un geste impérieux, vous le savez tout comme moi!... Ainsi, pas de questions!.. faites vos malles, et dépêchez-vous.

— Oh! madame! bégaya Thibaut d'une voix étouffée, quoi! c'est bien vrai ce que

vous nous dites-là !.. Vous nous renvoyez !.. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !.. Après trente ans de service !..Moi qui croyais ne sortir de la maison que les pieds devant !..

— Oui ! oui ! je sais très bien que vous croyiez m'être indispensables !.. Mais je me passerai de vous !.. Je ne veux plus avoir autour de moi et nourrir des gens qui attendent ma mort, qui trouvent que je vis trop long-temps, et qui font tout leur possible pour abréger mon existence ! Depuis trois ou quatre mois je dépéris de jour en jour... mon estomac se délabre, et quand vous serez hors de ma maison, je me porterai beaucoup mieux, j'en ai la certitude !.. Au moins, je ne sentirai plus dans mon potage des matières croquantes !..

— C'est donc vrai, ça, madame, que vous croyez qu'on cherche à vous empoisonner ! reprit Thibaut à demi suffoqué par les larmes. S'il y avait du poison dans les

plats, mam'zelle Pauline qui dîne avec vous, est-ce qu'elle n'aurait pas aussi des coliques de temps en temps!.. Elle se porte comme un charme!

— Ma nièce a probablement des contre-poisons! dit la vieille tante avec un branlement de tête significatif. D'ailleurs depuis long-temps j'ai pu remarquer qu'elle ne mange point de certains plats, qu'elle en refuse toujours malgré mes instances, et ces fois-là j'étais bien sûre d'être malade le soir... Louison, Louison, vous étiez d'intelligence avec ma nièce.

— Moi, madame!.. s'écria Louison d'une voix entrecoupée de sanglots, — d'intelligence avec mam'zelle Pauline!.. Mais pourquoi faire, bon Dieu?.. C'est vrai! j'ai toujours eu du penchant pour cette jeune personne! Elle est si douce!..

— Oui! oui! si douce!.. interrompit madame Rougemont; — douce comme

vous !... Mais cette douceur-là ressemble bien à de l'hypocrisie !.. Allons, allons ! sortez de ma chambre!..Le temps se passe!.. et je veux, Thibaut, qu'avant cinq heures il n'y ait plus rien à vous chez moi !.. Allez !..

Madame Rougemont ouvrit la porte de sa chambre et fit signe à Thibaut de sortir.

Le vieux domestique, ne perdant pas encore toute espérance, courut sur-le-champ au presbytère, et raconta son malheur à M. le curé qui se laissa bien vite attendrir par les supplications douloureuses du pauvre Thibaut. Le pasteur lui promit d'employer toute son influence et tout son crédit, pour fléchir madame Rougemont et tempérer la rigueur de l'injuste et cruelle sentence; mais pour la première fois les prières du saint homme n'eurent pas la moindre efficacité, et même sa charitable médiation fut assez mal accueillie.Il s'en retourna sans avoir rien obtenu de madame Rougemont.

Dans la cour on voyait un bien triste spectacle! Les marches de la cuisine étaient pleines de paquets et de vieilles malles, que Thibaut venait prendre à mesure et chargeait sur une petite charrette attelée d'un âne.

Et Louison embrassait douloureusement sa fille; elles confondaient toutes deux leurs soupirs et leurs torrens de pleurs.

Aussitôt la voix aigre et maussade de madame Rougemont les fit tressaillir :

— Eh bien! Thibaut! vous n'en finirez donc pas!... Il est bientôt cinq heures!... Allons donnez-moi vos clefs !

— Madame! oh! madame! je vous en supplie, s'écria tout à coup la petite Jeannette en tombant à genoux, et baisant les pieds de madame Rougemont qui demeurait impassible, ayez pitié de mon pauvre papa!... Je prierai le bon Dieu pour vous, tous les matins et tous les soirs!... Je vous en supplie,

madame, je vous en supplie, ne nous chassez pas!

Thibaut et Louison venaient de se précipiter aux genoux de leur maîtresse.

— Pas de simagrées, pas de simagrées! dit madame Rougemont avec amertume. Je suis inflexible! Je ne veux plus entendre parler de vous!

— Ah! madame! je vous en conjure, disait Louison, gardez au moins mon pauvre mari!... Je le connais, il mourra de chagrin!

— L'important, c'est que je ne meure pas, moi! répliqua sèchement madame Rougemont. Allez! allez! allez! je crains d'attraper du froid dans cette cour! Dépêchez-vous de partir!

— Après trente ans de service! murmurait Thibaut.

— Après trente ans de service! reprenait la petite Jeannette d'une voix perçante et lamentable.

— Mon seul regret, c'est de ne vous avoir pas tous mis à la porte cinq ou six mois plus tôt! continua madame Rougemont. Ma santé ne serait pas maintenant détruite... Mais partez! partez! je ne vous dois plus rien; vous avez reçu vos gages!... Délivrez-moi de votre présence, et débarrassez ma cour de cette vilaine charrette! Je vous défends à l'avenir de remettre le pied chez moi!

Au moment où le pauvre Thibaut, la tête basse, le visage noyé de pleurs, tirait son âne par la bride et s'acheminait lentement vers la grille, accompagné de sa charrette, et de Louison qui couvrait sa fille de larmes et de baisers, Pauline, accourant vers madame Rougemont, s'écria d'une voix suppliante :

— Grâce, grâce pour eux ! Ma tante, au nom du ciel, ne renvoyez pas d'anciens et bons domestiques!... Ils vous aiment tant!

— Paix ! paix ! mademoiselle, interrompit madame Rougemont d'un accent impérieux et bref, je vous ordonne de vous taire!... Ne cherchez pas à les excuser!... vous aggraveriez leurs torts, et les vôtres peut-être, ma nièce !...

Cette noble intervention de Pauline émut profondément le cœur du vieux Thibaut, qui, se tournant vers la jeune fille, la remercia d'un regard plein d'attendrissement, de remords et de reconnaissance. Pauline pencha tristement la tête et garda le silence.

Quelques minutes après, la grille était fermée, et l'on entendait faiblement encore le roulement sourd de la charrette qui s'éloignait.

Au bout de trois semaines, Thibaut n'existait plus.

XVI

Madame Rougemont, bien loin d'être sensible à la mort de son vieux domestique, y voulut voir absolument une punition de Dieu, qui tôt ou tard châtiait les coupables.

Cependant elle put s'apercevoir bientôt que depuis le départ de ses pauvres serviteurs elle n'était pas mieux portante, au contraire. Ses douleurs d'estomac devenaient

plus vives que jamais et plus poignantes: elle ne pouvait rien digérer, elle avait perdu le sommeil.

Madame Rougemont comprenait bien que sa mort était prochaine, et, terrifiée de cette pensée, elle demeurait ensevelie dans un muet et sombre désespoir. Enfin, elle ne quitta plus sa chambre, et le médecin dit un jour en présence de M. le curé, de madame de Charbois et de M. Robin, qu'il devait les prévenir, pour mettre à l'abri sa responsabilité, que madame Rougemont avait nne maladie incurable, et ne pouvait plus vivre long-temps.

Alors madame de Charbois et le pasteur redoublèrent de soins, de cajolerie et d'astuce près de leur vieille amie; et se relayant pour ainsi dire à son chevet, ils ne bougèrent presque plus de sa chambre. Toutes les attentions, toutes les prévenances et les tendres égards de Pauline furent traités de

manège intéressé, d'hypocrites démonstrations.

Les visites de M. Robin à madame Rougemont continuaient d'être fort longues et fort assidues; et le fonctionnaire, espérant figurer dans le testament d'une manière assez avantageuse, commençait à se consoler un peu de faire triste et maigre chère, depuis la maladie de son amphitryon femelle.

Enfin, madame Rougemont était au plus mal, elle avait reçu les sacremens: madame de Charbois et M. Robin s'entretenaient à voix basse dans le salon, tandis que Pauline morne et silencieuse, la tête penchée sur la poitrine, priait Dieu pour sa malheureuse tante. Il y avait près de trois heures que M. le curé se trouvait dans la chambre de la mourante.

Tout à coup la porte du salon s'ouvre, et Mariane paraît, toute pâle, tout effarée.

—Eh bien ! quoi de nouveau?... demande vivement madame de Charbois.

— Ma pauvre maîtresse!... ma pauvre maîtresse!... balbutie Mariane.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie Pauline en joignant les mains.

— Achevez ! achevez ! vertueuse Mariane ! dit M. Robin, en tirant son mouchoir de couleur. De quelle horrible nouvelle allez-vous frapper nos oreilles!.. Parlez, ne craignez rien!... Je suis prêt.

— Hélas ! ma pauvre maîtresse !... elle est morte!...

— Morte! répète sourdement Pauline, qui tombe anéantie dans un fauteuil.

— Pauvre femme? elle souffrait tant ! dit madame de Charbois; et, laissant échapper un soupir, elle se moucha le plus mélancoliquement possible, sur toutes les gammes mineures.

— Quoi ! s'écria M. Robin, en se frappant

la poitrine et le front avec les gestes du plus affreux désespoir. Quoi ! l'excellente ! la noble ! l'incomparable madame Rougemont ne jouit plus de la lumière céleste !... le sommeil du tombeau a fermé ses paupières !...

L'éloquent fonctionnaire allait dérouler encore d'emphathiques périodes en l'honneur de la défunte, quand par bonheur le curé vint l'interrompre au milieu de son oraison funèbre.

La physionomie du pasteur était rayonnante.

—Réjouissez-vous! dit-il d'une voix claire et sonore ; séchez vos larmes ! Madame Rougemont ne veut pas qu'on la pleure !... elle est morte ; mais quelle belle mort !... Non, jamais chrétienne, jamais sainte, jamais vierge martyre ne déploya tant de courage et de sublime résignation dans les tourmens ! Elle est morte comme je vous souhaite de mourir, mes frères !... Je vous

donne bien ma parole d'honneur que son âme est au ciel, ou je ne m'y connais pas !..... Excellente créature ! son dernier soupir, sa dernière pensée étaient pour vous, madame de Charbois; pour vous, monsieur Robin !... Ah ! je vous jure qu'elle n'a pas oublié ses amis !

— Êtes-vous bien sûr qu'elle n'est pas morte *intestat* ? dit M. Robin, dont le cœur palpitait violemment.

— Soyez tranquille, répondit le curé à demi-voix; vous êtes bien partagé !

Le fonctionnaire, bondissant de joie et d'espérance, saisit avec empressement la main du pasteur et la mouilla d'un gros baiser.

— Et nous ?... et nous ?... balbutia mystérieusement madame de Charbois en se penchant à l'oreille du saint homme, qui lui dit quelques mots à voix basse.

— Pauvre chère femme !... excellente

femme! s'écria madame de Charbois dans un ravissement impossible à dépeindre. Ah! qu'elle soit heureuse! qu'elle soit éternellement heureuse dans le séjour des élus!

— Que la terre lui soit légère! poursuivit M. Robin, dont la figure écarlate s'épanouissait de bonheur comme une prune trop gonflée de sucs et trop mûre, qui se dilate et s'ouvre aux rayons du soleil. Mais, ô Dieu tout-puissant! continua-t-il avec un soupir arraché du fond de ses entrailles, vous n'avez fait que la montrer au monde, cette femme angélique dont l'âme pure et candide était le sanctuaire de toutes les vertus! Hélas! hélas! *requiescat in pace!*

— *Et cum spiritu tuo!* psalmodia le pasteur.

— *Amen!* ajouta solennellement madame de Charbois en s'inclinant.

— Et la nièce? que lui revient-il? demanda craintivement M. Robin en montrant

Pauline qui demeurait plongée dans une muette et profonde affliction.

— Ce qui est revenu à madame Rougemont, à la mort du cousin Montalbert, repartit sardoniquement le pasteur en se frottant les mains; pas davantage!

— Pas davantage ! répéta le vérificateur; ce n'est guère!... Vous me voyez saisi d'étonnement!

Bientôt le testament fut ouvert : madame de Charbois était déclarée légataire universelle de tous les biens meubles et immeubles de la défunte, à l'exception d'une ferme entourée de quarante arpens de terre, que madame Rougemont léguait à l'*estimable*, *obligeant et pieux* M. Robin.

La testatrice laissait à la disposition de M. le curé de la paroisse une somme de quinze cents louis, pour faire dans l'église de la commune les embellissemens qu'il jugerait nécessaires. Madame de Charbois

était chargée de remettre vingt mille francs, une fois payés, à Mariane, en récompense des bons et loyaux services de cette fidèle domestique; et le perroquet de la défunte demeurait confié aux soins de M. Robin, avec une pension viagère de trois cents livres que madame de Charbois devait servir annuellement au susdit M. Robin, pour la nourriture et l'entretien de cet aimable oiseau.

Le nom de Pauline ne se trouvait pas dans le testament.

Quand le baron de Cornille apprit que la malheureuse orpheline était deshéritée, il entra dans une colère inexprimable et vomit contre la défunte un torrent d'imprécations furieuses; puis, il forma tout à coup la noble résolution d'epouser Pauline, bien qu'elle fût pauvre et sans la moindre espérance de fortune. Mais cette fièvre de générosité ne dura guère plus de vingt-

quatre heures, et le gentilhomme réfléchit, qu'avec les meilleures intentions du monde et le désintéressement le plus héroïque, il serait fou, niais, stupide, d'épouser une femme qui n'avait rien.....

Au bout de quinze jours, la pauvre jeune fille était presque oubliée..... Le baron de Cornille entretenait une danseuse de l'Opéra.

L'hiver fut très humide et très froid cette année, mais la nouvelle habitation de madame de Charbois et du pasteur n'était point délabrée et mal close comme le presbytère. Madame de Charbois eut le bonheur d'atteindre le mois d'avril sans gagner la moindre fluxion, ni le plus léger rhume de cerveau. Elle ne s'était jamais portée si bien. Quant au ministre des autels, il devint plus frais, plus gras, plus vermeil encore et plus ivrogne que du temps de madame Rougemont. Il vida

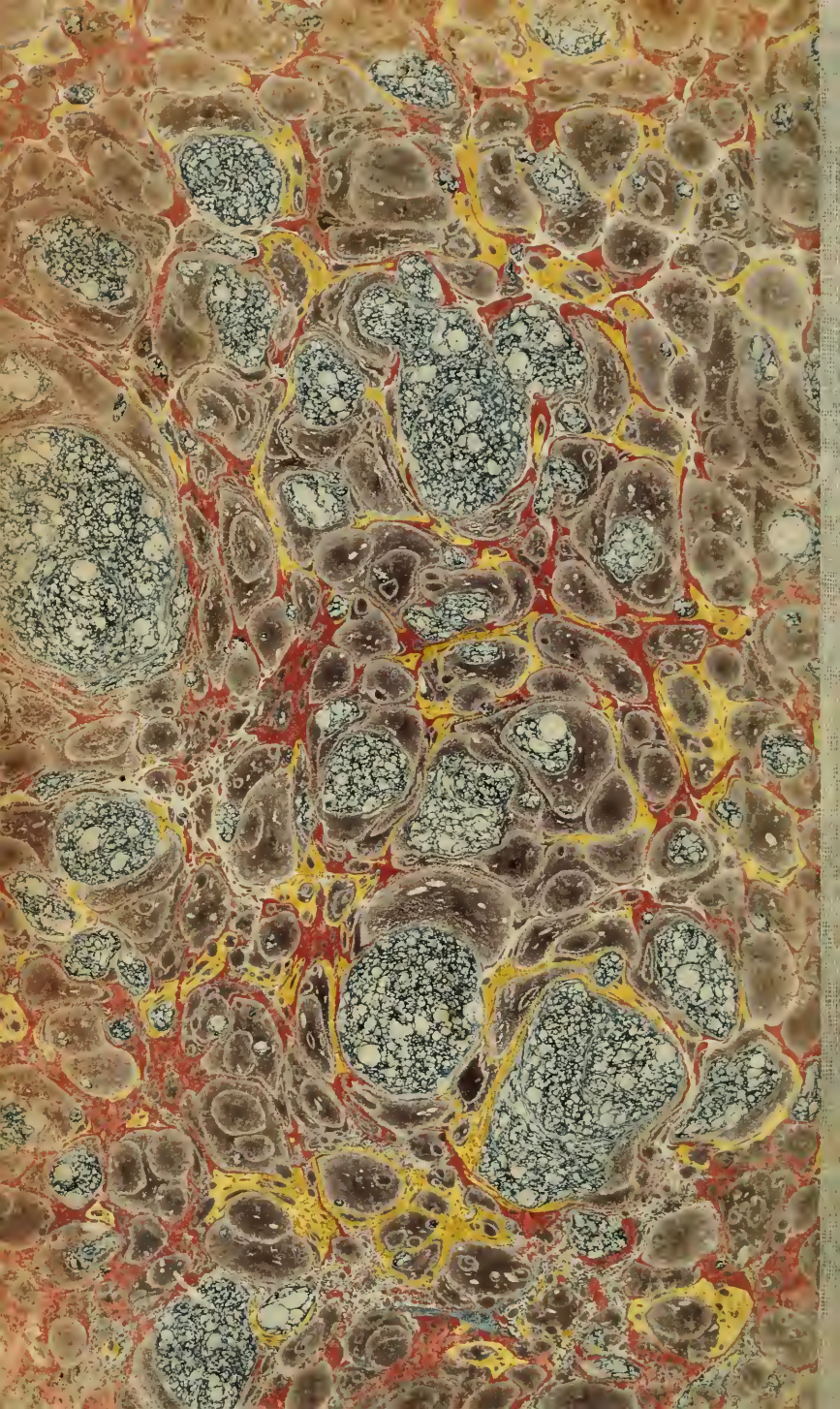
presque à lui tout seul, comme par enchantement, l'excellente et large cave de la défunte, qu'il n'oublia jamais les dimanches et fêtes dans son prône, et qu'il recommanda spécialement aux prières de ses fidèles paroissiens.

Pauline est maintenant sœur de charité.

FIN.

ERRATUM.

Page 102, ligne 21, *au lieu de :* dans les étriers; *lisez :* lors des étriers.



PQ
2323
L3P3
v.2

Lacroix, Jules
Les parasites

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY